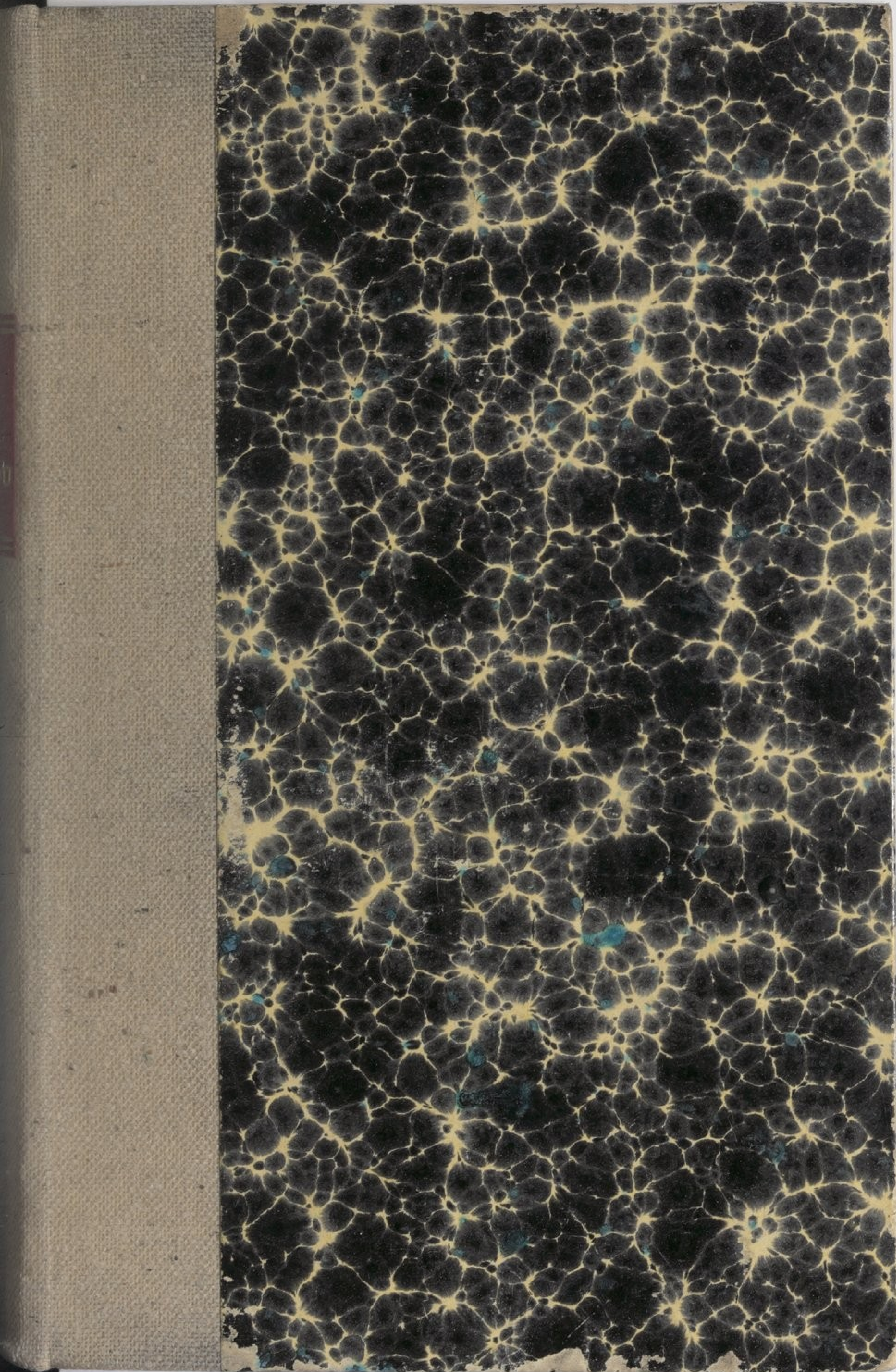
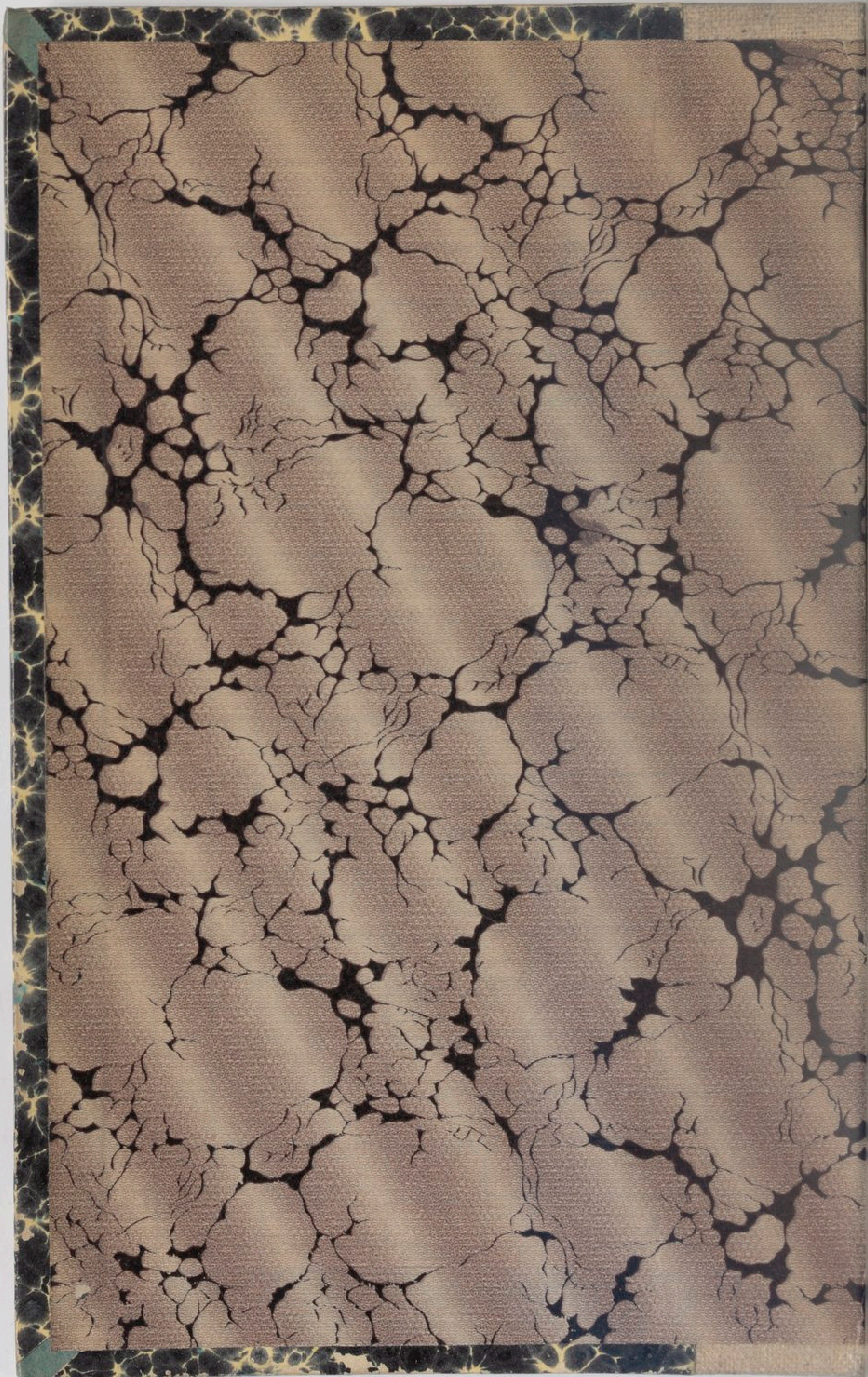
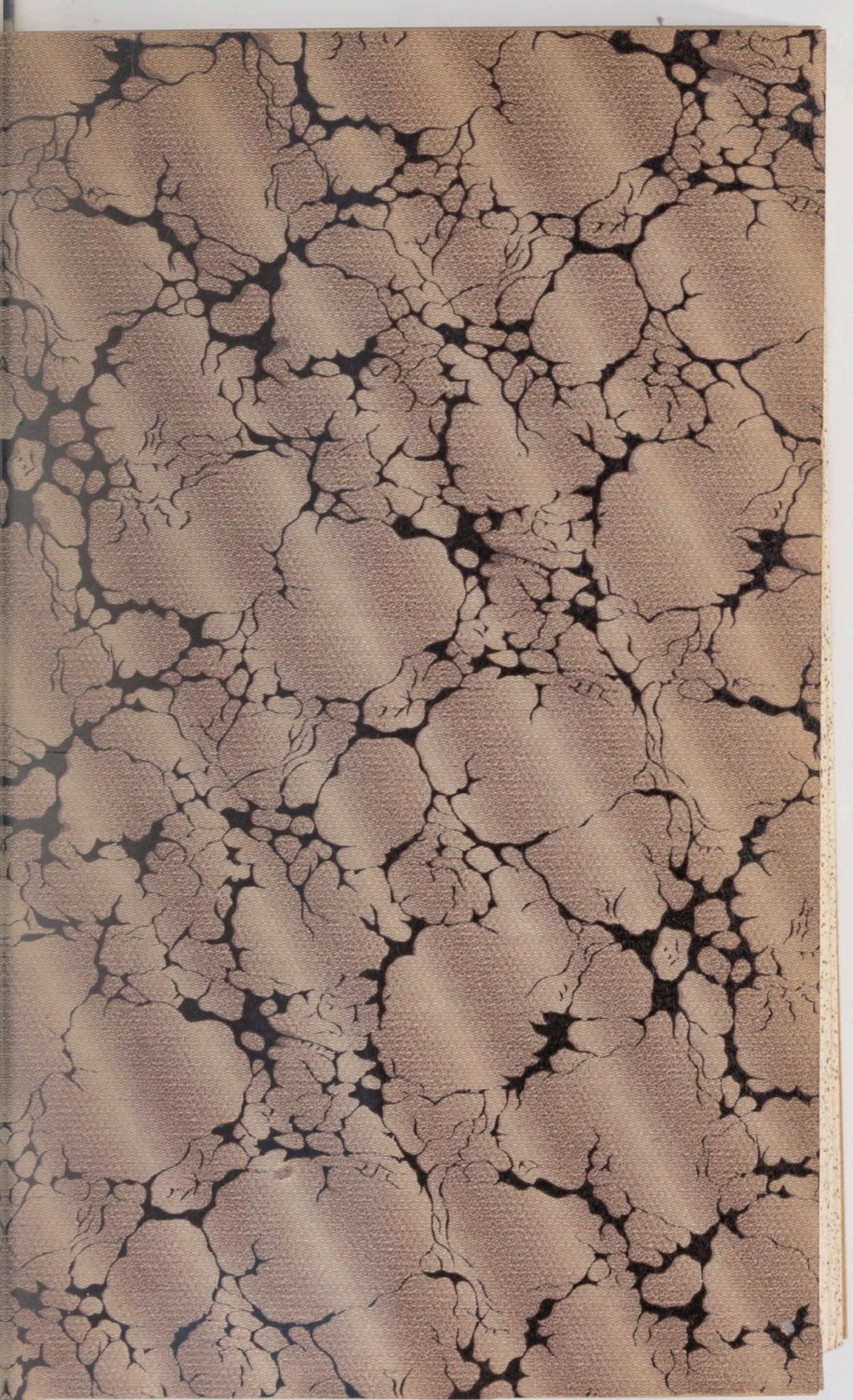
Le Crime du pont de Chatou, par Charles Joliet



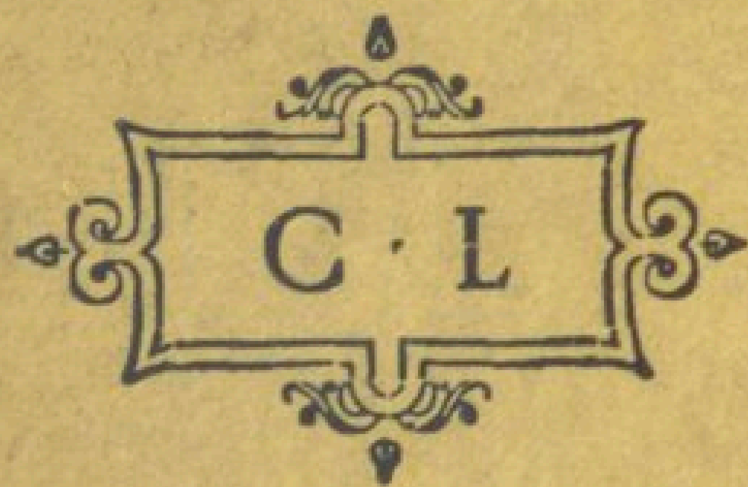




BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

CHARLES JOLIET

LE CRIME DU PONT DE CHATOU



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1882

LE CRIME
DU PONT DE CHATOU

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

LE CRIME
DU
PONT DE CHATOU

PAR

CHARLES JOLIET



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY, FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—

1882

A

MON CHER CONFRÈRE VIEIL-CAZAL

SOUVENIR

CHARLES JOLIET.

AVANT-PROPOS

Le *Crime du pont de Chatou*, qui a si fortement passionné l'opinion, est d'une date assez récente pour qu'il ne soit pas nécessaire de le raconter dans ses détails.

Toutefois, ce drame imaginaire offre cette particularité qu'une jeune fille seule en a conçu le plan et l'ordonnance, engagé l'action et joué tous les rôles, au moyen d'une dénonciation en bonne forme, qu'elle n'était pas exposée à contredire, puisqu'elle en était l'auteur anonyme.

Mais il est plus facile de produire l'illusion théâtrale que l'illusion judiciaire. Avec une pénétration et une lucidité qui n'exigeaient pas l'usage de toutes les facultés ingénieuses qu'ils savent appliquer à des combinaisons plus savantes, plus profondes et plus difficiles, les magistrats ne tardèrent pas à pressentir le piège qui leur était tendu, à en deviner le mécanisme

et à démêler l'intrigue d'une comédie enfantine, croisée de fils trop visibles pour une trame aussi noire.

On peut comparer cette fable puérile à un petit tas de sable, élevé par la main d'un enfant sur le bord de la Seine. Il croit avoir bâti un palais ou un fort, et, si le pied d'un passant ne renverse pas cette taupinière, elle sera dispersée par le vent ou aplanie par le flot qui vient mourir sur la grève.

Par une interprétation libre de l'aphorisme des anciens : « *Les écrits restent* », maxime sage qui n'a pas corrigé les modernes, un humoriste a dit que les monuments les plus durables avaient été bâtis sur du papier. Il a suffi, en effet, d'une dépêche télégraphique qu'elle s'était expédiée à elle-même, pour déjouer toutes les combinaisons de l'héroïne, reconnue par un commissionnaire.

Cet échafaudage s'est écroulé comme un château de cartes, et tous les mensonges enchaînés par le fil de l'intrigue se sont égrenés comme les perles d'un collier rompu. Le crime était réduit à néant, la fausse piste éventée, le masque percé à jour au premier examen de la justice, qui n'aime pas les mystères, ainsi qu'une légende par la critique scientifique, qui n'aime pas les erreurs. Comme résultat final, on plaça l'héroïne en face d'elle-même, sous les divers travestissements qui déguisaient sa personne, et on se contenta de la remettre en liberté. Ce fut un effet de surprise frappé comme un coup de théâtre.

Cependant, où le crime imaginaire s'efface comme

un rêve confus et inachevé, apparaît un problème qui n'est pas encore résolu. Le dernier mot de l'enquête n'a pas été dit, et le *Mystère du Pont de Chatou* est toujours un mystère dont quelques sphinx privilégiés gardent seuls le secret.

Maintenant, si nous avons donné au roman que nous présentons au public le titre sous lequel cette affaire est entrée dans la *Galerie des petites Causes célèbres*, c'est parce qu'elle n'est pas sans analogie avec l'histoire que nous allons développer dans une action dramatique. Il s'agit d'une *énigme judiciaire* où des acteurs vivants combinent et exécutent un crime imaginaire.

Mais ici s'arrête l'analogie, et le problème se pose :

Pourquoi ?

A cette question, il y a une réponse.

Cette réponse est le nœud gordien de l'action, la clef de la serrure à secret, le mot de l'énigme.

LE

CRIME DU PONT DE CHATOU

PROLOGUE

I

LE CAFÉ PROCOPE

Le café Procope, situé à l'entrée de la rue de l'Ancienne-Comédie, est un des rares vestiges du Paris littéraire du dix-huitième siècle, et il a gardé le souvenir de ses hôtes illustres, dont les portraits décorent les panneaux du rez-de-chaussée.

A cette époque de l'année, — on était aux premiers jours de l'automne, — les étudiants du Quartier latin étaient en vacances, et le café Procope se voyait déserté par sa jeune et bruyante clientèle. Quelques vieux habitués fidèles, débris des générations disparues, qui venaient y chercher un écho lointain de

leur jeunesse, peuplaient, sans l'animer, la solitude des salles, et le cliquetis des dominos sur les tables de marbre troublait seul le silence.

Toutefois, vers onze heures du matin, un client inamovible, qui paraissait âgé d'une quarantaine d'années, était assis près d'une fenêtre du premier étage, à l'angle de la salle de billard, absorbé dans la lecture de la *Revue des deux mondes*. Il fumait une longue pipe de terre, dont le fourneau couleur d'ivoire et le tuyau noir comme l'ébène attestaient un culte pour cette compagne journalière, arrivée à l'âge respectable où elle allait bientôt s'aligner au ratelier des vieilles pipes consacrées. Il l'appelait *Amélie*, en souvenir d'une étudiante originale qui n'avait aucune parenté avec la famille des hermines.

Pas n'était besoin d'une longue observation pour voir que le fumeur appartenait à cette légion de déclassés qui, au Quartier latin, s'appellent toujours des *étudiants*, bien que la plupart n'aient jamais franchi le seuil de l'École de droit ou de l'École de médecine, et soient parfois d'un âge à s'asseoir sur le *Banc des Nestors*. Il y a, comme cela, sur le pavé de Paris, une armée de bohémiens dont ces étudiants problématiques sont l'aristocratie, et qu'on peut comparer à des gens assis au bord d'un fleuve, regardant défiler les bateaux, les nageurs, les chiens crevés et les épaves avec une égale indifférence.

Celui qui vient d'être mis en scène était un fils du Midi, origine que révélaient sa voix cuivrée scandant

les syllabes, son visage olivâtre aux traits réguliers, encadrés d'une barbe soyeuse et noire comme le tuyau de *Mademoiselle Amélie*. Il s'appelait César Baral, familièrement César ; mais personne n'aurait pu dire s'il avait une famille, et son histoire tient en quelques lignes.

Il était venu à Paris d'un coin de la Provence, et le jeune homme, qui portait la livrée du soleil, s'était si bien acclimaté au milieu des brumes de la Seine, qu'il n'avait jamais songé à retourner au pays natal. Il faisait volontiers étalage d'érudition classique dans les discussions littéraires ou politiques encore en honneur au Procope. Il avouait avoir autrefois composé une tragédie, refusée à l'Odéon, et un volume de vers, *Fourmis et Cigales*, dont le manuscrit était au fond d'une malle couverte en peau de sanglier, laquelle renfermait dans ses flancs tout ce qu'il possédait au monde. Il va sans dire que les *Fourmis* étaient les bourgeois. Finalement il avait divorcé avec les Muses pour suivre sa véritable vocation, *id est*, de ne rien faire.

Ancré dans cette résolution, dictée par le mépris de ses contemporains qui n'avaient pas deviné son génie, il était passé maître au domino, au piquet, au whist, au billard, et sa supériorité dans ces arts d'agrément lui avait assuré une existence relativement assez facile. Il déjeunait et dînait à la table d'hôte de la rue des Poitevins, et achetait la défroque d'un élégant du Quartier, lorsque la sienne faisait valoir des droits à la retraite. Quant à son logement, un cabinet meublé

lui suffisait, et il n'y avait jamais séjourné que pour dormir. Le Procope était son domicile, le Luxembourg, sa campagne, les soirées de Bullier, les premières de l'Odéon, et les soupers chez Magny ou chez Foyot, ses fêtes. Il allait rarement « de l'autre côté de l'eau », et la rive gauche lui semblait un assez vaste champ pour l'exercice de ses facultés académiques.

L'âge avait développé ces instincts de *far niente*, avant d'amener la décadence. Bohème, parasite, barbu, moustachu, pilier d'estaminet, culotteur de pipes, docteur ès jeux, il se mêlait à l'occasion aux réunions publiques, aux émeutes scolaires, aux cabales odéoniques, et connaissait à fond la chronique du Quartier latin. C'est ainsi que nous le trouvons, installé comme chez lui, lisant les journaux et les revues, fumant son éternelle pipe et buvant un verre d'absinthe à haute dose, épaisse comme une purée.

Il jetait par intervalles un regard à l'orifice de l'escalier tournant et à la table voisine, ornée d'une petite nappe blanche et garnie de deux couverts, deux serviettes en bonnet d'évêque, deux pains viennois, à la croûte luisante et dorée, plus un citron dans une soucoupe et un godet en porcelaine rempli de cure-dents. Évidemment il attendait un convive ; son estomac criait famine, et ce fut avec une explosion joyeuse qu'il salua l'apparition de son hôte en costume de voyage.

— *Ave, Cesar*, celui qui t'invite à déjeuner te salue, dit le nouvel arrivant, suivi de près par un garçon chargé d'un plateau servi.

— Bonjour, Félix. Mangeons chaud et buvons frais. Tu vas bien?

— Très bien.

— D'où viens-tu?

— De l'Exposition de Philadelphie. Ce matin j'arrive de Londres; mais déjeunons d'abord, et nous causerons ensuite à loisir.

L'hôte attendu par le professeur César était un jeune homme de vingt-cinq ans, aux manières élégantes, à la physionomie ouverte et distinguée, nommé Félix Obert. Il avait passé sa thèse de droit, l'année précédente, et depuis cette époque, une vie nouvelle, semée d'aventures, s'était ouverte à son activité.

Les deux compagnons firent honneur au repas copieusement servi, rapidement expédié, et le café fumait dans les tasses quand le jeune voyageur aborda l'objet de sa réapparition au café Procope.

— Maintenant, César, à tout de suite les affaires sérieuses.

— Nous avons mis du coke dans la machine, et je suis prêt à t'écouter.

— Un cigare?

— Accepté, pour cette fois seulement, et par extraordinaire, car je ne fais d'infidélités à *Mademoiselle Amélie* que dans le cas de séparation forcée.

— J'ai un service à te demander, et j'ai compté qu'en souvenir de notre vieille camaraderie, tu ne me le refuserais pas.

— Un louis compose ma fortune, et il est à ta disposition; pour le reste, je t'offre un dévouement que je qualifierai d'illimité.

— Je vais te mettre sommairement au courant de la situation. J'ai un rendez-vous à trois heures au pont de Chatou, et j'ai besoin d'être accompagné.

— Un duel?

— Non; mais je suis peut-être exposé à recevoir une balle de revolver.

— Fichtre! ça se corse — aux cheveux plats.

— Tu sais que j'ai représenté mon père à l'Exposition de Philadelphie. Pendant la traversée du Havre à New-York, j'ai lié connaissance avec un Canadien, nommé Samuel Bugle, qui ramenait sa fille, miss Cecily, et qui m'a présenté à miss Rébecca, une amazone américaine, que tu verras dans deux heures.

— Bon.

— A Philadelphie, le hasard des rencontres nous mit en relations avec un jeune Anglais, nommé George Minturn. Le Canadien exposait une ferme-modèle, l'Anglais des spécimens de navires, et moi, Français, des instruments de musique. Il serait inutile de parler en détail de la série des événements qui ont amené mon intervention dans la circonstance actuelle, qui se résume en deux mots : J'aime miss Rébecca. Elle me témoigne une grande amitié et, faute de mieux, je suis son confident.

Il reprit :

— Les choses en étaient là, quand je revins en

France avec miss Rébecca. Son père, Job Darfield, habite actuellement un chalet sur la côte de Saint-Germain. George Minturn était reparti pour l'Europe avant nous. Elle lui écrivit sans obtenir de réponse. Comme cette lettre renfermait un secret de famille, de retour en France, elle télégraphia pour lui demander s'il l'avait reçue, et, en ce cas, de la lui renvoyer. Ne recevant aucune nouvelle et ne sachant à quelle cause attribuer ce silence, elle se décida à me prier de me rendre à Londres pour réclamer sa lettre, et de la lui rapporter. Je suis parti avant-hier et j'ai eu une entrevue avec sir George.

— Eh bien?

— Il m'a déclaré, sur l'honneur, qu'il n'avait reçu ni lettre ni télégramme. Ma mission se trouvant ainsi terminée, j'ai expédié une dépêche à miss Rébecca, pour lui annoncer mon retour, et voici la réponse que j'ai trouvée chez moi, à mon arrivée ce matin :

« *Pont de Chatou, trois heures.*

» RÉBECCA. »

— Voilà tout?

— Oui.

— Je ne vois pas l'ombre d'un danger.

— C'est que tu ne connais pas le caractère étrange de miss Rébecca. Si elle s'est mis en tête que M. George Minturn m'a rendu sa lettre, et que je la garde, que sais-je? pour m'en faire une arme contre elle, il se pourra fort bien que sa main soit plus

prompte et plus juste que tous les plus beaux raisonnements du monde.

— En ce cas, à ta place, je commencerais par lui écrire le résultat négatif de l'ambassade.

— Lui écrire ? Mais si je ne me présente pas devant elle en personne, ce qui n'est peut-être qu'un soupçon de son esprit défiant se changera en certitude. J'aimerais mieux alors rencontrer une panthère que miss Rébecca. Je la connais ; elle abattrait un homme comme une poupée de tir.

— Et voilà le chemin de l'amour, dit philosophiquement César.

— J'ai dû m'accoutumer à envisager cette perspective.

— Même sans espoir d'une récompense honnête ?

— Je te répondrai par la devise du Tasse : *Je ne demande rien, j'espère peu.*

— Tu aimerais peut-être mieux une récompense qui ne le soit pas, ajouta le bohème avec un rire bon enfant.

— César, ne plaisante pas sur ce sujet. Ma volonté est d'épouser cette jeune fille.

— Ne t'emporte pas, Félix, je suis dans ton jeu.

— Je t'en remercie. Le rendez-vous est pour trois heures, et il est temps de partir.

Les deux amis se rendirent à la gare Saint-Lazare, où ils prirent le train de deux heures et demie pour Saint-Germain, et vers trois heures ils descendaient à la station de Chatou.

II

L'AMAZONE

Ils étaient arrivés les premiers sur la berge. Le soleil, qui commençait à décliner, donnait des teintes chaudes au paysage d'automne, et faisait briller les toits de tuile et d'ardoise des villas blanches noyées dans un océan de verdure.

Sur la droite, les arches du pont de Chatou se reflétaient en demi-cercle sur les flots verts de la Seine. Au milieu du fleuve, dans un bateau de pêche, se détachait en vigueur la silhouette d'un marinier qui jetait un épervier à pleine volée.

Au bout de quelques minutes, le bruit lointain du galop d'un cheval se fit entendre, et bientôt ils purent distinguer une amazone qui accourait à fond de train de leur côté. Elle poussa droit sur eux sans ralentir l'allure de son cheval, qui s'arrêta court en les abordant.

Les deux jeunes gens s'approchèrent, la tête découverte.

— Vous avez fait bon voyage, monsieur Félix? dit-elle en ôtant son gant pour lui serrer la main à l'anglaise.

— Très bon voyage, miss Rébecca, mais qui n'a pas eu tout à fait l'heureux résultat que vous espériez.

— Monsieur est votre ami?

— Je vous demande la permission de vous le présenter : Monsieur César Baral.

César s'inclina.

Elle l'examina fixement, d'un air glacial, et répondit à son salut par un signe de tête, avec un mystérieux sourire qui éclaira son visage comme la lueur fugitive d'un éclair.

De son côté, César considérait avec une admiration visible l'amazone d'aplomb sur sa selle, moulée dans son costume de drap gros-bleu, coiffée d'un chapeau de feutre à grande plume, entouré d'un voile de gaze azurée flottant au vent derrière sa tête comme le sillage d'une vapeur transparente. Il était difficile de ne pas subir à première vue l'orgueilleux pouvoir de sa beauté, et l'observateur le plus indifférent eût été frappé du caractère de sa physionomie, qui respirait la grâce féminine unie à l'énergie active d'une héroïne.

— Mettons-nous à l'ombre, dit-elle en dirigeant sa monture vers la rangée des arbres alignés sur le bord de l'eau.

Les deux amis la suivirent.

Là, elle mit pied à terre, noua la bride du cheval à une branche, fixa sa longue jupe par une agrafe à la ceinture; puis relevant la tête d'un mouvement brusque et revenant directement à eux d'un pas élastique, elle reprit d'un ton sec, en s'adressant à Félix :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu seul?... Vous pouvez rester, monsieur, ajouta-t-elle en voyant que César se disposait à s'éloigner.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, répondit Félix d'une voix aussi soumise que celle de la jeune amazone était impérative, je ne croyais pas être indiscret...

— La lettre? interrompit miss Rébecca avec autorité, en faisant siffler la cravache noire qu'elle tenait de la main gauche.

— La personne à qui vous m'avez envoyé m'a affirmé, sur l'honneur, qu'elle n'avait reçu de vous ni lettre, ni télégramme, depuis son retour en Angleterre.

L'amazone sembla réfléchir, et reprit d'un air plus tranquille :

— Vous a-t-on donné cette affirmation par écrit?

— Je ne l'ai pas demandée; j'ai dû me contenter de cette parole, et j'espère que la mienne suffira.

— Non, monsieur, ni l'une ni l'autre ne peuvent me satisfaire.

— S'il vous faut une preuve plus décisive, libre à vous, mademoiselle, d'envoyer un nouveau messager.

Il se peut qu'il vous rapporte une déclaration écrite, mais il n'obtiendra pas une meilleure réponse.

— J'en doute, monsieur, et je comprends fort bien pourquoi vous n'êtes pas venu seul. Soit, il ne me déplaît pas qu'un témoin recueille vos paroles et les miennes.

— J'ai dit la vérité.

— Il n'est pas admissible qu'une lettre expédiée d'Amérique et une dépêche télégraphiée de Paris ne soient pas arrivées à Londres.

— Vous voudrez bien reconnaître que je ne puis les avoir interceptées.

— Sans doute ; mais vous reconnaîtrez aussi qu'une lettre confidentielle, parfaitement inoffensive entre les mains loyales de sir George Minturn, peut devenir une menace entre des mains intéressées. Je dois donc supposer qu'elle vous a été remise, et que vous comptez vous en servir dans un but facile à deviner. Quand on se laisse tenter par un calcul aussi méprisable, c'est qu'on a l'esprit faible et l'âme vénale.

— Je vous ai fidèlement transmis la réponse de sir George Minturn, et il serait inutile de la répéter ; permettez-moi seulement de vous dire qu'après le témoignage de confiance que vous m'aviez accordé en me chargeant d'une mission délicate, j'étais loin de m'attendre à subir une humiliation que je ne mérite pas.

— J'ai à vous offrir une récompense digne de vous.

Je tiens d'abord à vous indemniser des dépenses du voyage.

— Il m'a été agréable de vous donner une marque de mon dévouement, et malgré votre injustice, que vous regretterez, il peut encore être mis à l'épreuve.

— Tout cela est fort bien dit, monsieur ; mais il ne me convient pas de vous devoir un service, ni de vous laisser maître d'un secret de famille. Il me faut cette lettre, et je vous propose un marché. Parlons sans phrases : combien voulez-vous?

Comme il gardait le silence, elle déganta sa main droite et reprit avec vivacité :

— J'ai un dernier mot à vous dire en particulier.

Félix la suivit avec la docilité d'un enfant.

Elle s'arrêta sous un bouquet d'arbres dont les racines, mises à découvert par la crue des eaux, soutenaient un talus gazonné descendant en pente inclinée jusqu'au bord du fleuve.

César les observait à distance, et suivait d'un œil attentif la pantomime animée de l'amazone et les gestes plus sobres de son interlocuteur. Quelques brèves paroles, qu'il ne put entendre, furent encore échangées ; mais il put voir l'amazone tendre un petit portefeuille à Félix, qui le laissa tomber à ses pieds et se plaça devant elle, la tête haute et les bras croisés.

A ce moment, elle fit un pas en arrière. D'un mouvement brusque, elle étendit le bras, tira à bout portant un coup de revolver en plein corps, puis

jeta l'arme à la volée avec un cri de colère et de triomphe.

Félix, debout sur le bord du talus, le dos tourné au fleuve, porta les mains à sa poitrine, recula en chancelant, tourna sur lui-même, étendit les bras, tomba sur la face, et César put entendre le bruit sourd d'un corps pesant qui plongeait dans l'eau.

Une minute ne s'était pas écoulée depuis l'instant précis où la jeune fille lui avait tendu le portefeuille, quand elle courut avec rapidité jusqu'à son cheval. Elle détacha sa bride en un tour de main, bondit sur la selle avec la légèreté d'un oiseau, cingla sa croupe d'un coup de cravache et disparut au triple galop dans un tourbillon de poussière.

Cependant, César était sur ses gardes et n'avait pas perdu la tête.

— Un homme à la Seine! cria-t-il au marinier, qui s'apprêtait à lancer son épervier.

A cet appel, il abandonna le filet pour sauter sur ses avirons et rama vigoureusement.

— Ici ! cria encore César en courant vers le talus où il avait vu tomber son ami.

Il se pencha sur le bord avec anxiété; mais l'eau était profonde à cet endroit, et le corps avait disparu.

Le marinier était un homme à la stature athlétique. En approchant, il lâcha les rames qui se collèrent aux flancs du bateau, saisit une longue gaffe, et se mit en

devoir de sonder le bord en s'abandonnant au fil de l'eau. Il descendit ainsi jusqu'au pont. Là, jugeant inutile de pousser plus loin ses recherches infructueuses, il revint aborder au pied du talus.

César avait ramassé à terre le portefeuille et le revolver de l'amazone. L'arme était un joujou d'ivoire et de vermeil dont les balles devaient être du calibre d'une petite olive. Le carnet, en velours bleu à chiffre d'argent, renfermait trois billets de banque de mille francs.

— Il est perdu, murmura-t-il en voyant le marinier revenir seul.

— C'est tout de même une chose qui m'étonne, dit l'homme en sautant à terre pour amarrer son bateau.

— Quoi? demanda César.

— Sur le bord, la rivière est presque dormante; mon bachot en était à trois mètres; le corps ne descendait pas aussi vite, et j'aurais dû le harponner avant d'arriver au pont.

— Il a peut-être été arrêté par une racine d'arbre ou des herbes.

— Non, j'ai sondé tout le long; je crois plutôt qu'après avoir roulé au bas du talus, il aura glissé entre deux eaux et filé dans le courant. Maintenant, il n'y a plus qu'une chose utile : c'est d'aller faire une déclaration à la justice; j'irai rechercher le *machabée*, et je compte bien le repêcher ce soir, à la pointe de

l'île qui est au premier coude de la Seine ; le remous porte là.

— Chargez-vous d'informer la gendarmerie de Chatou ; moi, je retourne à Paris pour avertir le Parquet.

— Chatou est de Seine-et-Oise ; c'est à Versailles qu'il faut aller.

— C'est juste, dit César, en se dirigeant du côté de la station.

Il arriva à temps au passage du train qui part de Saint-Germain à quatre heures, descendit à l'embranchement d'Asnières, et reprit le train de Versailles, où il arriva vers six heures. Il se rendit au Palais de justice, et fut immédiatement introduit dans le cabinet du procureur de la République, auquel il raconta les faits dont il avait été le confident et le témoin, depuis l'arrivée de son ami au café Procope jusqu'au dénouement tragique de sa mission à Londres.

III

L'ENQUÊTE

La marche des affaires criminelles est rapide. Le soir même, Monsieur Jacquin[1] était informé par exprès de l'assassinat du pont de Chatou. Le célèbre et redoutable chef de la contre-police vivait alors retiré dans son modeste cottage des environs de l'Observatoire.

Bien qu'il eût dépassé la limite de soixante-dix ans, il semblait n'avoir pas changé, et portait ses hivers sans courber les épaules et sans plier les jarrets. C'était toujours le même grand vieillard aux cheveux blancs, sec et droit, au visage pâle et fin comme le masque d'un diplomate. Ses yeux bleus, doux et clairs, brillaient parfois d'un éclat stellaire. On le rencontrait souvent dans le jardin du Luxembourg, marchant la tête légèrement inclinée sur l'épaule, les mains derrière le

1. Personnage du roman de *Carmagnol*.

dos, coiffé d'un chapeau gris à large ruban noir, vêtu d'une redingote bleue, sur laquelle se détachait la rosette rouge de la Légion d'honneur, d'un gilet de velours noir et d'un pantalon de même couleur. Il portait au col un lorgnon d'or fermé et tenait à la main une canne de jonc à poignée d'ivoire.

Depuis quelques années, il n'exerçait plus ses fonctions qu'à titre honorifique, dans les affaires difficiles où son intervention devenait nécessaire, comme un médecin appelé en consultation dans les cas désespérés. En cette circonstance, il allait diriger l'enquête, en qualité de commissaire aux délégations judiciaires. Une note, communiquée dans la soirée, avait paru dans les journaux du matin, résumant le fait sous ce titre : *Le Mystère du pont de Chatou*, et annonçant la répétition de la scène du crime sur le lieu même où il s'était accompli.

A dix heures, César Baral, arrivé par le chemin de fer, était au rendez-vous, arpentant la chaussée comme un factionnaire. A la même heure, Monsieur Jacquin, accompagné des commissaires de police de Versailles et de Saint-Germain, descendait de la voiture qui l'avait amené devant la grille de la maison habitée par Job Dorfield et sa fille Rébecca.

C'était une élégante habitation de campagne, moitié villa, moitié chalet, bâtie en terrasse sur le versant du coteau traversé par le vieux chemin de Versailles qui rejoint la route de Paris. En avant, se développait un jardin plein de fleurs où dominaient les belles

variétés de roses. Un peu plus bas ondulait le tapis d'une vaste pelouse, encadrée d'arbres fruitiers, et au milieu de laquelle brillait comme un miroir un bassin entouré de joncs, de roseaux, d'iris et de plantes aquatiques. Enfin, à l'extrémité de la pelouse, de grands arbres, aux frondaisons massives, formaient un rempart de verdure. A droite se trouvait un pavillon rustique et une serre; à gauche, une maisonnette servait de communs et d'écurie.

Un homme se promenait solitairement dans l'espace à découvert devant l'habitation. Il était vêtu d'une robe de chambre grise à cordelière, et coiffé d'un bonnet en peau de loutre. Il paraissait âgé d'une cinquantaine d'années, et son visage, rasé à l'américaine, la barbe en collier, avait une expression morose et taciturne.

Au coup de cloche, il s'avança lentement jusqu'à la grille, et, jetant un regard dur et soupçonneux sur les visiteurs, il articula sa question avec ce laconisme insolent d'un homme habitué aux mœurs du *self-government*.

— Que désirez-vous?

— Au nom de la loi, ouvrez, dit Monsieur Jacquin d'une voix brève et métallique.

— Je suis citoyen américain, et vous n'entrerez pas dans ma maison. Quand vous m'aurez expliqué l'objet de votre visite, je verrai si je consens à vous recevoir.

— Au nom de la loi, ouvrez. Si je parle encore une fois, votre porte sera forcée.

A cette sommation impérieuse, qui n'admettait plus la réplique, la clef joua dans la serrure, la grille s'ouvrit et se referma sur les magistrats.

— Cet homme a peur, dit confidentiellement Monsieur Jacquin à ses collègues.

Le commissaire de police de Saint-Germain prit la parole :

— Vous êtes M. Job Dorfield et vous habitez ici avec votre fille Rébecca. Qu'elle vienne à l'instant.

— Ma fille est sortie, répondit M. Dorfield, mais elle ne tardera pas à rentrer.

— Nous l'attendrons.

— Que lui voulez-vous?

— Vous l'ignorez?

— Absolument, répondit-il avec un mélange de brutalité et d'inquiétude.

— Vous étiez en relations avec M. Félix Obert?

— Oui, j'ai fait sa connaissance à Philadelphie.

— Et vous prétendez ne pas savoir que M. Félix Obert a été assassiné, hier, à trois heures et demie, près du pont de Chatou?

— Je ne vois personne... Vous dites que M. Félix Obert est assassiné?

— Oui.

— Par qui?

— Par votre fille Rébecca.

Le visage de M. Dorfield exprima une stupéfaction si visible et si naturelle, que Monsieur Jacquin absorba une prise en hochant la tête.

— Cet homme a l'air d'un coquin, songea-t-il, et il doit en avoir la chanson... C'est peut-être un coup double.

— Ma fille, dit M. Dorfield, rompant le silence, comme s'il se parlait à lui-même, ma fille est allée hier faire sa promenade à cheval.

— Où? demanda Monsieur Jacquin d'un air narquois.

— Où cela lui a plu, je suppose. Elle est rentrée un peu avant l'heure du dîner, a mangé avec appétit, causé en parfaite liberté d'esprit, fait un tour de jardin et s'est retirée dans sa chambre. Ce matin, selon son habitude, elle a sans doute été courir à travers la forêt.

Il fut interrompu par le bruit sec et régulier du sabot d'un cheval qui se faisait entendre distinctement dans la rue silencieuse.

— Voici ma fille, dit M. Dorfield, qui avait retrouvé toute son assurance, et j'espère que sa présence suffira pour dissiper votre grossière erreur.

— Si vous ajoutez un mot, je vous arrête, répliqua Monsieur Jacquin, en posant un doigt sur son épaule.

C'était, en effet, miss Rébecca en personne. Un domestique avait ouvert la grille. Dès qu'elle eut mis pied à terre, elle lui jeta la bride de son cheval et s'avança vers le groupe avec désinvolture.

— Vous êtes Rébecca Dorfield? dit Monsieur Jacquin, en faisant un pas en avant.

— Oui.

— Vous resterez ici, mademoiselle, sans franchir le seuil de votre maison, sous la garde de l'agent qui m'accompagne. Prenez vos dispositions et tenez-vous prête à partir dans deux heures.

— Comment? s'écria M. Dorfield... Rébecca?..... Parlez. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Accordez-moi la grâce de ne pas m'interroger; en ce moment je ne pourrais vous répondre.

— Voici une affaire qui va prendre une singulière tournure, songea encore Monsieur Jacquin avec un sourire sardonique.

Ces ordres donnés, il invita ses deux collègues et César à déjeuner au pavillon Henri IV, et la conversation s'engagea au dessert sur l'aventure qui avait eu pour première conséquence de les rassembler à Saint-Germain.

— Vous penserez sans doute comme moi, messieurs, dit Monsieur Jacquin, qu'il est préférable de reconstituer la scène qui s'est jouée hier au pont de Chatou, à la même heure, dans des conditions identiques, pour établir *de visu* les éléments de l'enquête, et j'espère bien que notre bonne vieille expérience ne sera pas en défaut. Dans les grands événements de la vie, l'homme joue son rôle comme un acteur en public; pour asseoir un jugement réfléchi, il faut l'observer dans les faits insignifiants de son existence journalière, où il se montre tel qu'il est. Il en est de même en toutes choses. Rébecca Dorfield est une comédienne, et nous

appliquerons à son drame la formule classique des trois unités de temps, de lieu et d'action. Pour cela, il y a deux méthodes : l'analyse et la synthèse. C'est pour moi un principe fondamental de ne pas supposer résolu un problème à démontrer. Et je ne dis pas ici : « Rébecca Dorfield a assassiné Félix Obert. » Je dis simplement : « Félix Obert a-t-il été assassiné par Rébecca Dorfield ? »

Un silence suivit l'exposé de ce théorème judiciaire, et César crut devoir intervenir.

— Monsieur, dit-il, je n'ai pas votre science acquise, votre pénétration supérieure et votre expérience des hommes et des choses; mais ce que je sais bien, c'est que mon malheureux ami a été abattu devant moi, et qu'il est encore au fond de la Seine.

— Toutes les opinions sont respectables, même quand elles sont sincères, répondit Monsieur Jacquin avec son flegme imperturbable. Je n'envisage pas les choses sous leurs côtés tragiques, et je préfère supposer qu'il a lu ce matin dans les journaux l'annonce de sa mort, que cette nouvelle a dû lui sembler entachée d'exagération, et qu'il est en train de déjeuner plus tranquillement que vous.

Cette manière de voir bouleversait toutes les idées de César en matière criminelle, et il trouva que la plaisanterie était d'assez mauvaise grâce.

Monsieur Jacquin continua :

— Vous ignorez sans doute que votre ami a loué ici une chambre meublée ?

— Il ne m'en a pas parlé.

— Félix Obert venait régulièrement tous les jours à Saint-Germain. Il avait des rencontres dans la forêt avec miss Rébecca, et quand la pluie s'opposait à ces rendez-vous champêtres, elle allait directement chez lui.

— Je jure sur l'honneur...

— Je sais parfaitement ce que vous allez me jurer, et je pense tout le contraire.

— Je n'ai pourtant pas rêvé, et miss Rébecca est arrêtée.

— Sans doute, elle est arrêtée, mais elle sera peut-être libre ce soir. Vous n'avez pas rêvé; vous avez bien vu, vous avez bien entendu, mais vous n'avez pas compris.

— Pas compris? murmura César avec une gravité comique.

— Pas compris du tout. On vous a donné un rôle de confident; vous l'avez joué très consciencieusement, sans connaître le secret de la tragédie de la petite demoiselle. L'intrigue ne semble pas mal imaginée, le truc paraît assez ingénieux, le décor est magnifique; mais l'illusion d'optique théâtrale et l'erreur judiciaire sont deux choses tout à fait différentes. Vous étiez un spectateur en face de la scène, et moi, je suis dans la coulisse. Tout est là.

— C'est à douter de soi-même.

— Mais certainement, il faut douter de tout. C'est la seule méthode pour arriver à la certitude et à la vérité. Je ne parlerai que pour mémoire des aberrations du

témoignage humain. La voix, les oreilles, les yeux trompent. Un homme de cire parle? Phénomène de ventriloquie. Un cadavre se meut? Phénomène galvanique. Un bâton plongé dans l'eau paraît cassé ? Phénomène de réfraction. Un spectre est percé de coups d'épée sur le théâtre. Phénomène d'optique.

Les deux collègues de Monsieur Jacquin fumaient un cigare, graves comme des Indiens aspirant le calumet autour du feu du conseil, écoutant la parole du maître avec la respectueuse déférence des jeunes guerriers attentifs au discours d'un sachem.

— Eh ! bien, poursuivit-il après une pause, nous verrons à l'épreuve si je me suis trompé. Il n'y a pas eu plus de crime hier au pont de Chatou qu'il n'y a d'étoile dans mon assiette.

— Mais alors, hasarda César ébranlé dans ses convictions les plus intimes, il y a une raison?

— Il n'y a pas de crime, mais quelqu'un peut avoir intérêt à ce qu'on y croie. Quant au mobile, c'est un autre mystère. Heureux qui pénètre le secret des choses, dit un vers latin qui commence par le nom de votre ami :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

Mes chers collègues, ajouta Monsieur Jacquin en donnant le signal du départ, l'heure est lente, mais elle sonne. Nous allons prendre nos dernières dispositions pour répéter le prologue d'une tragédie aquatique qui finira sans doute en queue de poisson ; mais j'en aurai le

cœur net, j'irai jusqu'au bout, et le rideau ne se baissera pas avant que la farce ne soit jouée.

Sur cette prophétie, il quitta la table et sortit en fredonnant l'air du *Barbier :*

Croyez-vous qu'il soit bien facile
De tromper un docteur tel que moi ?

D'après les arrangements concertés, César prit le train de deux heures pour se rendre à Chatou. De leur côté, Monsieur Jacquin et les deux magistrats retournèrent à la villa.

Miss Rébecca les attendait. Elle ne fit aucune difficulté pour prendre place dans la voiture qui stationnait à la grille. Pendant le trajet, sur l'invitation de Monsieur Jacquin, elle raconta son aventure par le menu, avec autant de calme que si elle avait été complètement étrangère au drame qui motivait son arrestation et qu'on allait recommencer sous ses yeux. Son récit simple, lucide, précis, substantiel et complet, était parfaitement d'accord avec celui de César, qui n'avait pu entendre ces dernières paroles : « Changeons de portefeuille, voici le mien. » C'est alors que Félix Obert l'avait jeté à ses pieds, et qu'elle avait tiré sur lui à bout portant.

Monsieur Jacquin fit remarquer à ses collègues que le petit portefeuille renfermait trois billets de mille francs de la Banque de France, et qu'une cartouche de l'arme était vide.

Miss Rébecca reconnut, comme lui appartenant, le

carnet de velours bleu à son chiffre, ainsi que le revolver à la crosse d'ivoire et à la batterie de vermeil qui lui étaient présentés.

Arrivés au pont de Chatou, les trois magistrats descendirent. Monsieur Jacquin offrit courtoisement la main à sa belle prisonnière, et ils se rendirent à pied sur la berge.

Là, cinq personnages les attendaient.

César errait mélancoliquement sous les arbres en fumant une cigarette.

Le marinier pêcheur se tenait debout à l'avant de son bateau de pêche, appuyé sur sa gaffe, dans une attitude pittoresque.

Deux agents du service de sûreté, froids et corrects, étaient assis dans un canot de course, amarré au pied du talus gazonné où Félix Obert avait disparu.

Enfin, couché sur l'herbe du bord, s'allongeait un homme revêtu d'un scaphandre. Sur un signe des agents, il se mit lourdement sur ses pieds, et rétablit l'équilibre de son armature.

En arrivant sur le terrain d'opération, Monsieur Jacquin jeta un coup d'œil circulaire embrassant à la fois le décor et les personnages. Il présida lui-même à la mise en scène de l'action sur le théâtre de l'événement, méthodique et tranquille comme un auteur dirigeant la répétition d'un drame ou d'une comédie. Un des deux agents fut chargé du rôle de César, jouant lui-même celui de Félix Obert. Miss Rébecca vint se placer

devant eux, à l'endroit où elle avait abordé les deux amis.

Cette première position exactement déterminée, Monsieur Jacquin monta dans le bateau de pêche, qui fut ancré au milieu du fleuve, où le marinier jetait son épervier.

La rencontre s'était passée à découvert sur le rivage. Un observateur, installé dans la barque, aurait pu voir l'arrivée de deux jeunes gens, fumant un cigare et se promenant sur la berge : l'un, Félix Obert, blond, d'une taille élancée, costume de voyage couleur ardoise et chapeau de soie ; l'autre, César Baral, brun, petit et barbu, paletot noir, pantalon noisette et chapeau de feutre mou. Une amazone arrivait au galop et les rejoignait, après avoir attaché son cheval à la branche d'un arbre.

En suivant la pantomime des trois personnages, l'observateur aurait facilement deviné que l'entrevue, d'abord amicale et pacifique, s'animait par degrés et tournait à la discussion entre l'amazone, Rébecca Dorfield, et Félix Obert. A ce moment, ils disparaissaient derrière les arbres, environ à trente pas de César, qui restait seul en vue. Puis une faible détonation, le bruit d'un corps lourd plongeant dans l'eau, un appel de secours, la réapparition de l'amazone fuyant à fond de train dans la direction de Saint-Germain, enfin César disparaissant à son tour derrière le rideau de feuillage, interrogeant le fleuve qui vient d'absorber une proie, et ramassant à terre le portefeuille et le revolver de Rébecca.

De son poste d'observation, Monsieur Jacquin avait suivi les péripéties visibles de l'action d'ensemble. S'adressant alors au marinier attentif, il lui adressa une série de questions, dans cette forme serrée, qu'en terme de philosophie on désigne sous le nom de *Méthode socratique*, et qui appellent des réponses précises.

— Avez-vous suivi la scène comme vous venez de la voir en ce moment?

— Non, monsieur; j'ai seulement remarqué les deux jeunes gens qui se promenaient, et je les ai vus causer avec la demoiselle qui était arrivée à cheval ; mais comme il faut de l'attention pour jeter l'épervier, je ne me suis pas occupé d'eux plus longtemps.

— Reconnaissez-vous l'amazone?

— D'ici, il faudrait une vue plus longue que la mienne pour dévisager quelqu'un.

— Avez-vous entendu la détonation d'une arme à feu?

— Oui; elle n'a pas fait plus de bruit qu'un coup de fusil tiré très loin, et je n'ai pas tourné la tête. J'ai entendu aussi le bruit d'un plongeon. Alors, j'ai regardé.

— Avez-vous vu l'un des jeunes gens tomber à l'eau?

— Non. Celui qui était resté seul a crié : *Un homme à la Seine!* J'ai laissé mon épervier pour aller au secours. Il m'a dit que son ami avait roulé là, le long du talus, entre les arbres. J'ai sondé sur le

bord jusqu'au pont, et je lui ai marqué mon étonnement de n'avoir pas retrouvé le corps. Hier soir, j'ai encore été sonder dans le remous de l'île, au premier tournant, mais je n'ai pas eu meilleure chance.

Au cours de cet interrogatoire, Monsieur Jacquin ne quittait pas de l'œil un canot de promenade. L'unique rameur qui le dirigeait était coiffé d'un chapeau de jonc tressé à bord rabattu, de façon qu'on ne pouvait apercevoir que le bas du visage. Son costume rudimentaire se composait d'un pantalon de coutil, sanglé par une ceinture de cuir, et d'une chemise de flanelle à carreaux écossais bleus et verts. Il manœuvrait lentement ses avirons, et s'approchait du bateau de pêche avec circonspection.

— Voilà un canotier qui a l'air bien curieux; le connaissez-vous? demanda Monsieur Jacquin.

— Je ne crois pas, répondit le pêcheur.

— Il vient sur nous. Arrêtez sa barque au passage, de gré ou de force.

— Ohé! du canot, accoste! cria le marinier d'une voix pleine et sonore, au moment où il croisait au passage.

Le rameur courbé donna un élan vigoureux, pour témoigner qu'il déclinait cette invitation.

— Accoste! répéta le marinier en levant sa longue gaffe en l'air.

A la façon dont le rameur interpellé joua des avirons, il était évident qu'il cherchait à fuir l'abordage;

mais la gaffe s'abattit sur l'arrière et harponna le canot, qui vint se coller flanc à flanc contre le bateau de pêche.

— A qui en avez-vous? dit-il en se jetant avec fureur sur la gaffe. Est-ce que la Seine n'est pas libre?

— Doucement, doucement, murmura Monsieur Jacquin en aparté.

— Je vous ai fait un salut, répondit le marinier, vous pouviez me le rendre.

— Je ne vous connais pas.

— C'est pour faire connaissance que je vous ai crié d'accoster. Entre marins d'eau douce, on ne fait pas tant de manières, et un coup de chapeau ne coûte pas cher.

— Eh bien! salut; maintenant, lâchez-moi.

— Laissez aller ce jeune homme, dit Monsieur Jacquin d'un ton paterne en prenant une prise, après avoir jeté sur lui ce coup d'œil direct et pénétrant qui avait mis tant de consciences à l'envers.

La gaffe se releva. Le canot continua sa marche.

— Je n'ai plus rien à faire ici, ajouta Monsieur Jacquin. A terre, et vivement.

Une fois sur la berge, un signe avertit les deux agents, et il suivit d'un regard satisfait l'embarcation de course qui gagnait de vitesse le canot de promenade. Serré par une habile manœuvre, celui-ci fut littéralement jeté au rivage opposé. Se voyant traqué et comprenant qu'il n'échapperait pas à la force des rames,

le mystérieux navigateur se mit résolument à l'eau. Malgré son pantalon et ses chaussures, qui ralentissaient ses mouvements et paralysaient ses efforts, il nagea avec énergie pour gagner le bord, espérant que l'embarcation envoyée à sa poursuite s'ensablerait sur le bas-fond du fleuve. Cette tactique aurait pu réussir; mais il avait affaire à d'habiles limiers. Au lieu de se diriger dans la ligne de son sillage, ils abordèrent avant lui. L'un des deux prit terre, pendant que l'autre retournait croiser en arrière pour couper au fugitif la retraite par eau. Dans cette situation critique, il ne lui restait qu'à se rendre, ce qu'il fit, non sans protestation.

— Que me voulez-vous? dit-il en toisant alternativement les deux corsaires qui s'étaient approchés.

— Aucun mal, monsieur. Nous vous prions seulement de prendre place au milieu du canot et de vous tenir tranquille.

— Qui êtes-vous, et qui vous a chargés de m'arrêter ?

— Vous le saurez tout à l'heure ; notre consigne ne nous permet pas de vous répondre.

— Soit. Je pense qu'elle ne vous défend pas de remorquer mon canot qui s'est échoué, et de me débarquer au cabaret de la mère Vidal, où j'ai laissé mon costume de ville.

— Volontiers, monsieur.

Pendant que les deux agents secrets opéraient cette

précieuse capture, la contre-épreuve du drame se jouait sur la rive opposée. César, dans le rôle de son ami, prit sa place au sommet du talus gazonné, le dos tourné au fleuve. Miss Rébecca fit le simulacre du coup de revolver en étendant la main. A ce geste, il porta les mains à sa poitrine, recula en chancelant, tourna sur lui-même, et se baissa en étendant les bras, comme un homme qui tombe la face en avant, pendant que l'amazone s'éloignait avec rapidité, ainsi qu'elle avait fait pour remonter à cheval.

— Cela suffit, dit Monsieur Jacquin. Vous avez appelé le marinier. Pendant que vous lui donniez des indications et que vous franchissiez la distance des trente pas qui vous séparait de Félix Obert au moment où vous l'avez vu disparaître, rien ne s'oppose à ce qu'il ait filé du côté de cette touffe d'arbustes, où il a pu rester à couvert jusqu'à ce que vous ayez quitté la place avec le marinier.

— Je commence à l'espérer, dit César.

— C'est d'une belle âme, repartit Monsieur Jacquin, mais il reste le plongeon d'un corps tombant dans l'eau au pied de ce talus, et c'est ce qu'il nous faut démontrer au moyen d'une dernière expérience.

En disant ces mots, il saisit le bout de la corde fixée aux épaules du scaphandrier, qui se laissa immédiatement couler à fond. Une minute s'était à peine écoulée lorsqu'il reparut à la surface de l'eau, tenant entre ses bras une énorme pierre.

— Voilà Félix Obert, dit Monsieur Jacquin en offrant une prise à ses collègues.

César, comme on dit, tombait des nues. Les deux magistrats eurent un geste d'admiration, en considérant cette trouvaille inattendue.

— Tout cela était très bien machiné, reprit Monsieur Jacquin; le crime était dénoncé par un ami de bonne foi, la demoiselle l'avouait sans restriction, et vous voyez, messieurs, ajouta-t-il en guise de conclusion, que le doute est le principe supérieur de la philosophie rationnelle et celui de l'enquête.

— Je puis affirmer, dit le commissaire de Versailles, que celle-ci a été conduite avec une sûreté de main et une rapidité d'exécution dont je n'avais jamais vu d'exemple dans toute ma carrière.

— Ceci est un enfantillage, répondit Monsieur Jacquin sans fausse modestie. Il suffit de ne pas chercher midi à quatorze heures et de procéder méthodiquement du simple au composé, de la partie au tout, de l'induction à la déduction, en un mot, de l'analyse à la synthèse. Il ne faut jamais trancher le nœud gordien; il vaut mieux le dénouer avec patience.

— Je vois bien la conclusion, mais le point de départ m'échappe, dit le commissaire de Saint-Germain.

— Il est simple comme l'œuf de Christophe Colomb. Voici la cartouche brûlée dans le revolver, poursuivit-il en ouvrant la chambre du cylindre tournant.

Il n'y avait pas d'olive à l'extrémité du tube, car il est facile de reconnaître si une cartouche métallique a été tirée à balle ou à blanc; mais le fait en lui-même a peu d'importance, et rien n'empêchait Rébecca Dorfield de tirer un coup de revolver dans l'eau.

— Si ma présence n'est plus nécessaire, dit le commissaire de Versailles, je puis prendre le train qui va passer dans vingt minutes, et j'irai donner avis du résultat négatif de l'enquête.

— De mon côté, je vais en aviser la gendarmerie de Chatou, ajouta son collègue de Saint-Germain, et je me tiendrai à votre disposition pour rechercher Félix Obert. Si l'action criminelle est écartée, il reste le délit d'outrage à la magistrature.

— Le lièvre revient toujours au gîte, répondit Monsieur Jacquin. Félix Obert a été arrêté devant vous.

— Ah! la chasse au canot?

— Oui.

— C'est, en vérité, merveilleux; je n'ai plus rien à dire.

— Je le répète, dit Monsieur Jacquin, il n'y a pas l'ombre d'un crime, et je verrai si l'arrestation des deux acteurs de ce drame imaginaire doit être maintenue. Le mensonge est dévoilé, et nous ignorons encore le premier mot de la vérité. Il s'agit maintenant de savoir pourquoi miss Rébecca tient si fort à passer en cour d'assises. Notre mission légale est terminée; mais ceci n'est que le Prologue d'une comédie dont je veux connaître l'intrigue et le dénouement, et je

désire continuer l'enquête pour ma satisfaction personnelle.

A la fin de cette conférence, le scaphandrier avait déjà dépouillé son armature, et le marinier lançait son épervier au milieu de la Seine. Le commissaire de Versailles et César se rendirent à la station de Chatou. Monsieur Jacquin rejoignit Rébecca, installée dans la voiture; le cocher toucha les chevaux, et la berge était redevenue déserte quand ils prirent le chemin de retour.

IV

DIAVOLO

L'héroïne avait été tenue à l'écart dans les intervalles de son rôle personnel. Elle n'avait pas été mêlée aux divers épisodes qui se passaient autour d'elle, et, ne pouvant suivre les péripéties et les commentaires de l'enquête, elle en ignorait la conclusion.

— M'est-il permis, monsieur, de savoir où vous me conduisez? demanda Rébecca.

— Chez votre père. J'ai à lui demander quelques renseignements relatifs à vos relations avec M. Félix Obert. Le regrettez-vous, mademoiselle?

— Non. Je ne regrette ni lui, ni sa mort.

— Êtes-vous bien sûre de l'avoir tué?

— J'ai tiré sur lui à bout portant, je l'ai vu tomber devant moi et rouler dans la rivière.

— Il est retrouvé.

— Ah!

— Cela vous étonne?

— Pourquoi serais-je étonnée qu'on ait retrouvé l
corps d'un homme que j'ai tué de ma main? La ball
était bonne.

— Non, mademoiselle, vous ne l'avez pas tué, pa
la raison victorieuse qu'il n'y avait pas de balle.

— Il est possible qu'elle ait dévié ; mais, à coup sûr
il s'est noyé.

— Pas noyé non plus. Le scaphandrier que vous ave
pu voir a trouvé à sa place une grosse pierre enterré
dans la vase. Maintenant, mademoiselle, l'enquête es
finie, et il me reste à vous apprendre une nouvelle qu
ne vous sera peut-être pas agréable, c'est que vou
êtes innocente, absolument innocente, et je vous donn
l'absolution si vous avez le repentir.

Rébecca était vaincue. Elle fixa un regard emprein
de tristesse et d'étonnement sur ce vieillard sardo-
nique, qui venait de renverser d'un souffle l'échafau-
dage si laborieusement édifié de ses projets et de se
espérances. L'expression de ce regard n'échappa pa
au vieux maître.

— Un jour, à Naples, ajouta-t-il, un lazzarone, qu
avait eu affaire à moi, m'a singulièrement flatté. Comme
je passais devant lui, dans la rue de Tolède, il me
désigna à un sacripant de ses amis, en lui disant:
« Regarde : voilà *Monsieur le Diavolo* qui va dire sa
messe. »

— Qu'allez-vous faire de moi ? reprit Rébecca après
un long silence.

— Je pourrais vous demander compte d'avoir voulu outrager la justice ou vous jouer de la magistrature; mais je suis disposé à vous rendre la liberté si vous voulez être franche : ai-je deviné juste ?

— Oui, monsieur.

— A la bonne heure; mais il y a ici un mystère plus difficile à expliquer que de découvrir une cartouche vide dans un revolver ou une pierre au fond de la Seine.

— C'est mon secret, et nul ne peut le savoir.

— Voulez-vous avoir confiance en moi ?

— Oui, dit-elle en lui tendant sa belle main d'un mouvement spontané. Il n'y a que vous qui puissiez trouver ce que je cherche, et vous saurez la vérité, quoi qu'il doive en advenir.

— Je vous aiderai. Soyez confiante.

La voiture s'arrêta. La grille de la villa était ouverte. En pénétrant dans le jardin, Rébecca aperçut Félix Obert qui venait à sa rencontre.

A cette apparition, ménagée comme un coup de théâtre par un invisible machiniste, elle regarda le vieillard au regard sardonique et lui dit :

— Non, vous n'êtes pas *Monsieur le Diavolo*, vous êtes un bon Génie.

— Pour vous, répondit Monsieur Jacquin.

FIN DU PROLOGUE

I

EN MER

Environ quatre mois avant les événements qui composent le *prologue* de ce récit, le *Canada*, steamer de la Compagnie transatlantique, partait du Havre pour New-York, le samedi 22 avril 1876.

Les passagers étaient en majeure partie des négociants français et étrangers, plus une troupe de comédiens, de chanteurs et d'artistes, se rendant à l'Exposition de Philadelphie. Le beau temps faisait espérer une traversée rapide.

Au nombre des passagers, se trouvait un jeune homme de vingt-cinq ans avec lequel le lecteur a fait connaissance. Félix Obert avait quitté Paris la veille du jour de son embarquement. En arrivant au Havre dans la matinée, il avait pris un bain, déjeuné solidement, et comme le *Canada* ne devait quitter le port qu'à trois heures, il en profita pour faire une prome-

nade dans la grande rue de Paris, qui a des allures de boulevard, et le long des quais, où des milliers de perroquets assassins font un concert infernal. Après un coup d'œil donné aux statues de Bernardin de Saint-Pierre et de Casimir Delavigne, sans oublier le buste de mademoiselle de Scudéry, ce qui peut sembler insuffisant pour une femme célèbre, il fit une station à l'*Aquarium*, une des curiosités signalées par les *guides*, et assista au repas de *Jacques*, le phoque favori des Havrais, qui mangea dix livres de poisson cru. Une attraction non moins recommandée est la visite d'un transatlantique ; mais comme Félix allait élire domicile dans un de ces palais flottants pour une dizaine de jours, il dépensa le reste de son temps à flâner à travers la ville, dont la physionomie lui plaisait.

Vers trois heures, il rentra à l'hôtel, régla sa note, prit sa valise à la main, se rendit à pied au quai d'embarquement, et traversa la passerelle qui donnait accès sur le pont du navire. Une fois à bord, son premier soin fut de prendre possession de sa cabine, meublée d'un canapé, d'une toilette et d'un lit en tiroir de commode, éclairée par le disque vitreux d'un hublot qui laisse ordinairement entrer trop d'air, pas assez de lumière, quelquefois de l'eau salée, et il y rangea ses affaires avec ce soin méthodique qui est la vertu des voyageurs.

Il n'y a que les hirondelles qui partent sans billet, sans colis et sans argent, les ailes déployées au vent qui les emporte du côté des pays du soleil. Sans être

aussi négatif, son léger bagage était des plus simples Comme le soldat en campagne, le philosophe antique et le colimaçon, il portait tout avec lui, de même que sa petite fortune tenait dans la ceinture de cuir qui ceignait ses reins pour accomplir ce voyage au long cours. Son costume était en velours anglais noir : criméenne à capuchon et à double poche intérieure fermée, pantalon recouvert par des bottes à hautes tiges, gilet montant, chemise de flanelle, cravate de cachemire et casquette plate en drap. Sa malle anglaise portative à double compartiment renfermait un élégant costume de ville, du linge et le nécessaire de toilette. En ajoutant à cet inventaire un chronomètre, une pipe en racine de bruyère et son briquet, un agenda-portefeuille, un Guide anglais format *diamant*, une canne en épine noire à cordon de cuir, un revolver à crosse d'ébène, une lorgnette marine et un sac de maroquin croisés en bandoulière par leurs courroies, on aura le détail complet de l'équipement et le portrait en pied du jeune voyageur.

Après avoir procédé avec ordre à cette installation sommaire, il remonta sur le pont. Le navire manœuvrait pour sortir du port, et bientôt il marcha au plein, laissant flotter dans l'atmosphère le sillage aérien de son panache de fumée.

Appuyé sur le bord, Félix promenait son regard sur la longue ligne indécise et brumeuse des côtes qui semblaient s'éloigner. Il était dans cette disposition d'esprit qui n'est ni la somnolence ni la méditation, et

sa pensée flottante évoquait avec mélancolie des images confuses. Il avait déjà voyagé en France, en Suisse, en Espagne, en Italie, en Angleterre, mais c'était la première fois qu'il venait de quitter pour un assez long temps son pays, sa famille et ses habitudes. Son itinéraire était tracé d'avance et ce voyage avait un but déterminé. Il allait représenter à l'Exposition de Philadelphie la maison de son père, fabricant d'instruments de musique à cordes dans un village du département des Vosges. L'année précédente, ayant obtenu son diplôme de licencié en droit, le choix d'une carrière avait été l'objet d'un entretien entre M. Obert et son fils.

— Félix, tu as vingt-cinq ans, te voilà libre et maître de ta destinée. Que comptes-tu faire ?

— Mon père, répondit-il, il y a longtemps que je me suis posé cette question et que je songe à l'avenir. Je ne me sens une vocation déclarée ni pour le commerce ni pour le barreau. La chicane m'ennuie. J'ai appris à jouer du violon, je ne saurais pas en vendre. Votre fortune a été laborieusement et honnêtement gagnée ; elle pourrait me dispenser de travailler, mais je suis décidé à ne pas être un fruit sec, inutile aux autres et à moi-même. Réflexion faite, j'aime le changement et je crois que malgré le proverbe : « Pierre qui roule n'amasse pas de mousse », je ne perdrai pas mon temps en allant courir le monde.

— Je comptais envoyer le premier commis organiser notre exposition d'instruments à Philadelphie ;

mais j'approuve ton projet. Tu peux donc partir en qualité de représentant de la maison Obert et fils, et tu établiras là-bas des relations avantageuses avec les facteurs américains.

Cette mission fut la raison officielle du départ de Félix, enchanté de l'occasion qui s'offrait à lui d'échapper à la monotonie d'une existence oisive, et de faire connaissance avec d'autres décors et d'autres personnages que ceux qu'il voyait tous les jours. Il parlait assez couramment l'anglais pour se débrouiller et jamais il n'avait eu le mal de mer dans ses traversées du Pas de Calais. L'Amérique était un pays neuf qui l'attirait par son originalité, et il allait droit devant lui, avec la belle insouciance de la jeunesse, vers cet inconnu lointain que l'illusion dore de son brillant mirage.

Il resta quelque temps ainsi plongé dans cette rêverie nostalgique, lorsqu'il en fut tiré par l'apparition d'un couple singulier qui passait devant lui. Il était facile de déterminer à première vue qu'il appartenait à la nationalité américaine.

L'homme était un pur Yankee de la tête aux pieds, à la stature de géant, aux allures sacerdotales, les bras au corps, la tête en arrière, avec sa chevelure absalonienne et sa barbe d'or de prophète. A le voir s'avancer d'un pas automatique, on comprenait que nul obstacle, vivant ou inanimé, ne pouvait le faire dévier de la ligne inflexible qu'indiquait son œil bleu

clair, fixe comme la prunelle d'un oiseau de proie, dédaignant de se poser sur les hommes ou les choses qui l'environnaient, et arpentant le pont avec la plus majestueuse indifférence.

Une jeune fille, à la démarche harmonieuse et cadencée, marchait à ses côtés avec autant d'assurance que si la mer et le navire lui appartenaient. Elle était d'une taille élancée. Sa chevelure noire, tressée en une seule natte épaisse et massive, s'effilant de la nuque au jarret, serpentait sur la taille drapée dans les plis d'un burnous rouge à houppes de soie. Sous une lourde jupe de drap noir se détachait un pied fin et cambré, emprisonné dans des chaussures solides en forme de bottes, lacées au-dessus de la cheville. Sa tête élégante et mobile virait comme celle d'un oiseau; ses narines relevées palpitaient comme des ailes de papillon; les lèvres charnues, entr'ouvertes comme un fruit vermeil, laissant à découvert des dents rondes et blanches, semblaient aspirer avec ivresse les baisers humides et les âpres caresses de la brise saline, qui colorait la pâleur mate de ses joues ambrées comme les feuilles d'une rose-thé.

Par un sentiment naturel de réserve, Félix Obert avait détourné la tête au moment où les promeneurs s'approchaient. Cette manœuvre discrète n'avait pas échappé à l'œil en éveil de la jeune créole. Elle ne manqua pas d'en faire rapidement la remarque à son compagnon, qui s'arrêta au passage. Sans saluer, sans prononcer une parole, avec cette liberté primitive qui

caractérise les mœurs du nouveau monde, il montr
un cigare qu'il tenait à la main. A cette pantomime ex
pressive, Félix présenta sa pipe. Comme elle étai
presque achevée, l'Américain tira un deuxième cigar
de son étui, et l'offrit avec une imperceptible inclinai
son de tête. Le jeune homme l'accepta sans cérémoni
et, l'ayant allumé, rendit avec courtoisie un doubl
salut.

On ne saurait contester que le tabac est un élémen
civilisateur qui favorise les relations humaines. L'offr
d'une prise est une simple marque de politesse ; dan
sa signification la plus étendue, une invitation discrète
à la causerie. Le cigare, expression supérieure du
tabac, a une influence plus directe, plus personnelle
et plus décisive ; il constitue l'échange cordial d'un
bon procédé. D'un accord tacite et universel qu'on
peut appeler la franc-maçonnerie des fumeurs, un
homme qui en rencontre un autre peut l'arrêter et lui
demander du feu sans commettre une indiscrétion.

Cette première entrée en matière avait rompu la
glace. Le couple étranger s'assit, et Félix prit place
sur le banc qui courait le long des bords du navire.
L'Américain consulta sa montre.

— La mer creuse prodigieusement l'estomac, dit-il
d'une voix profonde comme le murmure de l'orgue, et
je vois avec satisfaction que l'heure du dîner n'est
pas loin de la grande aiguille. La mer, ajouta-t-il, a
encore une autre influence particulièrement désa-

gréable, et plus d'une place à table restera inoccupée.

— En effet, dit Félix, j'ai remarqué que plusieurs passagers ont déjà quitté le pont pour regagner leurs cabines.

— Oui, c'est toujours la même chose, à la table du bord comme à la table de jeu, dans la lutte pour l'existence comme dans une bataille : on ne voit que ceux qui sont debout, qui résistent au mal de mer, qui gagnent le coup, qui font fortune et qui ne sont pas touchés. Les malades se couchent, les râteaux font leur rafle, les pauvres diables souffrent et les morts sont vite enterrés. Et la preuve en est que me voilà, tandis que mon frère, qui est mort la semaine dernière à New-York, est déjà rayé des livres de banque et probablement oublié de tout le monde, attendu que ses affaires étaient en ordre et qu'il ne devait rien à personne.

— Veuillez accepter mes sentiments de condoléance, répondit machinalement Félix Obert, ne trouvant rien de mieux pour rompre le silence qui avait suivi cette déclaration inattendue.

— Je vous en remercie, mais ils sont parfaitement inutiles, repartit l'Américain avec le même sang-froid. Mon honorable frère, James Bugle, de son vivant, ne m'aurait pas prêté un dollar pour boire un verre de champagne à sa santé, pas plus qu'il n'aurait donné un *cent* pour sauver un de ses semblables. Cette insensibilité, je l'avoue sans peine, permet de le classer au rang des philosophes humanitaires, qui écrivent

de savants ouvrages sur la solidarité universelle des nations et la sympathie des individus de la grande famille. En vérité, je n'ai pas le moindre prétexte de regretter cette mort. Est-ce que cette affirmation sincère et fraternelle aurait le privilège de vous causer quelque surprise ?

— Je ne m'étonne pas facilement, répondit Félix.

— Appréciez-vous défavorablement ma façon d'envisager cet événement ?

— Pas le moins du monde, et chacun est libre de penser, de parler et d'agir à sa guise.

— En ce cas, si je ne suis pas approuvé, je suis compris. Je trouve naturel de regretter un bon chien; mais ce serait pure hypocrisie de regretter un mauvais frère. James Bugle était un animal à désaffectionner son propre chien, s'il en avait eu un, et je dis là une incontestable vérité. Maintenant, il est nécessaire que je vous explique la raison pour laquelle je vous fais cette confidence.

Félix inclina la tête en signe d'assentiment.

— Quand l'homme rencontre l'homme, il fait presque toujours une triste rencontre. C'est un de vos philosophes français qui a dit cela, et je crois qu'il avait raison de le penser. Moi, quand je me trouve en face d'un homme, je n'éprouve jamais un sentiment indifférent : je ressens de la sympathie ou de l'antipathie. Je cherche alors à me rendre compte de mon impression. Le contrôle par les faits et l'expérience acquise m'ont démontré que l'avertissement instinctif est infail-

lible, car c'est la nature qui donne aux êtres cette faculté de sentir. Par exception, il peut arriver que les actes soient en apparente contradiction avec ce principe. Ainsi, un homme antipathique avec lequel je cultive une relation forcée pourra me rendre service; mais j'ai la certitude qu'en prolongeant l'expérience, j'aurai l'occasion de constater que cet homme agissait dans son intérêt personnel, qu'il n'était point mon ami, et que je ne me trompais pas. Ma conviction, et rien ne la modifiera sur ce point, est que la Mère-Nature a mis un signe sur le masque humain, comme une lettre de recommandation ou de défaveur, écrite dans sa langue mystérieuse, comprise de tous les enfants des hommes, du noir et du blanc, du sauvage et de l'homme civilisé. Ceux qui portent le même signe se reconnaissent comme ceux qui ont souffert du même mal. J'ignore quel est votre sentiment à mon égard, mais je déclare loyalement que vous m'inspirez de la sympathie.

— Je suis flatté, monsieur, de la bonne opinion que vous voulez bien avoir de moi à première vue, et j'espère qu'elle me sera conservée.

— Mon opinion n'a d'autre valeur et d'autre mérite que d'être franche, et si votre voyage vous conduit jusqu'au Canada, c'est avec une cordialité sincère que vous y trouverez l'hospitalité dans l'habitation de Samuel Bugle, fermier et négociant.

— Je vous remercie, monsieur Bugle.

— Acceptez-vous ?

— Très volontiers.

— Ma fille Cecily.

Félix se leva et s'inclina en soulevant sa casquette, avec cette aisance qui donne du charme au respect.

— Ma fille Cecily; reprit M. Samuel Bugle, qui s'intitulait fermier et négociant par excès de modestie, ne me contredira pas quand je vous apprendrai que les liens les plus sympathiques nous unissent à la colonie française. Notre reconnaissance pour votre pays n'est pas un culte platonique rendu au buste de La Fayette. J'aime les Français et la France, bien qu'elle ne nous envoie pas toujours ses plus beaux échantillons. Cette remarque n'est point une critique, et je plains les émigrants des contrées avares ou des nations marâtres qui ne nourrissent pas tous leurs enfants. Qu'ils soient les bienvenus au nouveau monde; il y a de la place pour tout l'univers. Nous allons avoir un siècle, et vous assisterez au premier centenaire de l'indépendance de l'Amérique. Et voyez ce que ce siècle de travail et de liberté a fait d'elle. Hier, nous étions comme des barbares et des sauvages au milieu des forêts, demandant à l'Europe les produits et les merveilles de sa civilisation. Aujourd'hui, nous avons profité de toutes ses conquêtes; nous avons des villes, des chemins de fer et des vaisseaux; nous nous suffisons à nous-mêmes. Demain, le vieux monde sera notre tributaire, et nous tiendrons les marchés du globe. Pour ma part, j'y contribuerai dans toute la mesure de mes forces.

— Oui, l'Amérique a hérité de la civilisation, comme un jeune homme d'une fortune qui tombe du ciel.

— Sans doute. Vous allez, comme moi, à l'Exposition de Philadelphie, et j'espère que vous me ferez le plaisir et le grand honneur de visiter l'établissement de ma ferme-modèle.

— J'ai de mon côté la même grâce à vous demander, monsieur Bugle. Je me nomme Félix Obert, et je représente la maison de mon père, Nicolas Obert et Fils, section des instruments de musique.

— Oh ! j'accepte votre invitation de grand cœur pour ma fille et pour moi, répondit le fermier-négociant. Les instruments aratoires sont utiles, les instruments de musique sont agréables, et ils ne peuvent que s'accorder ensemble dans une Exposition universelle... Une poignée de main, monsieur Félix Obert.

Félix mit sa main dans celle de son émule agricole, qui aurait couvert un plat à poisson, et sans attendre un avis de son père, miss Cecily lui tendit la sienne avec un joli sourire. Après le cérémonial du *shake-hands*, Samuel Bugle consulta encore sa montre.

— Le *coq* ne tardera pas à chanter, dit-il en allumant un nouveau cigare, mais nous voilà bien loin de James Bugle. Je ne sais pas encore d'une façon positive s'il a disposé de sa fortune par testament, ce qui est son droit, ou si je suis son héritier naturel et légal en l'absence de toute disposition contraire. Dans les deux cas, mon opinion sur lui reste la même invariablement.

— Mon père, dit miss Cecily intervenant dans la conversation, je ne crois pas que vous détestiez votre frère, et personne ne sait mieux que moi combien vous êtes bon et affectueux.

— Ne me flattez pas, Cecily, je me connais moi-même. Il y a quelque logique dans votre appréciation; mon frère m'était indifférent, c'est lui qui me détestait.

— Pourquoi aurait-il eu un sentiment de haine contre vous?

— Pourquoi Caïn a-t-il tué Abel?

— Mon oncle James était dur et égoïste, mais il ne nous a jamais fait de mal.

— Nous a-t-il fait du bien, Cecily? Nous en a-t-il seulement souhaité?

— Attendons.

— Que faut-il attendre?

— Il serait peut-être plus juste de connaître sa dernière volonté.

— Sa dernière volonté, malgré sa rectitude, a été de refuser la traite à vue que la Mort a tirée sur lui, et d'appeler le docteur, en guise de solicitor, pour expertiser, chicaner, et finalement gagner du temps.

— Il est mort.

— Eh bien! oui, il est mort; Il a payé, bon gré mal gré, la lettre de change, sans date fixe, à laquelle tout homme doit faire honneur à présentation. Il l'a soldée intégralement, capital, intérêts et frais; que le vieux Nick le reçoive comme associé, ils ne feront une mauvaise affaire ni l'un ni l'autre.

— Vous regrettez votre frère.

— On voit, Cecily, que vous avez reçu à Paris la grande éducation à la française. On apprend aux jeunes filles à porter un joli masque, sous lequel le cœur reste tel qu'il est façonné, sans doute, mais qui trompe agréablement celui qui le regarde. On leur enseigne également à exprimer très convenablement des sentiments conventionnels avec des phrases toutes faites; selon les circonstances, les situations et les personnes, elles les récitent avec une voix douce comme une musique, qui caresse si bien l'oreille que l'esprit pourrait s'y laisser prendre; mais, au fond, qu'y a-t-il de changé? On a beau mettre de la couleur et du vernis sur le bois, on n'a qu'à gratter la surface pour reconnaître le sapin, le noyer, le chêne, l'acajou, le palissandre ou l'ébène. Puisque je parle avec ma franchise accoutumée, Cecily, qu'avez-vous fait en apprenant la mort de votre oncle James? Vous avez peut-être pleuré, parce qu'il est convenable qu'une nièce pleure en recevant une semblable nouvelle, si elle ne veut pas s'exposer à être considérée comme une jeune personne sans cœur, au jugement des hypocrites et des imbéciles, car telle est la majorité qui gouverne l'opinion. Or, comme le monde se compose de coquins et de dupes, lesquelles ne sont que des coquins maladroits, je pense que la véritable sagesse consiste dans un juste équilibre entre ces deux extrêmes, et qu'un homme qui ne veut être ni dupe ni coquin est un véritable philosophe, titre auquel j'ai la

prétention légitime de faire valoir quelques droits.

— Je n'avais ni haine ni affection pour mon oncle James; pourtant je ne saurais me réjouir de sa mort.

— Par la mémoire de mon père, et William Bugle était un digne père, quel motif pouvez-vous invoquer pour pleurer un oncle que vous n'avez jamais vu, ce dont je voudrais pouvoir me féliciter comme vous? Bien mieux, celui qui se serait avisé de lui dire qu'il avait une nièce n'aurait pas été le bienvenu. Si vous lui aviez écrit, comme on l'enseigne dans tous les Traités des usages de famille, il ne vous aurait pas répondu, et il est permis de supposer que si vous vous étiez présentée dans sa maison de banque pour l'embrasser, vous n'auriez pas franchi la limite du premier guichet. C'est pourquoi je n'ai pas hésité à déclarer devant vous que sa mort est un accident sans conséquence fâcheuse, et je ne porterai son deuil ni dans mon cœur, ni à mon chapeau. Vous ferez bien de l'oublier, et s'il vous revient une part de sa fortune, soyez assurée qu'il n'a aucun droit à votre reconnaissance.

— Je suivrai donc ce conseil, mon père, pour que ma conduite ne semble pas en désaccord avec la vôtre.

— A la bonne heure, Cecily, vous ferez là une chose très raisonnable; mais si vos compagnes du pensionnat vous entendaient, avouez qu'elles prendraient de vous une opinion singulière.

— Ce qu'elles pourraient en penser ne m'intéresse-

rait pas. J'ai toujours été indifférente à l'opinion des autres. Je n'ai à subir le jugement de personne, et je ne dois aucun compte de mes actes ou de mes sentiments personnels.

Miss Cecily prononça ces dernières paroles d'une voix gutturale, avec un regard qui en accentuait encore l'expression.

— Bon sang ne peut mentir, dit sentencieusement Samuel Bugle, et je suis heureux de vous entendre parler ainsi.

— Voilà une jeune fille qui a du cœur et de la volonté, songea Félix, qui avait suivi avec une attention marquée cette scène intime entre le père et la fille.

A ce point de la conversation, la cloche du dîner se fit entendre. Samuel Bugle, Cecily et Félix se levèrent et descendirent l'escalier qui donnait accès dans l'intérieur du navire.

Un certain nombre de places étaient inoccupées, par suite de l'absence des passagers incommodés par le mal de mer, ce qui n'empêcha pas les trois convives de faire honneur au repas. Samuel Bugle vida seul quatre bouteilles de vin, sans que l'équilibre de ses facultés en parût troublé. Le dîner l'avait mis en belle humeur, et il exposa différentes thèses avec cette abondance naturelle et ces formes d'argumentation qui faisaient ressembler sa conversation à une série de monologues ou de discours coupés par de courtes interruptions. Après avoir absorbé plusieurs tasses de thé, arrosées de rhum à haute dose, il se fit apporter

divers ingrédients avec lesquels il confectionna du grog fortement épicé, qu'il ingurgita à intervalles de plus en plus rapprochés, sous prétexte de ne pas laisser refroidir la liqueur. Il ne tarda pas à glisser sur le terrain de nouvelles dissertations, à la suite desquelles miss Cecily exprima le désir d'aller prendre du repos. Félix y acquiesça d'autant plus volontiers qu'il se sentait la tête un peu lourde. Malgré ses habitudes de sobriété, il n'avait pu refuser de faire honneur aux divers toasts particuliers que Samuel Bugle avait portés à sa santé, au succès de son exposition d'instruments et à leur sympathique rencontre. Sur cette pente, il avait brûlé ses vaisseaux, ne voulant pas se dérober à l'obligation de porter lui-même la santé de Samuel Bugle, celle de miss Cécily, et de vider quelques verres additionnels au succès de la ferme-modèle et à l'aurore de leur amitié. Les confidences appellent les confidences, et quand ils se séparèrent, Félix Obert n'était plus un étranger pour le père et la fille.

Le lendemain, le soleil était déjà haut sur l'horizon quand Félix sortit de sa cabine et monta sur le pont. La première personne qu'il aperçut fut Cecily, dont le manteau rouge éclatait comme une fanfare de couleur. Elle était assise à la même place que la veille. A quelque distance, il reconnut Samuel Bugle, qui arpentait de son pas de géant l'espace compris entre l'avant et le tambour de la machine. A la vue de Félix, la jeune fille se leva avec vivacité, lui tendit sa

main fraîche, comme si elle était encore imprégnée des ablutions matinales, et prit son bras pour s'avancer à la rencontre de son père.

— Oh! dit-il avec une étreinte cordiale, vous avez bien dormi... tard.

— Oui, j'ai fait la grasse matinée.

— Le sommeil est l'invincible ennemi de l'homme. On peut tromper la faim et la soif, mais on ne résiste pas longtemps au sommeil.

La conversation s'engagea ainsi dans une intimité familière et charmante. Après le déjeuner, une surprise leur était réservée.

— Je crois qu'on va nous donner un concert, dit Félix Obert.

— Un bal, ajouta miss Cecily dont les yeux brillaient de plaisir.

— En effet, dit à son tour Samuel Bugle, en voyant les instruments apparaître dans les coins du salon.

Les artistes ont cette faculté supérieure de s'amuser sans dépenser d'argent, et ils portent toujours et partout avec eux des armes victorieuses contre cet insaisissable adversaire qui s'appelle l'Ennui, la maladie nationale de l'Angleterre.

Les passagers ne demandaient qu'à se distraire. En quelques minutes, les exécutants se groupèrent, les auditeurs se rangèrent à leur guise et le concert improvisé commença.

Un chanteur comique débuta par une romance de la Restauration.

Le sage est content de son sort,
Il ne s'expose pas aux flots d'un autre monde,
Son œil ne perd jamais le bord,
Et quand l'onde se ride, il regagne le port;
Tandis qu'au loin, sur la vague profonde,
L'ambitieux trompé tombe avec son trésor.
Laissons, au caprice des flots,
Descendre doucement notre barque légère;
Respirons, heureux matelots,
Les parfums de la terre
Et le frais pénétrant du zéphire des eaux.

— Cette chanson n'est pas consolante, dit M. Bugle.

Le chef d'orchestre de la troupe avait composé une polka qui devait bientôt faire florès à New-York et à Philadelphie. Elle s'appelait la *Polka du mal de mer*, avec chœurs et accompagnement du *psump-psump* de l'hélice, de coups de sifflets, de rafales de vent et de pluie et de soubresauts entrecoupés. Cet ensemble constituait une burlesque harmonie imitative, unissant à l'actualité du sujet un rythme cadencé, qui eut pour effet immédiat de galvaniser les jambes les plus raisonnables, et tout le monde se mit à polker. Samuel Bugle lui-même entra dans la danse, et cette inspiration musicale mit tout le monde en belle humeur.

Le soir après dîner, on organisa une partie de *loto*, mais un loto effréné, un loto sterling, dont les enjeux se composaient de bouteilles de champagne.

Le jour suivant, la mer eut quelques velléités d'agitation. Le groupe sympathique formé par Samuel Bugle, miss Cecily et Félix Obert, put considérer à loisir

les vagues écumeuses qui couraient en s'escaladant comme des troupeaux de lions échevelés.

— Madame Amphitrite est une rude berceuse, dit l'Américain, d'aplomb sur ses jambes comme un pont sur ses piles; les poètes qui parlent de ses grâces ondoyantes sont des navigateurs platoniques, et s'ils étaient ici, ils feraient des libations à Neptune et vomiraient sans doute des injures à la déesse en colère.

Cette plaisanterie maritime amena un sourire sur les lèvres décolorées de Félix, qui protestait avec énergie contre le balancement combiné du roulis et du tangage. Grâce à un cordial de brou de noix, gracieusement offert par miss Cecily, il finit par triompher de ces symptômes alarmants.

Le matin du troisième jour, le berger avait rentré ses moutons, l'horizon s'était rasséréné, le soleil vainqueur étincelait dans un ciel d'azur, le concert et le loto recommencèrent, le champagne coula de plus belle et le temps resta favorable.

Aucun incident extraordinaire ne signala le reste de cette heureuse traversée. Samuel Bugle, sa fille et Félix ne se quittaient que pour rentrer dans leurs cabines respectives, et se retrouver le lendemain matin. La veille de l'arrivée, après le dernier concert, une étoile de la compagnie des artistes fit une quête dans le salon des premières au bénéfice de l'équipage, qui reçut une gratification de cinq cents francs.

Le dixième et dernier jour, après un déjeuner plus

copieux qu'à l'ordinaire, Samuel Bugle prit une résolution importante, approuvée par miss Cecily, qui se traduisit par la proposition suivante :

— Cher monsieur Obert, nous allons arriver à New-York, et bien que la relation qui nous unit soit de fraîche date, je tiens à vous dire que si votre sympathie est aussi vive que la nôtre, nous ne nous séparerons pas encore. Oui, je le répète, cette séparation nous laisserait des regrets aussi amers que votre compagnie nous a été agréable pendant ce voyage. Voulez-vous rester ensemble, en famille, jusqu'au moment de votre retour en Europe?

— Volontiers et de grand cœur, répondit Félix.

— C'est une chose bien convenue entre nous. Nous ne sommes liés que par l'amitié, et vous aurez toujours le droit de reprendre votre liberté d'action si vous en avez le désir. En attendant, comme vous êtes étranger dans un pays qui est le mien, je tâcherai de vous éviter les tribulations forcées de votre apprentissage. Pour commencer, je serai le trésorier, et vous n'aurez à ouvrir votre porte-monnaie que pour vos fantaisies personnelles. Tout sera par tiers entre nous, et à Philadelphie, où j'ai des amis, je vous aiderai à obtenir une bonne place à l'Exposition.

— Je vous remercie d'avance de votre patronage si désintéressé, cher monsieur Bugle, et je voudrais avoir l'occasion de vous témoigner ma gratitude autrement que par des paroles.

— En affaires, comme en toutes choses de ce monde,

celui qui ne tient compte que des intérêts fait un calcul aussi faux que celui qui ne tient compte que des sentiments. La sagesse consiste à les atteler ensemble. En agissant ainsi avec vous, je puis dire que je le fais d'abord pour ma satisfaction personnelle, pour le plaisir de la vie commune avec un loyal et sympathique compagnon ; mais vous verrez plus tard que notre association portera de bons fruits. J'espère que vous nouerez ici de solides relations commerciales, et, à mon prochain voyage en France, vous serez pour moi ce que je vais être en Amérique, un guide et un ami.

— Vous trouverez dans la maison Obert et Fils l'hospitalité cordiale que j'ai acceptée dans la vôtre.

— Merci pour moi et ma fille. Maintenant, avant de débarquer, puisque nous n'avons rien de mieux à faire que de causer sans agir, je vais vous donner quelques conseils pratiques. Les Français s'imaginent assez volontiers qu'en dehors de Paris il n'y a que des villages. New-York est une ville.

— Je n'en ai jamais douté, croyez-le bien, dit Félix avec bonne humeur.

— C'est une ville, une grande ville, une belle ville, avec de longues et larges rues, des squares, des hôtels, tout cela rectiligne, tiré au cordeau, coupé à angles droits. Logez ceci dans un coin de votre tête : New-York est un échiquier. Partant de là, vous connaissez la topographie de la ville, vous pouvez aller partout et vous diriger seul comme si vous l'habitiez depuis dix

ans. Quand je vais à Paris, je suis obligé de faire mes courses en voiture, parce que vos omnibus et vos tramways avec correspondance sont un véritable casse-tête chinois. Je ne connais rien de plus comique qu'une course à pied d'un point à un autre. Si j'ai cette fantaisie, ma promenade est agrémentée par une série de dialogues avec des interlocuteurs complaisants, sans doute, mais dont les indications ne sont pas toujours d'une parfaite limpidité : « Vous allez prendre la troisième rue à gauche et la deuxième à droite, après avoir traversé le pont ; vous verrez un passage, et au bout, une petite rue qui donne sur une place où il y a une église, là vous demanderez. » En effet, je redemande tout de suite, parce que j'ai déjà oublié le commencement de l'itinéraire. J'ai bien essayé d'étudier un plan ; mais il faut être un stratégiste de premier ordre pour s'y reconnaître.

— Et que dites-vous de Londres ?

— C'est un labyrinthe si bien compliqué, que les Anglais eux-mêmes s'y perdent au milieu du brouillard.

— On se retrouve encore assez facilement à Paris, en considérant la Seine, les quais, la rue de Rivoli, la rue Saint-Honoré et les boulevards comme des lignes parallèles, et les monuments servent de points de repère.

— A New-York, comme à Philadelphie, il y a des avenues et des rues numérotées qui se coupent à angles droits, et la centaine change à chaque intersection.

— C'est très commode.

— Vous trouverez deux journaux français importants, le *Courrier des États-Unis* et le *Messager franco-américain*. Je vous conseille aussi de lire le *Graphic* illustré, et vous serez au courant de tout ce qui vous intéresse.

— Je note cela sur mon carnet.

— Bien. Ensuite, il faut apprendre à faire bonne figure à *Sa Majesté le Dollar*. On dépense énormément; l'or et l'argent fondent dans la main comme si elle avait la propriété de volatiliser les métaux. La concordance des monnaies française et américaine est mathématique. Le *dollar*, qui est l'unité, vaut cinq francs, et se divise en cent *cents;* par conséquent, le *cent* vaut cinq centimes. N'oubliez jamais que, toutes choses égales, vous paierez un *dollar* et un *cent* ce qui vaut, en France, un franc et un centime, c'est-à-dire que tout coûte cinq fois plus cher.

Samuel Bugle était sur son terrain et cribla Félix de conseils et de renseignements.

— Les Français, poursuivit-il, ne cherchent en voyage que des distractions et des aventures; nous autres Américains, nous n'emmagasinons dans notre mémoire que des collections de faits utiles et de choses pratiques. Ainsi, j'ai remarqué que vos compatriotes attachent une grande importance à toutes les petites histoires des dames artistes qui voyagent avec nous, mais peut-être aucun n'a la curiosité de connaître exactement les dimensions de ce steamer, et combien il a filé de lieues marines.

— Ces renseignements doivent être dans mon guide.

— Votre guide est dans votre poche, et le mien est dans ma tête.

— Je compte bien l'étudier; cependant, j'avoue que je préfère apprendre en causant avec vous les détails qui m'intéressent.

— Eh bien, le *Canada* a environ trois cent cinquante pas de long, cinquante de large, et dix mètres de profondeur. Il a plus de deux cents passagers, cent quarante hommes d'équipage, et il suffit de six officiers, un commissaire et trois mécaniciens, pour diriger le monstre dont vous entendez les poumons d'acier respirer dans sa poitrine de chêne.

— Et la lieue marine ?

— Le mille marin égale une minute de la circonférence du globe, ou 1852 mètres; trois milles font une lieue marine, ce qui donne vingt lieues au degré.

— Je finirai par être un voyageur expérimenté, et pour cela je n'ai qu'à vous écouter.

— Grande erreur, monsieur Obert. Si l'expérience des autres pouvait servir à quelque chose, il suffirait d'apprendre par cœur la *Science du Bonhomme Richard*, de notre Franklin, pour marcher d'un pied sûr dans la vie; mais il faut l'acquérir soi-même en la payant fort cher, et quand on la possède, il est généralement trop tard pour s'en servir. Après avoir enlevé les illusions, elle ne laisse que les regrets, et on s'aperçoit qu'on a fait une mauvaise spéculation. Mais

nous reprendrons cette conversation ; il est temps de s'occuper des préparatifs du débarquement.

Après avoir changé de costume et bouclé sa valise, Félix donna un dernier regard à sa petite cellule. En somme, ces dix longues journées s'étaient écoulées sans trop de fatigue et d'ennui. Il avait bien mangé, bien bu et bien dormi, n'ayant pas été malade. La monotonie des heures entre le ciel et l'eau avait été victorieusement combattue par sa pipe, le loto, les prêches de Samuel Bugle, et surtout par la compagnie de miss Cecily, qui l'avait encouragé à flirter avec elle.

Quand il monta sur la plate-forme supérieure du navire, où ses compagnons de voyage ne tardèrent pas à le rejoindre, la ligne de terre commençait à se dessiner sous l'horizon clair. Avec le changement du décor, s'opéra une autre métamorphose. A part quelques exceptions rares, tous les passagers se rassemblèrent sur le pont. La veille encore, on ne voyait que des visages défaits, ennuyés et moroses, barbes incultes et cheveux en coup de vent, corps paquetés dans des sacs boutonnés, ou fagotés dans des manteaux informes, faisant songer à l'invocation de Rabelais : « Heureux ceux qui plantent choux, ils ont un pied par terre et l'autre qui n'en est pas loin. » A cette heure, le soleil donnait la vie et la joie aux êtres animés, et la couleur au paysage terrestre. Tout le monde avait l'air bien portant et de bonne humeur. Les

hommes se montraient en tenue correcte de gentlemen, rasés de frais, linge irréprochable : les femmes en toilette, coiffées, gantées, les yeux brillants, le sourire à la bouche. C'était, pour les habitants entassés dans l'Arche transatlantique, une ivresse comparable à celle du convalescent à sa première sortie, ou du prisonnier à la nouvelle qu'il est libre. Tout était en fête, l'heure de la délivrance allait sonner, on se serrait les mains avec effusion.

Samuel Bugle donna l'accolade à Félix, qui ne se fit pas prier deux fois pour embrasser miss Cecily, fraîche comme l'Aurore et gaie comme l'Amour. Elle portait un costume de soie à mille raies bleues et blanches. La tête abritée par une ombrelle rouge, ses beaux cheveux se relevaient sur la nuque sous un tricorne noir à fine dentelle d'or, avec une rose naturelle en cocarde. Toutes les femmes regardaient cette fleur épanouie. Ce fut le dernier événement de la traversée. Samuel Bugle, interrogé par Félix, dit avec un air sérieux : « C'est la Rose des vents. »

— Voyez-vous, ajouta-t-il, le bras étendu, ces petites barques à voile carrée ?

— Oui, répondit son compagnon, en braquant sa lorgnette.

— Ce sont les pilotes qui font la course. Celui qui arrivera bon premier à l'échelle aura l'avantage de diriger le navire dans la passe des *Étroits*. Vous avez devant vous la plus belle rade du monde ; toutes les marines de l'Europe pourraient y exécuter un *en*

avant deux ou y tourner en rond comme dans un quadrille. De ce côté, c'est la Rivière de l'Est, un bras de mer; de l'autre l'Hudson, que les steamers peuvent remonter sur un parcours de soixante lieues jusqu'à Albany. Là, sur cet îlot, sera la statue colossale de la *Liberté éclairant le monde*, dont vous verrez le bras à l'Exposition de Philadelphie.

A chaque tour de roue de l'hélice, la terre semblait s'avancer au-devant du steamer ; les contours des objets devenaient plus nets et plus visibles ; on distinguait de gros navires à l'ancre, autour desquels glissaient des embarcations microscopiques; puis, à travers la forêt des mâts, les tours, les campaniles, les clochers, les hautes cheminées des usines et les maisons innombrables émergeant comme des vagues pétrifiées au milieu de l'étendue en mouvement. C'était un décor panoramique d'un éclat splendide au soleil. Bientôt la passerelle mobile s'abattit sur le quai de débarquement, et tous les passagers s'y précipitèrent à l'assaut.

— Vous donnerez un dollar à l'homme qui visite les bagages, dit Samuel Bugle en pilotant Félix dans l'immense dock de la douane, et vous serez dispensé de cette formalité. *All right!*

II

LE PAYS DES DOLLARS

En posant le pied sur le sol du nouveau monde, Félix remarqua que la plupart des voyageurs donnaient une gratification au douanier qui marquait leurs colis sans les ouvrir. Son voisin montra un dollar; mais quand le préposé eut dessiné à la craie blanche le signe cabalistique de l'*exeat*, il remit la pièce dans sa poche et s'éloigna avec sérénité.

— Vous avez vu? dit Samuel Bugle.

— Parfaitement.

— Eh bien! le hasard vient de vous donner une excellente leçon : le douanier a trouvé son maître.

— Ce voyageur n'est pas délicat.

— Non, mais c'est un homme supérieur, qui connaît à fond l'Amérique. Tâchez de profiter de cet exemple, et vous serez considéré partout comme un gentleman *smart*, c'est-à-dire un homme très fort.

— Cela me répugne.

— Moi aussi, mais je m'en cache. Ici, quand on est mouton, il faut s'habiller d'une peau de loup pour qu'on ne vous mange pas la laine sur le dos.

— Vous me défendrez.

— Avec toutes mes armes, ma langue et mon revolver. Maintenant, il s'agit d'entrer en campagne et de concerter notre plan d'opérations.

— Je m'en rapporte à vous, monsieur Bugle, et ce que vous ferez sera bien fait. Marchez devant, je vous suivrai.

— Je propose...

— Vous décidez.

— Je décide que nous allons monter en voiture, passer à la maison de banque de James Bugle, décédé, de là, nous rendre immédiatement à la gare et prendre le train de Philadelphie, où nous arriverons pour dîner. Demain, nous irons constater que nos colis sont arrivés en bon état et marquer les places de notre installation.

Ce programme s'exécuta à la lettre. Un cocher chargea les bagages, et la voiture partit bon train à travers les avenues et les rues interminables de la cité géométrique. Félix, habitué au mouvement de Paris, se retrouvait dans son élément, au milieu des ruches bourdonnantes et des fourmilières humaines. Entre le steamer et la locomotive, Samuel Bugle parlait des monuments, des squares, des temples, des hôtels, des théâtres, des journaux et des offices, des lois, des mœurs et des coutumes, avec une tranquillité parfaite.

La voiture s'arrêta devant une maison en pierre de taille à six étages, sur laquelle une succession de lettres d'or, alignées sur les balcons du premier étage, composaient l'enseigne gigantesque de l'Office de Banque de James Bugle. Toutes les fenêtres étaient fermées, à l'exception de celles du rez-de-chaussée, grillées de fer.

— Ici, dit Samuel Bugle.

Il disparut sous la voûte architecturale.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées lorsqu'il reprit sa place dans la voiture, qui repartit du même train dans la direction de la gare de Philadelphie.

— J'ai vu le commis principal, dit-il après avoir allumé un cigare; il a terminé l'inventaire des valeurs et la balance des comptes. James Bugle n'a laissé aucun testament, dans l'inébranlable conviction qu'il était immortel. Son actif est évalué en somme ronde à trois cent mille dollars.

— Un million et demi, dit Félix.

— Sans compter la maison, ajouta le fermier-modèle, que l'annonce de cet héritage ne semblait pas même étonner.

— Vous voyez, mon père, dit Cecily, que votre frère ne vous haïssait pas, car il aurait pu disposer de sa fortune en faveur d'un étranger.

— James n'était pas assez spirituel pour cela. Si j'avais été, comme lui, un homme de métal, j'aurais du moins voulu me signaler par un testament excentrique. Au lieu de léguer, par exemple, ma fortune

aux pauvres, j'aurais institué pour mon unique et universel héritier le citoyen le plus riche des États-Unis. Enfin, nous devons accepter le fait accompli, mais je repousse cette fortune. Elle est à vous, Cecily ; ce sera votre dot.

— Nous n'en sommes pas encore là.

— Si vous n'êtes pas pressée, je le suis encore moins, et mon intention n'a jamais été d'influencer votre volonté. N'en parlons plus. Nous sommes arrivés juste. Cecily, allez prendre trois tickets pour Philadelphie.

Ce ne fut pas sans émotion que Félix traversa pour la première fois en express les villes et les villages. Ni barrières ni gardiens. Le train passait à toute vapeur au milieu des rues, et la grosse cloche de la locomotive, qui s'entendait à un kilomètre, tintait sans discontinuer, comme un signal d'alarme.

— En France, dit Samuel Bugle, qui ne laissait échapper aucune occasion d'établir des parallèles, on a l'habitude de vivre en tutelle et de s'en rapporter à une autorité quelconque pour être prémuni contre le danger. On a tort de croire que les Français sont difficiles à gouverner. Avec un policeman, on fait manœuvrer dix mille citoyens parqués comme des moutons dans une gare. Partout il y a des écriteaux menaçants : *Défense de fumer. — Défense de se tenir debout sur les impériales. — Défense de descendre avant l'arrêt complet du train.* En Amérique, pas de

tutelle, pas de défenses, pas de menaces. Un simple avis sur un poteau : *Faites attention à la locomotive.* C'est clair, on sait ce que cela veut dire et à quoi s'en tenir. C'est à chacun de s'occuper de sa personne et de prendre des précautions. Nul n'ignore qu'il y a danger de mort à traverser la voie du chemin de fer, avant d'avoir regardé à droite et à gauche s'il n'y a pas un train en vue ; on s'arrange en conséquence, et il n'y a pas plus d'accidents qu'ailleurs, attendu qu'on se gare aussi facilement d'une locomotive que d'une voiture.

Le voyage s'accomplit sans incidents. Arrivés à Philadelphie, un commissionnaire fut chargé de camionner les bagages à l'hôtel.

— Nous prendrons le tramway, dit M. Bugle. Comme trésorier de l'association, je dois ménager la bourse commune, et j'ai oublié de vous dire qu'une course de voiture coûte cinq dollars.

— Vingt-cinq francs ! dit Félix. Parlez-vous sérieusement ?

— Toujours, quand il s'agit de votre porte-monnaie. A Paris vous donneriez cinq francs ; ici, n'oubliez jamais de multiplier par cinq ; d'ailleurs, je trouverais inconvenant et ridicule de donner cinq dollars à un cocher quand les tramways, qui sillonnent toute la ville et qui marchent plus vite, ne coûtent que sept *cents*, trente-cinq centimes. Voici le nôtre : Stop ! Montez !

— Il n'y a plus de place.

— Montez tout de même.

Félix obéit à cette invitation, et la voiture repartit au grand trot.

— Très commodes, les tramways, dit M. Bugle en payant le conducteur. Il y a vingt-quatre places assises; mais il y a aussi le couloir du milieu et la plate-forme de devant et de derrière; il est de règle qu'on ne refuse personne, on s'empile comme des sardines, et on roule cinquante voyageurs dans une voiture à trente places. Tout est permis, excepté de monter sur les chevaux.

Dans le trajet de la gare à l'hôtel, Félix eut l'occasion de remarquer que Philadelphie était une ville bâtie sur le même plan que New-York, avenues et rues numérotées comme les cases d'un échiquier.

— Descendons, dit M. Bugle, voici l'hôtel Continental.

C'était un de ces immenses caravansérails des cités américaines, dont on peut juger par les spécimens des hôtels babyloniens de Paris et de Londres, édifices aux proportions énormes, constructions monstrueuses, casernes à six, sept et huit étages, bâties en fer, en pierre et en bois, avec leurs mille fenêtres et leur porte monumentale, capables de loger les habitants d'une ville. A l'entrée est le *Hall*, vestibule intérieur à colonnes et dallé en mosaïque de marbre, vaste comme la salle des pas-perdus de nos gares et ouvert à tout venant. Au milieu du va-et-vient des employés et des domestiques, des voyageurs et des voitures, les habi-

tants discutent leurs affaires, et, par occasion, de l politique et des nouvelles; mais c'est un cas excep tionnel. En Amérique, s'il y a des oisifs, il n'y a pas d flâneurs, et l'oisiveté même n'est qu'apparente. D haut en bas de l'échelle, des archi-millionnaires au parias et aux nègres, on ne parle que d'argent, de moyens de gagner de l'argent, pour justifier l'axiom commercial :

Le temps c'est de l'argent.
Tu viens pour tes affaires.
Parle de tes affaires.
Laisse-le à ses affaires.
Retourne à tes affaires.

L'argent, toujours l'argent, partout l'argent, rie que l'argent, c'est le thème universel et national, brod sur toutes les variations par des milliers de bouches qui mâchent continuellement du tabac et crachen autour du *vomitorium*, ou incessamment fouillée avec des cure-dents en bois jaune, disposés dans de verres sous la main des passants avec autant de lar gesse que les anciens *fidibus* des bureaux de tabac mines inépuisables dont le petit morceau de bois extrai des paroles argentifères. Si réellement le silence étai d'or, les Américains n'ouvriraient la bouche que pou chiquer, cracher et y introduire un cure-dent. Le uns sont debout, les autres assis, couchés, renversé dans des poses et des attitudes du sans-gêne le plus révoltant, les jambes allongées ou repliées, présentant de tous côtés une collection de semelles de bottes, sur

les sièges, les tables, les cheminées, les balustrades et les balcons. C'est une exposition spéciale dont l'étranger peut à loisir comparer les nombreux échantillons.

Dans le vestibule et les dépendances annexes sont groupés les Offices, les Bureaux et les Magasins, permettant au voyageur qui débarque d'y organiser sa vie sans sortir de l'hôtel. D'abord, l'Office général, Départ et Arrivée, Renseignements et Déclarations, les Salons de lecture et de conversation, le Fumoir, la Salle de billard, le *Bar*, la Buvette, le Barbier-coiffeur, sans oublier le *Buen-retiro* séparé des gentlemen et des ladies. Puis ce sont les Offices de la Poste et du Télégraphe, de Banque et de Change, des Billets de chemins de fer, de bateaux, de diligences, de théâtres, les Agences d'assurances sur la vie, la mort par accidents de toute nature, l'Office des tabacs et des cigares, le libraire, le marchand de journaux, l'étalagiste de photographies. Puis encore, les magasins et les boutiques du tailleur, du chemisier, du bottier, du cordonnier, le bijoutier, le pharmacien, le Bazar, le Tableau automatique où s'inscrivent, de minute en minute, les Cours de la Bourse, dont chaque pulsation est marquée par des chiffres, enfin l'Avis, dénué d'artifice, et partout affiché :

PRENEZ GARDE AUX VOLEURS.

Comme on le voit, l'hôtel Continental était un microcosme complet, alimenté par le flot toujours re-

nouvelé des êtres et des choses, un kaléidoscope vivant du monde américain. Il n'y avait pas encore de Temple et d'École; mais, avec le progrès, la création de ces annexes ne se fera pas longtemps attendre.

A l'entrée du *Hall*, les trois arrivants pénétrèrent dans l'Office de l'hôtel. Les murs étaient tapissés d'affiches à images coloriées représentant des villes de plaisance, des steamers et des locomotives, avec le tableau des prix et des heures, des décors et des scènes de théâtre, des épisodes de romans en vogue, des annonces illustrées à enluminures. A droite et à gauche, des employés se tenaient à la disposition du public, prêts à transmettre des ordres et à satisfaire les demandes les plus excentriques. Au fond, comme l'autel d'acier de la Divinité américaine, s'élevait un coffre-fort à l'épreuve du vol et du feu, dans lequel le géant Samuel Bugle aurait facilement tenu debout, le chapeau sur la tête, en compagnie de sa fille et de son jeune ami. Comme des sentinelles préposées à la garde du coffre-fort, des commis en uniforme étaient debout à côté du Grand-Livre des voyageurs à l'armature de cuivre, en compagnie duquel un missel d'église aurait ressemblé à un volume de poche.

— Trois chambres, dit Samuel Bugle, avec la simplicité qui sied à un véritable gentleman, dont la tête est assez froide pour gagner ou perdre trois cent mille dollars sans sourciller, sans même que l'équilibre de sa fortune en éprouve une oscillation.

— Nom?

— Samuel Bugle.

— Profession ?

— Fermier, exposant.

— Dernière adresse ?

— Canada.

Cecily s'approcha.

— Nom ?

— Cecily Bugle, avec mon père.

Félix se présenta à son tour.

— Nom ?

— Félix Obert.

— Profession?

— Licencié en droit, exposant, représentant et associé de la maison Obert et Fils.

— Dernière adresse?

— France, département des Vosges.

— *Bachelor ?*

— Pourquoi me demandez-vous si je suis célibataire?

— C'est la loi... *bachelor ?*

— Oui. Vous n'avez pas fait de question à la personne que j'accompagne.

— Samuel Bugle est connu.

Cette réponse fut une révélation pour Félix. Il commençait à se demander si son nouvel ami, qui s'intitulait fermier-négociant, n'était pas un de ces opulents citoyens dont les revenus sont supérieurs à la liste civile de plus d'un monarque.

Cette formalité remplie, le commis questionneur

leur remit un numéro avec une clef, et donna un coup de timbre. A cet appel, un domestique se présenta pour les accompagner à leurs chambres et s'empara de leurs bagages. L'ascenseur se mit en mouvement et les déposa sur le vaste palier du troisième étage.

L'appartement de Félix se composait d'une pièce assez spacieuse, flanquée d'un cabinet. La chambre, au plancher recouvert d'un tapis épais et confortablement meublée, était munie d'une sonnerie électrique, d'un appareil à gaz et d'un tube acoustique. Il y avait une cheminée, mais seulement pour le décor, l'hôtel étant chauffé par un calorifère. Le cabinet renfermait une toilette garnie de ses accessoires, et une baignoire avec les deux traditionnels cous de cygne, que Félix s'empressa de tourner pour faire jouer simultanément les grandes eaux froide et chaude. Comme détail particulier, il remarqua une Bible posée sur la table. Plusieurs pancartes en évidence sur les murs, à la glace et contre la porte sollicitaient le regard, et il crut utile d'en prendre immédiatement connaissance.

AVIS

Prenez garde aux voleurs.
Le propriétaire de l'hôtel ne répond que des objets
qui sont confiés à sa garde.
Ne mettez pas vos chaussures à la porte.
Payez d'avance.

— Un bon averti en vaut deux, songea Félix : *Cave latrones*. Je ne confierai ma petite fortune à personne.

Je mettrai ma ceinture sous mon oreiller, et si on me demande la bourse ou la vie, on aura les deux ensemble ou on n'aura rien du tout. Voyons les autres pancartes :

RÈGLEMENT

PRIX. — Chambre et Table : Un jour, 5 dollars.
Il n'est pas fait de réduction si on prend
des repas hors de l'hôtel.
Payez d'avance.

REPAS

De 7 à 9 heures du matin : Thé, café, chocolat.
De 9 à midi : Déjeuner à la fourchette.
De midi à 2 heures du soir : Lunch.
De 2 heures à 7 heures : Dîner.
De 7 à 9 heures : Thé.
De 9 heures à minuit : Souper à la fourchette.

SERVICES

10 Potages. — 50 Entrées. — 10 Rôtis. — 20 Entremets. —
30 Desserts. — Vins. — Bières.

— Bon, très bien, songeait encore Félix, plongé dans les ondes tièdes et bienfaisantes de la baignoire, ceci me rappelle le Festin de Gargantua dans les *Sept Châteaux du Diable.* Si on mangeait de tout, cinq dollars ne seraient pas une somme exagérée.

Le bain pris, il s'habilla avec plus de soin qu'à l'ordinaire, écrivit une lettre affectueuse pour annoncer à son père son arrivée à bon port, et remonta sur l'ascenseur qui le déposa dans le *Hall.* Là, il jeta sa lettre à la boite, et fit cirer ses chaussures par un

nègre, humiliation rayée du service des domestiques de l'hôtel. Il entra ensuite dans l'*Étude* du barbier, car, en Amérique, les boutiques des perruquiers sont des études, les pratiques sont des clients, les garçons des artistes capillaires, et les patrons des professeurs capillaires. Cette figuration pompeuse n'empêcha pas qu'il en sortit rasé, douché, peigné, parfumé, frais et dispos, après avoir été soigneusement épousseté avec un petit balai, la brosse étant un objet de toilette inconnu en Amérique. On balaie les habits, les bottes, on balaierait les cheveux, si on n'avait pas inventé un rouleau à treuil capable de dépouiller le crâne.

N'apercevant pas encore ses compagnons dans le vestibule, il en profita pour faire quelques acquisitions utiles. D'abord, du tabac, *Smoking mixture*, mélange des meilleures marques. Ensuite, il acheta les trois journaux qui lui avaient été signalés : le *Courrier des États-Unis*, le *Messager franco-américain* et le *Graphic*, plus, à tout hasard, la *Minerve*, journal français du Canada, publié à Montréal.

Ici, un nègre s'approcha, tenant à la main un petit balai qu'il agitait triomphalement.

— Non, dit Félix avec douceur, mais avec fermeté, je suis suffisamment balayé comme cela.

Tout en flânant à la devanture des boutiques, il acheta quelques belles photographies des paysages américains, qui lui représentaient les splendides décors au milieu desquels son auteur de prédilection, Fenimore Cooper, a fait mouvoir le plus beau type humain

qui soit sorti du cœur d'un poète de génie et qui fait pâlir tous les autres héros : *Bas-de-Cuir*. Les cinq chants de cet incomparable chef-d'œuvre auront toujours l'éternelle jeunesse et l'éternelle beauté des créations de la grande poésie, et prouveront que les seuls monuments indestructibles sont bâtis sur du papier. Avec ces photographies réunies dans un portefeuille, Félix acheta chez le libraire un plan de la ville et un Guide de l'Exposition de Philadelphie. Enfin, sollicité par le brillant étalage de la vitrine du bijoutier, il acheta encore un porte-bonheur en or, figurant un lézard aux yeux de diamant, destiné à miss Cecily.

Félix avait cette qualité que le savoir et l'expérience ne développent qu'imparfaitement chez ceux qui n'en sont pas doués par la nature, et que les marins résument par un mot pittoresque : *débrouillard*. Félix était né *débrouillard*, c'est-à-dire qu'il était partout à l'aise comme chez lui, comptant sur le hasard, cette Providence des gens intelligents. Il aurait traversé les Marais-Pontins en toilette de bal et fait pousser des ananas sur des galets. Au demeurant, loyal et généreux, d'un courage impavide, mais d'une prudence consommée. Samuel Bugle, qui se connaissait en hommes, pour en avoir pétri l'argile blanche, noire et cuivrée, avait pesé Félix dans sa balance et en avait fait son ami ; mais le jeune et modeste représentant de la maison Obert et Fils était loin de prévoir à cette heure quelle influence la relation du fermier-

modèle allait exercer sur sa destinée. Sans anticipe
sur les faits dont on a suivi la crise énigmatique dan
le *prologue* de ce récit d'aventures, nous pouvons dir
ici que Samuel Bugle en était le secret inspirateur
comme il devait en être le *Deus ex machina* quan
la conspiration générale des événements l'amènerait
se révéler.

—Les amoureux rêveurs doivent prendre des force
contre la mélancolie, dit-il d'une voix grave, en posant sa large main sur l'épaule de Félix.

A ce moment, le jeune *bachelor* était en contemplation devant une affiche représentant des animau
féroces, cravachés par une demoiselle blonde, en costume rouge, dont l'enlumineur avait fait la *Poupée d*
Diable.

—Je suis à vos ordres, monsieur Bugle. Me permettrez-vous, poursuivit-il, en présentant l'écrin qu'il
venait d'acheter, d'offrir ce porte-bonheur à miss
Cecily, en souvenir affectueux de notre première rencontre?

— J'accepte, dit miss Cecily, en pressant le ressort.
Il est, en vérité, d'un goût parfait; merci, cher
monsieur.

— Tout va bien; allons dîner, ajouta M. Bugle en
ouvrant la marche. Vous avez lu les petits écriteaux de
la chambre?

— Je les sais par cœur, répondit Félix.

— Vous êtes né voyageur, mais pas négociant.

— Artiste, monsieur Bugle, artiste.

— Oui, les artistes sont les enfants gâtés de la nature et des demoiselles.

— Ceci est votre manière de voir.

— Celle de Cecily, je pense?

— Oui, mon père. D'abord, monsieur Obert est notre ami; ensuite, il est mon chevalier. Voici une bague, dear sir, vous la porterez en souvenir de moi.

— Mais, dit Félix avec un visible embarras, c'est un diamant.

— Oui, c'est un diamant.

— Acceptez ce cadeau comme il est offert, dit M. Bugle, et comme Cecily a reçu le vôtre.

Causant ainsi, ils pénétraient dans la salle à manger, d'une décoration fastueuse, mais d'un luxe criard et de mauvais goût, sans oublier un nouvel écriteau :

Veillez sur votre pardessus et votre chapeau.

L'enceinte formait une longue galerie, ornée de glaces et de tentures drapées, surchargées de dorures étincelant dans les flamboiements du gaz, des lustres et des torchères. Il y avait plus de trois cents personnes à table. Le costume des hommes était généralement assez négligé, mais les femmes dînaient en toilette de bal, décolletées et des fleurs dans les cheveux.

Félix hésita d'abord à manger. L'abondance y était, mais c'était tout. En vertu du proverbe qui affirme

que la faim est mauvaise conseillère, il se décida à absorber une soupe invraisemblable, suivie d'une série de mets inconnus, assaisonnés de sauces étranges. M. Bugle lui en apprit les noms bizarres, dont aucun ne figurait dans le calendrier de la cuisine. Bien qu'il soit d'usage de ne boire que de l'eau glacée à dîner, les piments ne tardèrent pas à allumer un incendie intérieur qu'elle était impuissante à éteindre. Félix avait le feu grégeois dans le ventre.

— Monsieur Bugle, dit-il, je n'oublierai jamais que j'ai mangé aujourd'hui de la morue au camphre et du mouton à la rhubarbe.

— Je préfère le rosbeaf et le mouton accommodé aux pommes de terre ; mais il faut bien manger, répondit sentencieusement son voisin, qui engloutissait d'énormes parts de cette nourriture étonnante, mêlée de végétations dont la botanique des potagers ne saurait donner une idée.

— Je suis écœuré, je ne peux pas manger, reprit Félix. Ce n'est plus de la cuisine, c'est de la pharmacie. Tous les plats sont apportés ensemble, depuis le potage jusqu'au dessert, froids et mal servis.

— Ces nègres sont totalement dépourvus d'intelligence ; ils comprennent à peine l'anglais et ne devinent pas même la pantomime. Si vous désiriez un champignon, ils vous apporteraient une ombrelle, en montrant leurs dents en dominos et leurs yeux en billes de loto.

— Je déclare, sur mon honneur, que ce genre d'ali-

mentation constitue un empoisonnement, peut-être sans intention de donner la mort.

— C'est une habitude à prendre.

— Jamais je ne m'habituerai à la morue au camphre, jamais, à moins d'un ordre exprès de miss Cecily.

— Je vous sais gré de l'intention, monsieur, dit sa voisine ainsi mise en cause, mais je n'aurai pas cette cruauté.

— Je vous en rends grâce, miss Cecily.

— Voulez-vous un bon conseil?

— Il sera suivi.

— A la Ferme, au Canada, nous avons la cuisine française; mais, ici, faites comme moi : mangez des huîtres, qui sont très fraîches, des œufs à la coque, du jambon, du bœuf rôti, du maïs au lait, des fruits, et buvez de la bière, qui est assez bonne.

— C'est ce que je vais faire. Il faut avoir le palais blindé et l'estomac dépravé pour absorber ces mixtures abominables.

— Allez toujours, dit M. Bugle qui semblait nager dans la jubilation, je supporte la critique de mon pays.

— Je suis absolument désenchanté de la vie chronométrique, de la cuisine de laboratoire et de l'argenterie en ruolz.

— Au déjeuner, on ne donne pas de serviettes.

— Pourquoi ne donne-t-on pas de serviettes à déjeuner?

— C'est une chose ténébreuse, que je me suis exercé à approfondir jusqu'ici sans succès.

M. Bugle demanda une bouteille de vin de Cham-

pagne, qu'un nègre apporta comme s'il posait le saint-sacrement sur un autel.

— Il faut payer d'avance, murmura le joyeux fermier en donnant six dollars au noir serviteur.

— Comment, dit Félix stupéfié, six dollars, trente francs pour une bouteille de champagne?

— Si c'était du champagne, il ne serait pas cher; mais j'ai la certitude que nous allons boire du vin blanc fabriqué avec du sucre candi, en manière d'eau de Seltz. Nous avons ici des négociants de génie qui imitent à s'y méprendre les bouteilles, les étiquettes, les bouchons, les marques, tout, excepté le vin lui-même, qui ne peut tromper personne. L'illusion est une belle chose. A votre santé, monsieur Obert.

— A votre santé, et à la santé de miss Cecily.

— Eh bien! comment trouvez-vous ce champagne?

— Glacé, il est assez agréable au goût; mais comme tous les vins frelatés, il laisse au palais une saveur pleine d'amertume.

Au sortir de table, les convives se dispersèrent dans les couloirs et les salons, illuminés *a giorno*, les uns par groupes, les autres défilant processionnellement en cortège. On aurait pu appliquer aux toilettes prétentieuses cette appréciation d'un humoriste : « Il y a des femmes qui sont un champ de bataille où les couleurs violentes se livrent des combats acharnés. »

— Tout ce monde-là ne me paraît pas composé de voyageurs et d'étrangers, dit Félix, qui donnait le bras à miss Cecily.

— Oh ! non, répondit-elle, il y a beaucoup d'Américains.

— On rencontre partout des familles entières sans domicile fixe, ajouta M. Bugle, qui promènent leur ennui de ville en ville et d'hôtel en hôtel. Ce sont des gens qui trouvent cette existence nomade plus commode et plus libre que la vie de famille, et qui passent leur temps à bâiller au nez de la nature et de leurs semblables.

— Grand bien leur fasse.

— Je suppose que nous ne nous amuserions pas beaucoup ici, monsieur Obert.

— J'en conviens. Cet hôtel est l'Exposition des semelles de bottes dans le Temple des crachoirs, et cette soirée est la Fête des parvenus et la Foire aux vanités.

— Je l'avoue et votre franchise me plaît. Allons faire une promenade en plein air.

III

L'ÉTOILE DU CIRQUE

Une fois hors de l'hôtel, M. Bugle alluma son éternel cigare, Félix une cigarette, et après avoir erré en devisant le long des interminables avenues, ils entrèrent dans un *Bar*, où l'éloquent fermier-modèle trouva l'occasion de reprendre le cours de son enseignement professionnel.

On trouve un bar à chaque pas dans les cités des États-Unis. Ces établissements, frais en été, chauds en hiver, ornés de glaces, de tableaux, et d'édifices symétriquement composés de bouteilles de toutes les formes et de toutes les couleurs, attirent les clients comme le miroir les alouettes. On y est confortablement assis pour fumer, jouer, causer, lire les journaux.

On y donne gratis et à discrétion de la galette et du fromage de Chester; on ne paie que les boissons. Le

verre de brandy coûte vingt-cinq cents et le reste à l'avenant. Là se débitent des breuvages homicides qui sont en harmonie parfaite avec l'alimentation pimentée. Ils se composent de glace pilée dans laquelle on verse du rhum, du brandy, corruption de cognac, du whisky, eau-de-vie de maïs, du sherrey, du xérès et du porto, avec addition de sucre, de citron, et d'une feuille de menthe aromatique. Le garçon, un gobelet dans chaque main, opère le mélange en transvasant ces ingrédients d'un mouvement alternatif avec une adresse de prestidigitateur. L'opération terminée, il présente le verre, en y plongeant un chalumeau de paille.

— Après l'empoisonnement solide, c'est l'empoisonnement liquide, dit Félix. Je boirai du café glacé.

— Nous aussi, dit M. Bugle, qui venait de donner ces explications. C'est dans ces *bars*, ajouta-t-il en guise de conclusion morale et philosophique, que se distille le poison qui énerve le peuple américain, et dont la puissance destructive se traduit par l'hébétement, le *delirium tremens*, la décrépitude, la vieillesse précoce, la folie, le suicide et le crime. C'est par centaines de mille qu'il faut compter les victimes. Vous verrez, en été, des hommes de toutes les classes, dans la vigueur de l'âge, rouler sur les trottoirs, abattus et terrassés par l'insolation foudroyante. On a tout essayé contre l'alcoolisme chronique, prédications religieuses, sociétés de tempérance, ligue des femmes, lois, pénalités. Rien n'y fait ; c'est comme si on chan-

tait les psaumes de David sur les brouillards de l'Hudson. Et moi qui vous parle, j'ai moins qu'un autre le droit de me montrer sévère, car il n'y a pas encore bien longtemps...

— Mon père, interrompit Cecily, vous vous calomniez.

— Non, je me juge, je me juge même avec indulgence, et sans vous, Cecily, sans votre persévérance énergique, j'aurais précédé mon frère James au tribunal de Dieu. Vous connaîtrez difficilement Cecily, cher monsieur Félix, car elle met autant de soin à cacher les trésors de son cœur que son oncle a pu en mettre à enfermer des dollars dans son armoire de fer. Et je ne dis pas cela comme un homme aveuglé par l'orgueil paternel, je le dis, parce que c'est une vérité. Cecily est le portrait vivant de sa bien-aimée mère... Mais parlons d'autre chose et pardonnez-moi. Voici l'heure; nous vous avons ménagé une surprise.

— Ce ne sont pas les surprises qui manquent en Amérique.

— Nous avons organisé une petite conspiration de famille, Cecily et moi, et nous allons vous conduire au cirque. En route.

— Très volontiers; c'est, avec la pantomime et la féerie, un des spectacles les plus amusants.

— Je partage complètement cette manière de voir; au théâtre, j'aime les choses gaies, qui ne fatiguent pas l'esprit, comme les farces et la musique bouffe.

— Cela n'empêche pas d'aller à l'Opéra et à la Comédie-Française.

— Au contraire ; on en goûte mieux la grande musique et la belle littérature.

— La pantomime, bien jouée, est un genre fin et délicat ; la féerie est le plaisir des yeux, et le Cirque rappelle les Jeux olympiques de la Grèce.

— J'ai beaucoup de plaisir à voir un cheval tourner en rond, avec une écuyère qui franchit des écharpes et crève des cerceaux de papier. Il y a des clowns désopilants. Vous admirerez le *Squelette*, qui est tout à fait prodigieux. Il se désarticule et se pelotonne d'une si admirable façon, qu'on peut le nouer comme un paquet dans une serviette, le mettre dans un panier ou le faire rouler comme une boule. Il s'aplatit en rassemblant ses bras sous ses jambes, et marche de côté à la manière des crabes. Cet animal fantastique renverse si bien les lois ordinaires de la machine humaine, qu'à le considérer sous cet aspect on est forcé de rendre hommage à la savante théorie de Darwin. Si réellement il a une âme immortelle, ce clown-squelette doit être souvent embarrassé pour savoir si elle est logée dans sa tête ou dans ses jambes, car il marche sur les mains et sur les pieds avec une parfaite indifférence. Il y a encore beaucoup d'autres curiosités attractives, des nains, des géants, des hercules, des animaux féroces. Vous verrez une dame gymnaste, gracieuse et hardie, en maillot chair et caleçon rose, qui fait des prodiges d'audace et d'agilité. La troupe du cirque est d'une supériorité brillante et explique la pensée de votre Buffon sur le cheval.

— Ah ! oui : La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal. On peut retourner la phrase et dire que la plus noble conquête du cheval, c'est l'homme.

— Non, dit Samuel Bugle avec solennité, c'est l'amazone, et vous en verrez une qui est incomparable. C'est précisément la surprise que je vous ai ménagée, et je ne crains pas de la déflorer en vous disant que la *Belle aux cheveux d'or*, montée sur Pégase, ne l'égalerait pas.

Il faisait encore jour lorsqu'ils arrivèrent devant le Cirque. L'édifice était une construction de bois, en forme d'immense rotonde, dont le pourtour figurait une série d'arceaux peints en bleu d'outre-mer, encadrés de jaune d'or et séparés par des colonnes d'un rouge écarlate à chapiteaux verts.

Sur la façade, au-dessus d'un péristyle à colonnade blanc et or, s'alignait une série de cinq toiles, grossièrement coloriées, qui méritent une description. La première représentait une jeune fille en costume de page, blanc comme la neige, une cravache à la main, debout au centre d'un groupe d'animaux féroces, lions, tigres, panthères, hyènes, rampant à ses pieds et léchant ses mains. La deuxième représentait les mêmes animaux exécutant des exercices. Au signal de la jeune dompteuse, un tigre franchissait son bras étendu, pendant qu'un lion tournait autour des barreaux de la cage comme un écureuil dans son cylindre en fil de fer. La quatrième représentait des hercules se livrant à des

tours de force, depuis le jeu des haltères jusqu'à la pyramide humaine. La cinquième représentait des scènes comiques de clowns à perruques blanches, en costumes bizarres, et de hideux sauvages tatoués dansant autour d'un grand singe attaché au poteau. La toile centrale représentait une jeune Orientale, debout sur un cheval noir, franchissant une mer de flammes. Au-dessous, sur une large bande de calicot, on lisait cette phrase en lettres d'enseigne : *Job Dorfield offre mille dollars au gentleman qui entrera seul dans la cage des animaux.*

A l'entrée du péristyle, donnant accès sous le vestibule, se tenait un homme de taille moyenne, trapu, à la face bestiale, encadrée par un collier de barbe grisonnante qui lui donnait une certaine ressemblance avec l'Homme des bois de la cinquième toile. Il était appuyé contre une colonne et mâchait un cigare, les mains dans ses poches.

Samuel Bugle, précédant de quelques pas Félix et Cecily, s'approcha du fumeur taciturne.

— Eh bien, Job Dorfield, comment vont les affaires ?

— Elles iraient encore mieux si j'avais un homme comme vous pour remplacer Atlas portant la grosse sphère en caoutchouc. Le mien est ivre-mort.

— Je regrette que les préjugés sociaux me privent de la gloire de soulever le monde à sa place ; mais la terre n'en continuera pas moins de tourner sur son axe et vous d'encaisser la recette ce soir.

— Je cherche acquéreur à trente mille dollars.

— Oui, j'ai lu cette annonce dans le *Herald*. Rébecca va bien, je suppose, Dorfield?

— Oui. Elle s'habille dans sa loge.

— Je vais la faire prévenir que je suis à Philadelphie avec Cecily et mon ami Félix Obert, un artiste, Dorfield.

— Auteur, comédien, peintre, sculpteur?

— Non, musicien, violon, virtuose.

— Oh! j'ai un clown qui joue du violon la tête en bas.

— Avec ses jambes?

— Non, avec ses mains.

— Ce serait une chose beaucoup plus remarquable s'il jouait le *Carnaval de Venise* avec ses jambes.

Sur ces mots, M. Bugle traversa le vestibule et s'engagea dans les couloirs.

Les dispositions intérieures du cirque américain étaient à peu près les mêmes que celles du Cirque olympique de Paris. Les écuries communiquaient avec le manège par une large galerie aboutissant à l'entrée d'un grand carré découvert, au-dessus duquel s'élevait l'orchestre dominant les gradins étagés en vaste amphithéâtre.

Samuel Bugle semblait absolument chez lui dans ce royaume des chevaux. Le public avait déjà envahi l'enceinte, et une foule d'écuyères, d'athlètes, de gymnastes et de clowns, allaient et venaient en costume,

attendant leur entrée. A droite étaient les accessoires de la représentation, estrades, chevalets, trapèzes, cordages, etc. A gauche, on apercevait une sorte de maison roulante, d'où s'échappait par intervalles le cri rauque ou le bâillement formidable d'un fauve. C'est là qu'étaient rassemblés les animaux de la ménagerie de Job Dorfield.

La cage avait, par sa destination, la forme d'un wagon de chemin de fer qui, se dédoublant par un mécanisme à engrenage, s'élevait et s'abaissait à volonté. Les barreaux d'acier poli étaient recouverts de volets mobiles, se repliant comme les feuilles d'un paravent et interceptant la lumière. On enlevait cette armature extérieure avant de rouler la cage au milieu du cirque. Une porte étroite, à ressort secret, glissant comme un châssis à guillotine, livrait passage à la dompteuse.

Sur le désir de M. Bugle, le nègre chargé de l'office de gardien entr'ouvrit les volets. Au bruit d'une barre de fer qui fit vibrer le parquet métallique, un tigre royal et une panthère noire s'éloignèrent en rampant, et les lions colossaux, accroupis dans une attitude puissante et tranquille, se relevèrent avec lenteur, la face tournée vers celui qui troublait leur repos.

— Voyez, dit Samuel Bugle, le symbole de l'esclavage. Toute la beauté, toute la force, toute la liberté d'un lion tiennent dans ce petit espace, et le roi du désert tremble devant Rébecca.

Les volets se refermèrent, et le nègre se recoucha devant la cage.

Après avoir fait le tour des écuries, les trois visiteurs privilégiés revinrent au carré où les étoiles et les comparses de la troupe tourbillonnaient comme les essaims bigarrés d'un bal masqué.

— Tenez, dit Samuel Bugle à Félix, voyez-vous cette jeune fille enveloppée de la tête aux pieds dans un manteau de velours noir à camail ?

— Oui.

— Vous avez sous les yeux Rébecca Dorfield, la fille du directeur du cirque, sans flatterie aucune, la première écuyère de toutes les Amériques, et on peut dire de l'univers. Vous la voyez en ce moment sous l'enveloppe sombre d'une chrysalide ; tout à l'heure vous ne reconnaîtrez plus le *Papillon* sous sa métamorphose.

— C'est la fille de Diane, murmura Félix, rompant le silence après avoir payé un tribut légitime d'admiration à son idéale beauté.

— Il faut la voir à cheval... Oui, ce sera toujours un nouveau sujet d'étonnement pour moi de penser que cette créature est la fille du vilain singe, naturalisé citoyen américain, qui porte le nom de Job Dorfield.

— En effet, répondit Félix, les yeux captivés par une attraction irrésistible.

— La mère-nature a parfois d'étranges caprices,

dont elle se dispense de rendre compte. N'est-ce pas que Rébecca est belle comme la Fée de l'Aurore enveloppée dans le manteau de la Nuit? C'est l'*Étoile du Cirque*, l'enfant gâté du public de toutes les villes qu'elle traverse et qui l'admirent avec enthousiasme. Elle est vive et légère comme un sylphe. Ce corps frêle en apparence est souple et trempé comme l'acier, et sous son air de gazelle, je reconnais à des signes certains le caractère d'une énergie extraordinaire.

— C'est donc une énigme?

— Une énigme vivante, que personne n'a encore devinée. Les jeunes filles sont mystérieuses, mais Rébecca est indéchiffrable. Regardez ses yeux doux et farouches, noyés et limpides comme ceux des enfants. Si elle s'anime, ils s'allument en jetant des feux de saphir et des étincelles de diamants noirs. Quand une idée se fixe dans cette tête charmante, je vous réponds qu'elle lancerait son cheval à travers les flammes pour la réaliser.

Soit qu'une influence secrète eût averti Rébecca, soit qu'elle eût cherché les visages familiers de Cecily et de son père, elle tourna la tête avec lenteur, et son œil, fixe comme l'aiguille aimantée qui vire à son pôle, s'arrêta sur Félix. En rencontrant ce regard glacial qui brillait d'un éclat stellaire, il sentit un frisson léger courir dans ses nerfs jusqu'à la racine des cheveux. Cette impression durait encore lorsqu'elle s'avança de



son côté d'un pas élastique. Elle embrassa affectueusement Cecily et tendit ensuite son front à Samuel Bugle, qui se courba pour y déposer un baiser paternel.

— Rébecca, dit-il, je vous présente un ami, un nouvel ami, mais qui nous est cher, et qui sera aussi le vôtre. C'est un gentleman français, M. Félix Obert.

D'un geste brusque, elle rejeta en arrière le manteau noir, qui s'étala derrière elle comme un sombre tapis, et apparut en pleine lumière sous les jets croisés des réflecteurs électriques, transfigurée comme si elle avait été soudainement touchée par la baguette d'un enchanteur invisible. Elle tendit à Félix une main blanche, qui lui sembla froide et polie comme une main de marbre, et sans lui avoir adressé la parole, elle s'approcha de Cecily.

Pendant qu'elles causaient à voix basse avec une certaine animation, Félix, revenu de sa première surprise, put la considérer à loisir. Elle portait un costume oriental en satin couleur de feu, veste tunisienne brodée d'or et de paillettes, toque écarlate posée comme une rose sur ses cheveux d'or. Un pantalon de satin descendait jusqu'au genou, laissant à découvert la jambe moulée sous le bas de soie, et un pied de créole chaussé de souliers plats. Le pantalon, les bas et les mules étaient de même couleur de feu, comme la cravache tressée qu'elle tenait à la main nue.

— Rébecca, j'ai peut-être eu tort d'amener mon jeune ami ce soir, dit sentencieusement Samuel Bugle en secouant la tête.

— Pourquoi?

— Parce qu'il ne serait pas le premier que vous auriez rendu fou.

— On me flatte, je le sais, mais cela me fait plaisir. Si ce gentleman français perd son cœur en Amérique, ce n'est pas moi qui le trouverai.

— Tout le monde vous adore, Rébecca.

— Et personne ne m'aime.

— Ceci est injuste.

— Je veux dire que personne ne m'aime comme je voudrais l'être.

— Mademoiselle, dit Félix, serait-il indiscret de vous demander quelles épreuves il faut subir pour mériter de porter vos couleurs?

— Cela n'est pas indiscret, mais je ne veux pas le dire, il faut le deviner.

Un écuyer apparut à l'entrée du couloir, amenant son cheval, noir comme l'enfer et les quatre pieds blancs, les naseaux roses et l'œil plein de feu.

— Comment s'appelle ce noble animal? demanda Félix en passant la main sur sa tête intelligente.

— Trilby.

— A ma prochaine visite, j'apporterai un morceau de sucre à Trilby.

Le chef des écuyers s'inclina devant l'amazone, en lui offrant la main pour la présenter au public.

Trois places avaient été réservées dans le carré de

séparation entre les écuries et le manège, où des spectateurs privilégiés étaient seuls admis. Félix, Cecily et son père y étaient à peine installés, lorsque l'orchestre commença une symphonie triomphale où dominaient les trompettes.

Une longue salve d'applaudissements éclata à l'entrée de l'*Étoile du Cirque*. On aurait dit qu'elle avait des ailes. L'écuyer qui lui donnait la main, marchant à pas comptés, semblait la clouer au sol et l'empêcher de s'envoler.

Après avoir salué le public, elle laissa échapper un cri guttural, et Trilby, sans frein, sans selle, s'élança en liberté dans l'arène, la crinière échevelée. Quatre fois il fit le grand tour de la piste, soulevant la poussière, rapide comme le sombre coursier de la ballade infernale. Rébecca le suivait des yeux, attentive. Au cinquième tour, elle bondit au passage, comme lancée par la détente d'un ressort, et retomba debout sur la croupe du cheval emporté.

Ce fut une explosion de battements de mains, de trépignements de pieds, de roulements de cannes et de hourras formidables. Les femmes agitaient leurs mouchoirs et jetaient leurs bouquets, les hommes lançaient leurs chapeaux en l'air.

Il y a dans la foule un grand courant magnétique d'effluves rayonnantes, et elles donnent à celui qui la captive la fièvre particulière qui décuple sa force. Dès qu'il paraît, la communication s'établit, et le spectateur est enlacé par la chaîne d'or de l'antique allé-

gorie. C'est ainsi que toute supériorité s'affirme. Au premier coup d'archet, à la première mesure, à la première note, au premier mot, à la première parole, au premier vers, le charme commence. Les têtes s'échauffent, les nerfs frissonnent, les cœurs battent plus vite. C'est Paganini, Mozart, la Malibran, Desclée, Mirabeau, Alfred de Musset. Assurément, on ne saurait comparer le noble enthousiasme des esprits d'élite, qui fait vibrer les cordes graves de l'intelligence, à la joie brutale du peuple romain applaudissant le gladiateur qui salue César avant de tomber avec grâce sur le sable du cirque; mais on y voit encore la manifestation physique de l'ivresse qui s'empare de la foule et la remue jusqu'au fond des entrailles à l'aspect d'un dominateur.

Cependant l'amazone au costume oriental, belle comme Cléopâtre, la guerrière aux bras de lis, aux mains de fleurs, avait commencé ses exercices à cheval. Elle les accomplit avec une force, une souplesse, une incroyable audace unie à la perfection mathématique. On eût dit une fleur animée; elle voltigeait, légère et brillante comme la flamme. Une particularité avait frappé Félix, qui suivait tous ses mouvements avec une curiosité passionnée. Son jeu avait une précision rigide, et rien ne trahissait la plus légère émotion sur son masque d'une impassibilité glaciale.

A la façon dont elle s'était emparée de l'ardent animal, il était à prévoir qu'elle accomplirait des prodi-

ges. Pas de bannières, pas de cerceaux, pas de char triomphal attelé d'un quadrige, aucun de ces accessoires obligés du travail des écuyères; rien que les reins souples et chauds du cheval en liberté qui lui servait de piédestal vivant et l'emportait dans sa gravitation, debout, renversée, collée à ses flancs, suspendue à sa crinière. A un moment, la cravache siffla en l'air. Trilby, l'œil en feu, les naseaux ouverts, l'écume à la bouche et les flancs palpitants, comprit le signal de l'amazone. Il se rassembla dans un effort nerveux et allongea la tête. Posant alors un pied entre ses oreilles dressées, l'autre appliqué sur l'attache du col, elle poussa encore son cri guttural, et le cheval s'élança comme une flèche hors de l'arène, au milieu des transports et des acclamations des spectateurs en délire.

Rébecca reparut seule, marchant comme une jeune déesse au grondement du tonnerre humain, salua le public et s'arrêta devant Cecily, qui détachait une rose de son corsage. Elle prit la fleur et la fixa à la boutonnière de Félix en disant :

— De la part de vos deux amies.

Tous les yeux se fixèrent sur le mortel favorisé de son choix, car l'*Étoile du Cirque* avait laissé partout une renommée de sagesse et d'indépendance exemplaires. Félix se sentit d'abord un peu intimidé ; mais les clowns arrivaient presque au même instant, et la curiosité générale fut bientôt détournée par leurs farces désopilantes.

La représentation continua. Après les clowns vinrent les hercules, les nègres, les sauvages, les cavaliers, les écuyères, les enfants, les jongleurs, les acrobates, les monstres, les phénomènes, un danseur de corde sans balancier, et la gymnaste en maillot rose que Félix baptisa, séance tenante, sous le nom de *Notre-Dame-de-Saint-Trapèze.*

A la suite de ces différents intermèdes, il y eut un temps d'arrêt pour ajuster bout à bout les pièces d'un plancher mobile sur lequel se détachaient deux rails. L'opération terminée, un roulement se fit entendre, et la cage de fer des animaux, dégagée de son armature et poussée d'un vigoureux élan, vint s'arrêter au milieu de l'enceinte.

Un silence de mort planait sur le vaste amphithéâtre, quand la jeune amazone, métamorphosée en dompteuse, reparut dans le cirque. Elle portait le costume en satin blanc des anciens pages de cour et tenait à la main une cravache en fils d'argent tressés. Un revolver microscopique à la crosse d'ivoire pendait à sa ceinture.

Il y avait dans la cage, comme il a été dit, des lions, un tigre et une panthère. A l'approche de Rébecca, des hurlements commencèrent à se faire entendre, mêlés aux accords d'une marche funèbre exécutée par l'orchestre. Après le cérémonial du salut, elle marcha droit aux fauves, qui s'agitaient derrière les barreaux.

Elle pressa un ressort, et la porte d'acier à jour re-

monta en glissant dans ses rainures. Franchissant l'étroite ouverture, pendant que la porte s'abattait derrière elle avec un bruit métallique, elle se trouva debout, les bras croisés, au milieu de la cage, immobile comme une blanche statue.

La musique lugubre et sourde donnait à cette scène muette un caractère effrayant. Un lion s'approcha en secouant sa crinière. Elle caressa sa tête énorme, puis, reculant d'un pas, elle leva sa cravache. Le troupeau des fauves défila lentement devant elle.

Les tableaux-affiches de Dorfield, qui fumait toujours son cigare devant le péristyle, tenaient leurs promesses. Après le défilé, elle refoula les animaux dans un angle de la cage. Le tigre ayant fait mine de vouloir regimber, un coup de cravache sur le museau le rappela au sentiment de la discipline. Saisissant alors l'oreille de son lion favori, célèbre sous le nom de *Pierrot* dans toutes les grandes cités américaines, elle lui fit exécuter ses exercices d'écureuil. Jamais créature plus belle et plus délicate n'avait affirmé plus souverainement la domination humaine sur les êtres inférieurs. Différentes manœuvres s'accomplirent encore méthodiquement avec la même simplicité. Quand elles furent terminées, la dompteuse fit ranger les animaux en ligne devant elle, arma son revolver, et six détonations retentirent à intervalles réguliers, pendant que la cage remorquée, filant sur les rails, s'éloignait avec lenteur.

Rébecca reparut une dernière fois devant les spectateurs, qui envahissaient l'enceinte avant de s'écouler par toutes les issues.

Samuel Bugle, Cecily et Félix la suivirent dans sa loge, située au premier étage. Elle remarqua la pâleur de Félix, encore sous le coup d'une émotion contenue.

— La musique est finie; est-ce que vous avez eu peur, monsieur Obert? dit-elle étonnée.

— Oui, pour vous, miss Rébecca.

— Pour moi? Mais je ne courais aucun danger. Vous avez pu voir que tous mes animaux sont doux comme des moutons, et si l'un d'eux s'avisait de faire le méchant, Pierrot l'aurait bientôt mis à la raison.

— Le lion que vous avez caressé en entrant dans la cage?

— Oui, c'est mon favori. J'ai deux protecteurs, Pierrot et Mostag, que vous n'avez pas vu ce soir. Mostag est le nom de l'éléphant. Je vous le présenterai à votre prochaine visite, ainsi que mes chiens de berger. Je vous certifie que leur intelligence est supérieure à celle de beaucoup d'animaux qu'on appelle humains, et qui n'ont pas leurs bons sentiments.

— C'est mon élève, dit M. Bugle en se frottant les mains. *Hurra for Darwin !*

— Est-ce vous qui avez dressé ces bêtes féroces? demanda Félix.

— Non, mais je les ai choisies. Il y a un signe infaillible pour reconnaître les sujets destinés à l'école de

dressage, chiens, chevaux, singes, lions, tigres, animaux asservis ou sauvages, c'est d'observer s'ils sont attentifs quand on leur parle. L'attention est la faculté nécessaire pour leur éducation et la pierre de touche du professeur.

— La force, l'influence magnétique du dompteur est dans ses yeux, dit à son tour M. Bugle. C'est par là que sa volonté s'impose et exerce son action directe sur les êtres inférieurs. Il s'applique à leur imprimer une direction rigide. Chaque regard est scandé; il ne doit pas errer, mais se poser comme le coup d'œil inflexible, droit et sûr d'un homme toujours en éveil, et tomber d'aplomb, aigu et pénétrant comme la pointe d'une flèche. Le moindre écart, la moindre distraction peut lui coûter la vie. Le lion, le tigre, la panthère, domptés, humiliés, vaincus, ont toujours, sous leur résignation farouche, la nostalgie du désert et de la forêt; il faut avoir des nerfs pour s'enfermer seul avec de tels prisonniers, et, quoi qu'en dise Rébecca, je soutiens qu'il y a du danger à les considérer face à face.

— Je n'y pense même pas.

— Et vous faites bien, car si vous aviez peur, ils le sentiraient, et vous seriez dévorée.

— Le danger le plus à craindre n'est pas la griffe et la dent des fauves, il faut se mettre en garde contre les attentats de la jalousie. Dans ce cirque, la mort se cache partout, et on vit entouré d'assassins. On coupe les câbles, on scie les fils de fer. La semaine

dernière, on avait semé des pois fulminants dans la cage, et on a essayé d'empoisonner mon cheval; mais les chiens ont donné l'éveil, et la tentative n'a pas réussi.

— A votre avis, miss Rébecca, dit Félix, quelle est la classification des animaux supérieurs?

— Le singe, l'éléphant, le chien de berger. Le chat est indomptable, et jamais vous ne verrez des chats travailler dans les cirques.

— Et le cheval ?

— Le cheval a une grande mémoire, il est docile et affectueux, mais il n'est pas très intelligent; ce qui le prouve, c'est qu'il est ombrageux.

— Vous aimez Trilby?

— J'aime tous les animaux, avec des préférences. Je ne les frappe jamais. Ils savent par expérience que toute fantaisie, toute désobéissance, si légère qu'elle soit, est suivie d'une privation de nourriture, et cela suffit.

— Ma chère Rébecca, dit M. Bugle, tout le monde est d'accord que vous êtes sans rivale, comme l'Étoile polaire; mais cet astre froid et brillant a aussi un nom plus doux : l'*Étoile du berger*. Pourquoi êtes-vous si indifférente ? Cette bouche n'apprendra donc jamais à sourire ?

— Elle sourira pour l'ami du cœur.

— Je ne suis pas de votre avis sur ce point, monsieur Bugle, répliqua Félix à son observation. Il n'y a rien de plus disgracieux que le sourire à quatre

épingles d'une comédienne ou d'une danseuse, et je trouve que l'insensibilité de miss Rébecca sied au caractère de sa physionnomie.

— Mais il faut que son cœur soit véritablement un glaçon fricassé dans la neige, pour ne pas faire seulement l'aumône d'un sourire à ce public idolâtre. Et voilà pourtant l'amazone qui a émerveillé toute l'Amérique avec cette cruelle froideur.

— Qui ne me veut pas ainsi ne me mérite pas, dit-elle en faisant siffler sa cravache.

— Viendrez-vous déjeuner avec nous demain, Rébecca ?

— Oui, j'ai pris rendez-vous avec Cecily pour aller au Temple, et de là nous irons vous retrouver à Continental-Hôtel.

— A demain.

— A demain.

Elle embrassa affectueusement M. Bugle et Cecily, tendit la main à Félix, accompagna ses amis jusqu'à l'escalier et rentra dans sa loge pour changer de costume.

— Rébecca vous intrigue, n'est-ce pas, monsieur Obert? dit le fermier-modèle quand ils se retrouvèrent à la sortie du cirque désert.

— Oui.

— Son histoire est romanesque, et je la prierai de vous la raconter.

— M. Dorfield viendra-t-il aussi déjeuner avec sa fille ?

— Dorfield ? Nous n'avons que faire de lui. C'est un ours, et on peut s'avancer jusqu'à dire que c'est le plus mal léché de sa ménagerie.

M. Bugle s'arrêta devant la porte d'une taverne et posa cette question :

— Aimez-vous les huîtres, monsieur Obert ?

— Beaucoup.

— Elles sont ici très abondantes et fraîches, même pendant l'été. Je vais vous faire souper dans cette *Maison d'huîtres*, et nous pourrons en manger à discrétion pour un dollar et demi par tête, car on n'y sert pas autre chose.

— Tant mieux, le dîner de l'hôtel me brûle encore la gorge.

Une fois installés à une table, le garçon apporta une soupe aux huîtres, suivie d'une douzaine d'huîtres crues, puis d'une demi-douzaine de très grosses huîtres, aussi larges et plus allongées que les *pieds de cheval*, cuites sur le gril dans leurs coquilles, avec un assaisonnement de sel, de poivre et de citron, le tout largement arrosé de pintes de bière. La collation fut trouvée excellente par Félix et Cecily. Samuel Bugle fit une réserve à l'endroit de ce repas de fantaisie, en déclarant qu'il avait l'habitude de souper plus confortablement.

Il était près de minuit quand ils rentrèrent à l'hôtel Continental. Après un cordial échange de bonsoirs, ils se retirèrent dans leurs chambres, où ils ne tardèrent

pas à goûter un sommeil réparateur après les fatigues de cette journée.

Félix Obert et Samuel Bugle, partis du Havre le samedi 22 avril, débarqués à New-York le mardi 2 mai, étaient à Philadelphie le soir du même jour. Le lendemain de leur arrivée, 3 mai, une semaine les séparait de la date de l'Exposition, dont l'ouverture officielle était fixée au mercredi 10 mai 1876.

Vers huit heures du matin, un roulement sonore, exécuté sur la porte de Félix, le réveilla en sursaut.

— C'est vous, monsieur Bugle ?

— Oui; habillez-vous et descendez.

Un quart d'heure après, il rejoignait son ami en train de démolir une pyramide de rôties au beurre qu'il noyait dans des flots de thé brûlant. Avec une cordiale poignée de main, il demanda des nouvelles de miss Cecily, qui dormait encore, et prit une tasse de chocolat.

— A tout de suite les affaires, et allons à l'Exposition, dit le Canadien en levant le siège.

—Nous n'avons pas de temps à perdre, si nous voulons être prêts.

—Tout peut s'ajourner en ce monde, monsieur Obert, excepté l'heure de la mort. Je parie que rien n'est encore en place.

Fidèle à ses principes économiques de trésorier, le fermier-modèle prit le tramway.

Le parc dans lequel s'élevait l'Exposition était situé

à l'extrémité de Philadelphie. Tout autour se développaient les constructions provisoires d'une ville éphémère, destinée à naître et à mourir avec elle. C'était la même cité active, la même fièvre de locomotion perpétuelle d'hommes, de voitures et de camions, les mêmes enseignes gigantesques, les mêmes fils télégraphiques croisés comme une toile métallique tissée en l'air par l'araignée noire de l'industrie à outrance.

L'édifice de l'Exposition était achevé pour le gros œuvre, mais les aménagements intérieurs étaient à peine commencés. La porte principale était flanquée par deux pavillons qui attendaient les tourniquets, et on apercevait les rails d'un chemin de fer qui s'arrêtait à l'entrée. Une armée d'ouvriers travaillait avec énergie sous la direction des architectes, des ingénieurs et des exposants. Les vastes terrains du parc offraient l'aspect de champs dévastés. Des amoncellements énormes de matériaux, de caisses et de machines encombraient les voies de circulation et les galeries, dont les vitrines étaient encore vides. C'était la confusion des langues et des marchandises dans la Tour de Babel.

— On sera prêt, dit Samuel Bugle, qui ne connaissait pas d'obstacles, en remorquant Félix à travers des passages qui semblaient infranchissables. *All right.*

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Le grand effort se fera la veille, dans le coup de feu de la dernière heure. J'ai vu ce

tour de force à l'Exposition de Paris en 1867. Nous le ferons en 1876, voilà tout.

— J'en accepte l'augure.

Nous ne suivrons pas les deux explorateurs dans leurs marches et contre-marches à travers les montagnes de colis, les tranchées ouvertes et les terrains incultes de l'Exposition. Dans cette circonstance, Félix, toujours *débrouillard*, étonna son compagnon par la fertilité de ses ressources et l'ingéniosité de ses combinaisons. Dès l'entrée, il s'était mis en quête de l'Office chargé des Cartes d'exposants, et il avait retiré la sienne ainsi que celle de Samuel Bugle, collées au verso de leur photographie. Ce point réglé, il s'était orienté dans les parages semés d'écueils de la section française.

— Voici ma caisse, dit-il en posant sa main sur un colis monumental.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? demanda son ami avec intérêt.

— Deux contrebasses, deux violoncelles, deux altos et deux violons. Je me suis entendu avec un facteur d'instruments de cuivre, et je suppose que cette vitrine doit être à nous. Oui, voilà mon nom :

OBERT ET FILS, *France*, *Vosges*.

— Je ne vous conseille pas de déballer avant l'inauguration. Malgré les fermetures les plus hermétiques la poussière entre partout.

— Vous avez raison, cher ami; mais vous n'avez

pas à craindre ce désagrément, et j'ai hâte d'aller voir l'installation de votre ferme-modèle.

— Dans le parc.

A la sortie des bâtiments, M. Bugle pilota Félix à travers un chemin semé de pierres de taille, de blocs de fonte, de planches et de madriers, qui n'était pas celui du ciel, mais qui conduisait directement à la section des Colonies anglaises.

— Arrêtons-nous ici, fredonna le géant de sa voix de basse-taille. Nous sommes au Canada, et ces jalons reliés par un fil de fer marquent les limites de ma concession.

— Et combien faudra-t-il de temps pour construire la ferme ?

— Vous voyez cette clôture de planches ?

— Oui.

— Tout est là. Demain matin, cinquante ouvriers seront à l'œuvre. Mercredi prochain, jour de l'ouverture, il y aura, dans ce petit désert, une métairie avec ses habitants, des hangars pour les machines et les instruments aratoires, des écuries et des étables pour les chevaux et le bétail, une prairie artificielle, des arbres, et Samuel Bugle pour recevoir tous ceux qui voudront visiter son domaine.

— Ce sera un tour de force.

— Non. Toutes les pièces mobiles sont numérotées, et il n'y a qu'à les mettre en place. Le chemin de fer amènera un de mes fermiers et sa famille, ainsi que le troupeau destiné à animer le paysage.

— C'est, en vérité, merveilleux.

— Maintenant que nous voilà casés, libres de soins et d'inquiétudes de ce côté, je propose de boire une pinte de bière et d'aller retrouver Rébecca et Cecily.

Les deux amies n'étaient pas encore rentrées ; mais une agréable surprise attendait Félix à son retour à l'hôtel Continental. En pénétrant dans sa chambre, il trouva sur la table une collection de cadeaux à son adresse.

C'était d'abord un portrait-carte de Cecily et de son père sur deux petits chevalets d'ébène. A côté, se développait un paravent microscopique, dont les feuilles renfermaient douze photographies de Rébecca sous des incarnations différentes, costumes de ville et de théâtre, à cheval, en pied et en buste. Il y avait deux épreuves encadrées, d'une dimension plus grande. Dans la première, l'Amazone orientale était renversée sur Trilby ; l'autre la représentait dans son costume de page en satin blanc bouillonné, debout au milieu de la cage, la main posée sur la tête du lion favori. Au bas, d'une élégante écriture, la blonde héroïne avait tracé cette devise :

Qui m'aime me suive.

RÉBECCA.

Ces portraits étaient accompagnés d'une carte d'entrée permanente au cirque Dorfield, d'un programme et d'un journal du jour. Sur le programme, imprimé

avec luxe et orné d'une vignette figurant l'amazone orientale, debout sur son cheval au galop, Félix lut cette note :

Dear sir,
Viendrez-vous ce soir au Cirque ?
Je serai dans ma loge à sept heures.
Philadelphie, 3-5-76.

RÉBECCA.

Le journal ne portait que cette simple mention :

Monsieur Félix Obert.

En marge, deux croix signalaient des articles que Félix s'empressa de lire séance tenante. Le premier, extrait du journal la *Tribune*, était intitulé :

AVERTISSEMENT UTILE AUX ÉTRANGERS

Il est bon que les visiteurs étrangers qui afflueront chez nous l'été prochain sachent tout de suite que nos conditions sociales ne sont pas toujours les mêmes que celles de l'ancien monde. Les femmes américaines ont et ont eu depuis longtemps la coutume de se promener sans être accompagnées dans les rues des grandes villes, quand elles y sont appelées par leurs affaires ou leur bon plaisir. Que les visiteurs du continent admettent comme un axiome que les dames de Philadelphie, New-York ou Cincinnati, n'ont pas besoin de l'escorte ou de la protection d'un domestique ou d'un ami quand il leur plaît de sortir. Les yeux étrangers regardent obliquement les groupes de joyeuses demoiselles et de rieuses écolières, acheteuses et visiteuses, qui encombrent Broadway et Chestnut street, Valnut street et l'Avenue, les belles après-midi, sans chaperons et sans duègnes, et il faut leur expliquer cette particularité, nouvelle pour eux, de notre civilisation.

Quelles que soient parmi nous les différences d'opinions sur cette éducation indépendante, peut-être serait-il bien, en vue de

cette armée de critiques qui va arriver, que les demoiselles en question apportassent un peu plus de réserve dans leurs allures. La gaie insouciance des filles américaines est très douce et agréable par son inconscience des yeux aiguisés et des langues perfides du monde. Mais il faut nous souvenir que, comme nation, nous serons cet été sur un théâtre. Et comme il faut un décorum plus strict sur le théâtre, foyer des yeux et des jumelles, que dans le salon ou la bibliothèque de la maison, nous espérons que les filles américaines saisiront la nuance.

Mais il est un autre trait distinctif, une étiquette sociale qui nous est particulière, qu'il est bon aussi de faire comprendre aux Israélites et tribus qui nous visiteront. Les dames américaines peuvent se promener et se promènent dans les rues non accompagnées, la nuit venue, sans rien perdre de leur honorabilité et sans souffrir des insultes ou d'insolentes familiarités. Une mère et sa fille, ou deux sœurs, ou souvent une femme absolument seule, peuvent aller le soir à l'église, à une lecture ou à un concert, en visite chez un ami ou à leurs affaires, aussi tranquillement qu'en plein jour et avec autant de sécurité, dans tous les quartiers de la ville. L'époque est loin où une femme s'estimait forcée de passer la soirée chez elle, à moins d'avoir sous la main le plus petit spécimen du sexe masculin, un petit garçon, pour jouer le rôle de protecteur. Ce sont peut-être ces tout petits garçons qui sont cause qu'on a compris l'absurdité de la situation.

Cet avis suffira sans doute pour faire comprendre aux visiteurs raisonnables qu'en ce pays les femmes honnêtes, les ladies se promènent seules le soir, quand elles en ont envie, le respect loyal des Américains, non moins que leur propre dignité et leur bonne tenue, étant une garde suffisante.

— Enfin, il y en a d'autres, songea Félix qui savait son Gavarni, dans un monde moins nouveau, mais que je trouve meilleur, et je méditerai les conseils de la *Tribune*, qui m'inspire cette sage résolution.

Le deuxième article, signalé par une croix en marge

dans le *Centenial*, était d'un intérêt bien autrement saisissant. Il avait pour titre :

LA DOMPTEUSE

Le Cirque Dorfield continue à passionner le public, et la belle Rébecca entre tous les soirs dans la cage des animaux pacifiques. Nous nous plaisons, en bonne justice, à proclamer l'*Étoile du Cirque* une incomparable amazone, mais ses triomphes de dompteuse nous paraissent contestables et n'exigent pas une dépense exagérée d'héroïsme. Nous avions toujours pensé que les *Maîtres des Chemins*, comme les appellent les Arabes, étaient des lions de carton, aussi inoffensifs que ceux qu'on voit dans les magasins des marchands de fourrures. Nous avons tenu à contrôler cette opinion, nous avons eu la curiosité de voir de près ces lions et ces tigres, que les dompteurs se plaisent à considérer comme des canapés et des descentes de lit.

Le nègre chargé du soin de ces animaux domestiques nous a donné sur eux quelques renseignements. Ils mangent chacun six livres de viande crue, sans parler des os qu'on leur donne en guise de cure-dents, et le Roi des déserts vit heureux avec sa liste civile de cinquante *cents* par jour sur la caisse de Dorfield.

Mais si nous avons fait des réserves à l'endroit des dompteurs, nous accordons toute notre admiration au gardien modeste de la ménagerie. Ce nègre est un héros sans le savoir. Moyennant la modique rétribution d'un dollar par jour, nous l'avons vu exécuter, dans l'ombre et le silence, des exercices bien autrement intéressants que ceux que le public applaudit au milieu du Cirque, et nous n'hésitons pas à proclamer que c'est lui qui mérite le triomphe. Qu'on en juge :

Lorsque nous avons fait notre visite, dans la matinée, le héros noir, en négligé du matin, était tranquillement au milieu de ses pensionnaires, occupé à balayer la cage, distribuant, sans autre cérémonie, des coups de pied et des coups de balai à ceux qui ne se rangeaient pas et le gênaient dans l'exercice officiel de ses fonctions terribles, mais sans profit et sans gloire. Ceci fait, il s'arma d'un énorme instrument à dents de râteau et se

mit en devoir de peigner les lions, qui se prêtèrent, il faut le dire à ces exigences de toilette avec beaucoup de docilité. Après le avoir ensuite étrillés, ce fut le tour du tigre et de la panthère qui paraissaient y prendre un sensible plaisir de coquetterie Ce n'est pas sans regret que nous avons perdu notre dernièr illusion, et nous reconnaissons que ce nègre héroïque gâte l métier de dompteur déjà fort discrédité. Nous conseillons don aux gentlemen qui aiment les émotions violentes d'en prendr leur parti. Les misses sentimentales et les ladies nerveuses pourront désormais goûter le plaisir d'un spectacle émouvant et gracieux, et les mères pourront sans inconvénient conduire leu progéniture innocente au Cirque Dorfield.

Nous saisissons avec empressement cette occasion solennell pour signaler la jeune dompteuse à la Société fondée spécialement en vue de la protection des animaux, car il est cruel d voir ainsi maltraiter impunément en public un tigre infortuné une panthère affectueuse et un lion bon enfant.

Un dernier mot.

La représentation d'hier s'est terminée par une scène intime aussi poétique que surprenante, dont nous tenons les détail exacts de Dorfield : la belle Rébecca a donné une rose à un gentleman, nommé Félix Obert, artiste français, qui était dans le carré, en compagnie de l'illustre Canadien Samuel Bugle e de sa charmante fille miss Cecily, tous trois amis particuliers de Dorfield, directeur d'aspect plus farouche que ses fauves.

On connaît la devise de la jeune dompteuse : « *Qui m'aime me suive.* » Si le gentleman-Daniel la suit dans la cage, i gagnera les mille dollars offerts par le généreux Dorfield, et i fléchira peut-être du même coup le cœur de l'insensible amazone. Les paris sont ouverts, et nous tiendrons nos lecteurs au courant.

Dans la vie d'étudiant au quartier Latin, Félix avait fait des relations dans la grande famille des artistes, à laquelle il appartenait par son talent de musicien. Il connaissait à peu près le fonctionnement d'un journal français, mais il ignorait comment se cuisine

un *paper* américain, et les soixante façons d'accommoder les canards qui passent quelquefois l'Atlantique. En parcourant le numéro du jour qui lui était adressé par son amie Rébecca, il ne tarda pas à s'en rendre compte. Le *paper* était envahi par les annonces; le remplissage se composait de dépêches télégraphiques, d'informations, de faits divers puisés à mille sources anonymes, de correspondances excentriques, de récits pimentés, de personnalités où les actes de la vie privée étaient mis au grand jour, le tout bâclé à la diable par des reporters sans préjugés, et dans un désordre qui n'était pas un effet de l'art grammatical. Entre ce *paper* et un journal, il y avait la différence de l'humour sec à l'esprit délicat, de la facture au style, du bazar à un sou de la chronique scandaleuse à l'encyclopédie journalière.

C'est ce que l'honnête Samuel Bugle lui confirma, quand il eut pris connaissance de l'article où sa personne et celle de sa fille étaient en jeu.

— A-t-on le droit de répondre ici comme en France? demanda Félix.

— Non; mais, au cas particulier, le directeur du *Centenial* vous ouvrira ses colonnes avec enthousiasme.

— Je répondrai avec de la bonne encre.

— Je ne m'y oppose pas. Vous êtes, sans jeu de mots, le *lion* du Cirque, et il faut battre monnaie pendant que l'aventure est chaude. Votre réponse vaut cent dollars. Un photographe vous en donnera autant pour vendre votre portrait. Total : deux cents

dollars. Si la réponse est bien tournée, les rieurs seront pour vous, et le reporter en crèvera de jalousie.

— Attendez, cher ami, dit Félix, dont le crayon courait déjà sur un feuillet déchiré de son carnet.

La note était ainsi conçue :

Au rédacteur.

Monsieur,

Le reporter qui a parlé hier des lions du Cirque dans le *Centenial* n'est pas logique. En admettant qu'il ait gagné 6 dollars pour démontrer qu'ils sont empaillés, et qu'il ait consacré ce maigre salaire à vider une bouteille de champagne en l'honneur de sa découverte, il n'avait qu'à mettre son article en action pour empocher mille dollars, ce qui eût été plus court et plus concluant. On lui conseille d'ajouter un chapitre au *Traité du mépris des richesses*, du philosophe Sénèque, car ce n'est pas en sortant de la cage des fauves qu'il touchera la prime d'assurance sur la vie, offerte au gentleman qui entrera seul dans la cage des animaux.

En relevant la tête, Félix aperçut les ravissants visages des deux amies penchées sur son épaule. Rébecca était en costume d'amazone.

— C'est charmant, dit-elle, en lui donnant la main.

— La flèche est dans la cible, ajouta Samuel Bugle après lecture.

Il fit un signe au coureur de l'hôtel, qui s'approcha.

— Vous allez proposer cette note de M. Félix Obert au directeur du *Centenial*, et vous lui demanderez cent dollars, sinon, vous la rapporterez. Vous deman-

derez également cent dollars au photographe de l'hôtel, s'il tient à exposer le portrait du gentleman favorisé d'une rose au Cirque par miss Rébecca. Il y a deux dollars pour la commission, quatre si vous faites le coup double.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que le coureur revenait au lancer.

— Voici d'abord cent dollars pour le portrait. On demande à quelle heure posera le gentleman?

— Après déjeuner.

Le coureur s'éclipsa.

— Allez, allez, dit Samuel Bugle avec bonne humeur, voilà comment on fait les affaires. A Paris, vous auriez envoyé des témoins au reporter ; à Philadelphie, j'envoie un messager toucher deux cents dollars.

— Ils reviennent à miss Rébecca.

— J'espère, dit-elle, que demain vous viendrez m'apporter votre portrait dans ma loge?

— Dans la cage, si vous voulez.

— Feriez-vous cela?

— Seul, non; avec vous, oui.

— Pourquoi?

— Pour mériter de porter vos couleurs.

— Ne serait-ce pas une injure pour ma sœur Cecily?

— Votre sœur?

— Oui.

— Nous sommes bons amis, monsieur Obert et moi, dit Cecily intervenant dans ce tournoi chevaleresque, et son cœur est libre comme le mien.

— Conversation poétique, mais peu substantielle, fit judicieusement observer M. Bugle en prenant le chemin de la salle à manger, où l'entretien continua sur des sujets moins intimes.

Après le déjeuner, pendant que les quatre personnages faisaient la sieste dans un salon, le coureur reparut. Il tira de sa poche un billet de cent dollars, reçut le prix de sa commission, et s'éloigna sans qu'une parole eût été échangée.

— Je vais donner mes instructions à l'ingénieur pour la ferme-modèle, dit le Canadien.

— Je vous accompagne, ajouta Cecily.

Rébecca se leva :

— Monsieur Obert, voulez-vous faire une promenade à cheval avec moi?

— Volontiers, mademoiselle; mais je dois vous prévenir que j'ignore les principes les plus élémentaires de l'équitation.

— Le premier principe est d'apprendre à tomber, répondit l'*Étoile du Cirque*, et pour passer tout de suite à la deuxième leçon, vous monterez Trilby.

— Trilby! s'écria Félix. Je suis mort.

— Le Cirque est sur le chemin de l'Exposition, dit M. Bugle.

— En ce cas, entrez en passant, et dites à un écuyer d'amener ici Trilby et Éclair.

— Prenons rendez-vous.

— Chez moi, à cinq heures. Nous dînerons ensemble.

Ces arrangements concertés, les deux groupes se séparèrent.

— Et votre portrait? dit Rébecca.

— C'est vrai, je l'avais oublié.

L'opération terminée, Félix aperçut sa compagne, d'aplomb sur la selle et tenant un cheval en main, à l'entrée de la voûte qui mettait le Hall en communication directe avec la rue, où stationnait déjà un rassemblement de curieux. Malgré son inexpérience, il mit le pied à l'étrier sans hésitation et enfourcha le noir coursier de l'Étoile du Cirque. L'amazone mit Éclair et Trilby tête à tête, et ils s'engagèrent dans une avenue latérale, moins encombrée que les abords de l'hôtel.

Félix prit la parole :

— Si on m'avait dit hier soir que je cheminerais aujourd'hui paisiblement au pas sur ce cheval d'enfer, j'aurais considéré cette prophétie comme une mystification.

— Tout arrive, répondit Rébecca. Trilby est un cheval que j'ai dressé moi-même. Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne ; il sent fort bien que vous êtes novice cavalier ; mais vous pouvez être certain qu'il n'en abusera pas pour vous désarçonner.

— Je m'abandonne à lui.

Ils gardèrent le silence et arrivèrent à l'entrée d'un grand parc.

— Cette promenade, reprit Rébecca, n'est pas un caprice de ma part. Je désirais causer librement avec vous, et elle m'a servi de prétexte pour me séparer de Cecily. J'ai à vous demander un service et, si vous refusez, un conseil.

— Disposez de moi, mademoiselle.

— Il me suffirait de savoir que vous êtes l'ami de Samuel Bugle, pour que je mette ma confiance en vous; mais je dois me considérer comme étant seule au monde, libre de mes actions et de ma volonté. Quand vous me connaîtrez mieux, j'espère que vous aurez pour moi un sentiment plus noble que l'opinion du vulgaire sur l'*Étoile du Cirque*.

— L'estime de M. Bugle commande la mienne. Je suis un ami qu'on peut mettre à l'épreuve.

— A l'instant. Vous a-t-il parlé des liens qui nous unissent?

— Je ne sais rien de vous.

— La confidence que j'ai à faire est grave, le service que je demande n'est pas sans danger. Samuel Bugle, qui m'a élevée au Canada, me croit la fille de Dorfield. Dorfield l'affirme et l'a soutenu en justice par des actes authentiques. Dorfield n'est pas mon père. Il m'a volée.

Par un mouvement instinctif, Félix arrêta son cheval court.

— Volée? murmura-t-il.

— Volée ou achetée, mais je ne suis pas sa fille. Tout mon sang se révolte et crie vengeance contre cet homme, et je n'ai pas une goutte du sien dans les veines.

— Les lois de ce pays vous imposent-elles l'obligation de lui obéir?

— Les lois? obéir? dit-elle avec une ironie pleine d'amertume. Où y a-t-il une loi qui donne à un père le droit de jeter sa fille dans une cage de bêtes féroces? Quel juge peut m'ordonner de monter à cheval?

— Pourquoi donc jouez-vous votre vie pour faire la fortune de Dorfield?

— Pourquoi? Parce que lui seul a le secret de ma naissance. J'ai une famille aussi, moi, dit-elle d'une voix plus douce. J'ai un père, une mère, qui doivent me pleurer, s'ils ne sont pas morts de chagrin.

Elle releva la tête, ses yeux jetèrent un feu de saphir, comme si un coup de folie avait passé sur son front.

— Vous ne pouvez comprendre, continua-t-elle en courbant la tête, combien c'est une cruelle pensée. Ah! s'il n'avait fallu que la mort de Dorfield... Mais je veux qu'il vive; il est nécessaire que je ne le quitte pas, que je trouve un moyen de le faire parler, de gré, de force ou par surprise.

Elle reprit:

— Vous savez qu'il cherche à vendre son cirque, et l'Exposition qui va s'ouvrir est une occasion trop belle pour la laisser échapper. Il a l'intention de se retirer

en France, aux environs de Paris. Je l'y suivrai. C'est là que j'ai résolu d'exécuter le projet que je roule dans ma tête, depuis le jour où j'ai compris ma destinée. Samuel Bugle est mon père adoptif; Cecily m'appelle sa sœur ; ils ne m'abandonneront pas quand ils sauront la vérité.

— Pourquoi leur en avoir fait un mystère?

— Je m'en expliquerai avec eux devant vous. Tant que Dorfield sera sur le sol américain, je ne puis rien contre lui. En France, mes deux protecteurs seront loin; mais si vous êtes avec moi, si vous consentez à agir, je réussirai. Vous ne me répondez pas?

— Je réfléchis. Ce Dorfield est défiant et rusé.

— Oui, votre présentation lui a donné de l'ombrage. Malgré ma force de volonté, il soupçonne depuis longtemps que je médite quelque chose contre lui, et il flaire un allié.

— Cela fait honneur à sa pénétration.

— Que décidez-vous ?

— Ne le savez-vous pas ? N'ai-je pas subi l'épreuve? Vous pleurez, Rébecca.

— Oui, je pleure, et c'est la première fois que je sens des larmes couler dans mes yeux. J'ai de la tendresse pour ceux qui m'ont généreusement adoptée, mais l'affection que je ressens pour vous est plus vivante. Hier soir, en me quittant, votre regard a trouvé le chemin de mon cœur.

— C'est que j'avais tremblé pour vous. Si j'osais vous demander une faveur, une grâce...

— Elle vous est accordée d'avance.

— Eh bien ! je vous promets de me dévouer à vous, corps et âme; mais vous n'entrerez plus au Cirque.

Elle lui tendit la main.

Pendant qu'ils devisaient ainsi, parcourant à l'aventure les allées solitaires du parc, une scène d'un caractère bien différent se passait entre Job Dorfield et Arthur Thompson, directeur d'une Agence générale de spectacles dont le siège était à New-York. Le matin, Thompson s'était présenté comme acquéreur du Cirque et avait invité Dorfield à déjeuner. Tous deux étaient roués comme des maquignons, experts dans leur métier, connaissant le fort et le faible de l'affaire à traiter.

— Écoutez, Dorfield, dit Thompson, je n'aborderai pas la discussion par les quatre points cardinaux. Vous êtes un forban, je suis un corsaire. Nous ne gagnerons qu'une extinction de voix à débattre un marché, et nous devons nous entendre. Jouons cartes sur table.

— Vous connaissez mon jeu; abattez le vôtre.

— Voici la question : dans huit jours je puis établir un cirque en face du vôtre. Vous voulez vendre; je veux acheter.

— Oui.

— Vous voulez trente mille dollars ; j'en offre quarante mille.

— J'ai dit trente, et je m'y tiens.

— Je dis quarante, et je maintiendrai.

— Je n'ai pas encore assez bu de rhum aujourd'hui pour y voir double, Thompson.

— Je vais d'abord vous payer, séance tenante, trente mille dollars, pour la cession des contrats de la troupe et la propriété du bâtiment, du matériel et des animaux, d'après l'inventaire.

— Trilby est réservé.

— Pourquoi ?

— Il ne m'appartient pas. C'est le cheval de Rébecca, qui est libre.

— Bon, j'aurai les deux.

— C'est votre affaire.

— J'entre immédiatement en possession.

— Je vous présenterai le personnel ce soir, à six heures. Le reste vous regarde.

— Voici l'acte en double. Signons.

Les signatures apposées, le prix réglé par un bon à vue sur la Banque de New-York, Thompson reprit :

— J'offre deux cents dollars par cachet à Rébecca, soit pour cinquante jours dix mille dollars, plus une représentation à son bénéfice le cinquante et unième jour, c'est-à-dire le 22 juin prochain, ou mille dollars à son choix.

— Vous ferez directement cette proposition à Rébecca, et je lui conseillerai d'accepter.

— Bon.

Sur cette assurance, les deux compères, enchantés l'un de l'autre, se rendirent au Cirque. Après avoir

vérifié sommairement l'inventaire, Thompson le mit dans sa poche.

En circulant dans les écuries, où veillait seul le nègre préposé à la surveillance de la ménagerie, le nouveau directeur lui ordonna d'enlever l'armature de la cage.

— La petite porte fonctionne bien, dit-il, après l'avoir fait glisser dans ses coulisses, mais le ressort de la grille des animaux est dur et le mécanisme joue mal.

— Faites attention, répondit Job Dorfield. Vous n'ignorez pas que les félins ont des caprices, et je ne m'y fie pas.

Thompson partageait absolument les opinions méprisantes du reporter du *Centenial* à l'endroit des bêtes féroces et des dompteurs.

— Vous êtes payé, répondit-il, et vous n'avez plus aucun intérêt à faire valoir votre marchandise. Vous savez bien aussi que ces carnassiers sont habitués aux coups de botte des nègres qui les soignent.

— Je vous dis de prendre garde, répéta Dorfield, en remarquant que son successeur ne tenait aucun compte de sa première observation.

— Vous voyez que la grille est très dure ; il faudra mettre de l'huile.

— On en mettra. Fermez.

— C'est une chose plus facile à dire qu'à faire.

— Fermez... Un effort, Thompson, la panthère va filer.

— Eh bien! on la rattrapera. Après tout, ce n'est pas autre chose qu'un gros chat.

Dorfield prit Thompson à bras-le-corps pour l'écarter et abattre la grille levée, mais il était trop tard. La panthère noire de Java avait bondi hors de la cage. Le tigre royal imita son exemple en la voyant disparaître et s'élança par le même chemin. Les trois lions, Pierrot en tête, sortirent à leur tour, secouant leur crinière et s'étirant les membres.

— Ne bougez pas, articula Dorfield d'une voix étranglée par la peur.

— Laissez-moi donc tranquille. Avec un fouet, je les ferai rentrer au chenil comme des chiens. Où mettez-vous les fouets?

Il ne reçut point de réponse.

— Dorfield, où êtes-vous donc?

— Dans le box de Trilby, dit le nègre, qui paraissait n'attacher aucune importance à l'escapade de ses pensionnaires.

— Tom, cria son ancien maître, où est le tigre?

— Il se promène dans le manège, monsieur.

— Et la panthère?

— Elle est couchée sur un divan du pourtour.

— Et les lions?

— Ils sont assis au milieu du carré.

Thompson ayant fini par découvrir un fouet, se disposait à faire rentrer au bercail ses brebis égarées, quand le nègre l'avertit que le tigre revenait de leur côté, et qu'il n'était pas d'humeur à se laisser corri-

ger. Thompson, un peu dégrisé à l'aspect du tigre, arma son revolver à tout hasard, et chercha un asile dans le box le plus rapproché. Dorfield, plus mort que vif, semblait changé en statue.

— Monsieur, dit le nègre, il y a un bon moyen : je vais lâcher Mostag.

— Dépêche-toi, Tom.

— Si tu bouges, je te casse la tête, dit Thompson avec autorité. Dorfield, je suis le maître du Cirque, les animaux m'appartiennent ; ils sont estimés cinq mille dollars dans le contrat de vente, et si l'éléphant leur casse les reins, je n'ai qu'à fermer boutique.

— Thompson, vous êtes fou !

— Erreur.

— Thompson, vous êtes ivre !

— C'est possible, mais Tom obéira.

A ce moment, un coup de marteau sonore retentit à la porte des écuries.

— Qui frappe ? cria Thompson.

— Rébecca.

— Ouvrez, Tom.

Il était cinq heures. L'amazone, accompagnée de Félix, arrivait au rendez-vous convenu avec Samuel Bugle et Cecily, qui les attendaient devant le Cirque.

A l'ordre de Thompson, le nègre entre-bâilla la porte. En quelques mots rapides, il mit le groupe au courant de l'aventure.

— Rébecca, dit M. Bugle, vous n'êtes pas ici en cos-

tume de page, et si les fauves vous reconnaissent, il est douteux qu'ils vous suivent. Il y a danger de mort.

— Souvenez-vous de votre promesse, ajouta Félix.

— Je tiendrai ma parole; mais la vie de Dorfield m'est précieuse, et je la protégerai au péril de la mienne.

— Et moi, je tiendrai votre devise : Je vous aime, Rébecca, je vous suivrai.

— Votre présence serait un danger pour vous et pour moi. Restez, je le veux.

En prononçant ces mots d'une voix brève, elle disparut, et la porte se referma sur elle avec un bruit sourd.

A son appel guttural, Pierrot, le lion favori, accourut en folâtrant comme un chien familier. Ainsi escortée, elle alla droit au box palissadé de Mostag, fit manœuvrer la barre qui en fermait l'entrée et saisit les défenses du colosse. L'éléphant allongea sa trompe, enleva Rébecca par la ceinture et la déposa sur son col.

— Va, Mostag !

L'animal comprit ce qu'elle attendait de sa force et de son intelligence. Il se dirigea du côté de la cage vide, où Pierrot rentra sans trop se faire prier. A la voix de la dompteuse, ses deux camarades l'y suivirent en grondant.

Guidé par le nègre, l'éléphant enveloppa la pan-

thère, toujours pelotonnée sur le divan, et revint la réintégrer délicatement dans la cage, devant laquelle le gardien reprit sa faction.

Le tigre ne fut pas d'aussi bonne composition. Rassemblé, prêt à bondir, l'œil oblique, les narines froncées, il fit un saut en arrière pour éviter la trompe du redoutable champion ; puis revenant par un long détour, il s'élança, cramponné à l'épaule du monstre, qu'il saisit dans l'étau de ses formidables mâchoires. Mostag, l'étreignant alors d'un terrible nœud, le lança contre le mur avec la force d'une catapulte. Thompson, le voyant étourdi par le choc, accourut, le revolver armé, et lui coula une balle dans l'oreille. Le tigre allongea ses pattes dans une dernière convulsion et resta sans mouvement.

— Tom, fermez la cage, dit Thompson, intérieurement satisfait d'en être quitte à si bon marché.

Un bruit métallique l'avertit que cet ordre était exécuté.

— Miss Rébecca, ajouta-t-il en levant la tête, j'ai acheté le Cirque à Dorfield, ici présent. Comme vous n'êtes liée par aucun engagement, je traiterai directement avec vous.

— Je reprends ma liberté, répondit Rébecca.

Elle se laissa glisser le long des flancs de Mostag, qui, sa mission remplie, rentra dans son box.

— Dix mille dollars pour cinquante représentations et un bénéfice ?

— Non.

— Quinze mille dollars... non ?... Vingt mille ?

— Non.

Thompson n'avait pas l'habitude de perdre son temps en discours inutiles. Il alluma un cigare et sortit.

Ce furent de longues et terribles minutes que celles qui furent comptées par Félix, Cecily et son père à la porte du Cirque. Enfin leur amie reparut, suivie par Dorfield, dont le visage trahissait encore les angoisses de sa terreur panique.

— Rébecca, dit-il, rien ne me retient plus à Philadelphie. Je m'embarquerai après-demain pour l'Europe. J'arriverai à Londres le 14 ou le 15, j'y séjournerai deux jours, et je serai à Paris, hôtel du Louvre, le 18. M'accompagnerez-vous, ou viendrez-vous m'y rejoindre ?

— Je partirai seule.

— Vous avez eu tort de ne pas accepter vingt mille dollars pour cinquante jours, attendu que ma fortune n'est pas considérable, et que la vôtre est encore à faire.

— Dorfield, répondit Samuel Bugle, ne vous occupez pas de l'avenir de Rébecca.

— Au revoir ou adieu, dit l'ex-directeur du Cirque en tournant les talons.

— Bon voyage. Ce drame et cette comédie ne nous empêcheront pas de dîner, ajouta le Canadien.

Et, frappant sur l'épaule de Félix, il poursuivit :

— Dorfield est traître. Il vous a jeté un mauvais

regard. Si vous êtes sur son chemin, tenez-vous sur vos gardes.

— Si je le rencontre, répondit Félix, il ne passera pas sans se confesser.

— Que le diable l'emporte... Rébecca ?

— *All right.*

La vente du Cirque, réalisée sur l'heure et suivie du départ de Dorfield, créait une situation nouvelle, qui eut son contre-coup immédiat dans les relations de Félix et de Rébecca. Comme le contrat portait cession du matériel de l'établissement, elle remit une note des objets personnels qui se trouvaient dans sa loge, et donna des ordres pour que Trilby fût transféré dans les écuries de l'hôtel Continental, où elle résolut de se fixer jusqu'à son départ.

Après le dîner, la petite colonie se réunit dans la chambre de Félix.

— Cher monsieur Obert, dit Samuel Bugle, je me suis occupé aujourd'hui des mesures à prendre pour mon installation définitive, la vôtre étant ajournée jusqu'à nouvel ordre. J'avais en même temps rendez-vous avec un jeune exposant, M. George Minturn, constructeur de navires en Angleterre. Il m'a développé une combinaison pratique et avantageuse, qui consiste dans l'échange d'un bateau à vapeur contre des bois de construction de mes forêts, d'un transport facile par la navigation du Saint-Laurent. J'ai accepté en principe, et voici ce qui a été décidé : nous partons de-

main, M. George Minturn et moi, pour le Canada, et nous serons de retour ici mardi prochain, c'est-à-dire la veille de l'ouverture de l'Exposition. J'ai compté qu'en mon absence vous voudriez bien être le protecteur de Cecily et de Rébecca, et donner de temps en temps le coup d'œil du maître aux travaux de ma ferme-modèle.

— Vous pouvez partir tranquille, cher monsieur Bugle, et je vous rendrai bon compte de cette mission de confiance.

Peu d'incidents signalèrent les journées du 4 au 9 mai. Nous mentionnerons pour mémoire la publication de la réponse de Félix au reporter du *Centenial.* Mais ce qui ne peut être passé sous silence, c'est la réclame flamboyante envoyée par Thompson aux journaux, le jour même de son acquisition du Cirque Dorfield :

CIRQUE THOMPSON AND C°

Terrible imprudence ! Effroyable lutte !
Thompson et Dorfield
Attaqués par les trois Lions de l'Atlas, le Tigre royal
et la Panthère de Java, échappés de la cage de fer !
Lutte de l'Éléphant Mostag et du Tigre !
Thompson seul, armé de son revolver,
A combattu le Tigre !
L'homme a triomphé !
On entend encore le rugissement des bêtes féroces !
Un Gentleman masqué
Entrera ce soir dans la cage.

AVIS AU PUBLIC.

Le prix des places ne sera pas augmenté.

Thompson était incontestablement un directeur *smart*, très fort, et il ne se faisait aucune illusion sur le résultat de cette annonce, où le nom de Rébecca n'était pas prononcé. Il savait trop bien que le *Gentleman masqué*, — c'était Tom, le nègre surveillant de la ménagerie, — ne remplacerait pas l'*Étoile du Cirque*, le royal fleuron de la couronne olympique de son prédécesseur.

Le temps se passa, pour Félix et ses deux amies, en visites à l'Exposition et en promenades à cheval. Le soir, ils faisaient de la musique de chambre, piano et violon. Le troisième jour était un dimanche. En Amérique comme à Londres, le dimanche est un jour de tristesse et de mortel ennui. Les magasins sont fermés, les affaires suspendues, le plaisir interdit. Le Temps semble ralentir le balancier de l'éternelle horloge. Pendant cette longue journée, Rébecca ne sortit de sa chambre qu'à l'heure des repas. Elle écrivait son histoire, du moins ce qu'elle savait de son enfance par les récits de Samuel Bugle, et les épisodes de sa jeunesse en évoquant les souvenirs d'une vie nomade et aventureuse.

Le surlendemain, Samuel Bugle était de retour avec George Minturn, qu'il présenta et retint à dîner. Leur voyage au Canada avait amené la conclusion d'un traité, et il fut convenu qu'ils se rendraient ensemble à l'ouverture de l'Exposition. Félix avait obtenu le

privilège de porter les couleurs de Rébecca; George Minturn, gentleman de bonne mine, avait conquis de prime abord les bonnes grâces de Cecily. Samuel Bugle considérait ces deux couples sympathiques, et souriait à l'aurore de leur jeune amour.

IV

LA FERME-MODÈLE

Il semble que c'est une chose toute naturelle, une phrase qui coule de source, de commencer un chapitre avec une des formules ordinaires des conteurs : *Par une belle matinée de printemps, etc.*

On était, en effet, au mercredi, 10 mai 1876, date solennelle de l'Exposition de Philadelphie, et nous ne commettrons pas l'erreur historique d'affirmer qu'elle s'annonçait par une belle matinée. La veille, escomptée pour le suprême et dernier effort, un ouragan s'était déchaîné sur les travailleurs. Après Babel, c'était le Déluge. L'Observatoire de New-York avait bien signalé une forte dépression barométrique ; mais à quoi sert de prévoir un malheur qu'on ne peut conjurer ? Enfin, il restait la consolation de penser qu'elle affecterait les côtes de la Grande-Bretagne.

Le grand jour, le temps était encore menaçant, et

les nuages couraient balayés en sombres chevauchées. Cependant les préparatifs indispensables de la cérémonie s'étaient accomplis. Vers sept heures, le ciel commença à s'éclaircir et le soleil resta vainqueur.

Samuel Bugle, George Minturn et Cecily, Félix et Rébecca, arrivèrent avec exactitude et montèrent les degrés de la plate-forme où des places leur étaient réservées. L'*Étoile du Cirque*, la blonde amazone, portait les couleurs françaises :

Le teint blanc comme un lis, l'œil bleu, la lèvre rouge.

Elle dominait la foule, radieuse de tout l'orgueilleux pouvoir de sa beauté resplendissante.

A dix heures, l'orchestre débuta par l'exécution des airs nationaux des nations rassemblées sous les bannières flottantes du Commerce et de l'Industrie. Toutes les têtes se découvrirent ensuite quand l'évêque se leva pour dire la prière, suivie d'une hymne chantée par de puissantes masses chorales, avec accompagnement d'orgue et d'instruments.

Nous sortirions du domaine des conteurs en reproduisant ici la série des discours officiels qui furent prononcés. Les lecteurs qui aiment ce genre de littérature pourront s'en dédommager dans un avenir plus ou moins éloigné, car les discours officiels et les fanfares se suivent et se ressemblent comme les Expositions. Pour résumer sommairement ces morceaux d'éloquence internationale, nous en citerons un fragment applaudi par Samuel Bugle, fermier-modèle du Canada :

Du consentement de tous, la *Ville de l'amour fraternel* a été choisie pour être le siège de l'Exposition. A l'endroit où est aujourd'hui ce parc, se trouvaient autrefois les maisons des grands patriotes, où Washington et ses amis recevaient l'hospitalité et tenaient leurs conseils.

Notre devoir d'historien fidèle nous oblige à constater ici que Félix n'eut pas l'occasion de se donner des ampoules.

— Je trouve, dit-il à son ami Samuel Bugle, qu'on n'a guère parlé de La Fayette.

— Cette observation est juste, répondit le Canadien, mais aucun débiteur n'aime à parler de son créancier.

A midi sonnant, le drapeau américain aux rayures et aux étoiles se déploya sur le *Main building*, l'orchestre rugit, les chœurs entonnèrent l'*Alleluia* et les carillons confondirent toutes leurs sonneries au bruit des salves du canon. Le cortège se mit en marche à travers les galeries intérieures, encore barricadées par les colis amoncelés. Après Babel, après le Déluge, c'était le Chaos.

Le pavillon du *Main building*, centre de l'attraction, était décoré de quatre trophées symboliques, figurant l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

— Que dites-vous de cela? demanda M. Bugle.

— Je dis qu'on a oublié l'Océanie.

— *Very well.*

Félix s'arrêta un instant devant les étiquettes étrangères de villes qui ont cessé géographiquement d'être françaises; mais un sourire de Rébecca effaça cette vision rapide, et il continua sa marche.

Une scène intéressante les attendait aux machines. Une plate-forme avait été dressée près du grand moteur. Sur un signe de l'ingénieur, le président des États-Unis donna un tour de main, et le mécanisme se mit en mouvement avec la force inexorable et douce de ses cylindres d'acier. Soudain, l'immense vaisseau retentit du bruit des roues, des balanciers, des bielles et des pistons, mêlé aux sifflements de la vapeur, au choc des leviers et aux grincements des engrenages.

Cecily s'était bouché les oreilles.

— Allons nous reposer à la ferme, dit Samuel Bugle. Au milieu de cet enfer de machines, je ne suis pas dans mon élément.

Chemin faisant, Samuel Bugle donna à ses hôtes quelques détails sur deux originaux avec lesquels ils allaient faire connaissance, les frères Waterfly.

Waterfly *senior* était le voyageur fondé de pouvoirs à l'étranger, philosophe à tous crins, l'*Esprit fort* de la colonie du Canada. Son système reposait sur trois principes fondamentaux, qu'on peut résumer par les divisions suivantes :

Dans l'ordre physique :

La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. Le corps doit donc être à l'épreuve du chaud et du froid, calciné par le feu des tropiques et trempé dans la glace du pôle. La mort étant le dénouement prévu et fatal de l'existence, il convient de l'accepter sous une forme ou sous une autre, un peu plus tôt ou un peu plus tard, et de la mépriser.

Dans l'ordre intellectuel :

Acquérir la plus grande somme possible de connaissances nécessaires, et meubler son esprit des éléments de l'expérience acquise contrôlée par la réflexion personnelle.

Dans l'ordre moral :

Forger l'âme, qui s'échauffe au soleil du bonheur et se trempe à l'ombre de l'adversité, affirmer la solidarité de tous les êtres et la nécessité du devoir.

En trois mots : Agir, penser, aimer.

Waterfly *senior* professait cette doctrine rationnelle, qui avait pour lui l'attrait de la difficulté vaincue : Lutter pour l'existence, étudier le livre de la nature, épuiser le clavier des émotions humaines. Il avait réalisé les actes caractéristiques de l'homme : Bâtir une maison, planter un arbre, faire un enfant. Il était doué, à la dernière puissance, de cette résignation qu'on désigne sous le nom plus expressif de *supportabilité*, vertu des esclaves et des stoïciens, condensée dans une devise :

Tout quitter sans regret ; tout aimer sans espoir.

Chaque fois que l'occasion s'en présentait, il constatait le principe. Quand il avait constaté le principe, la cause était entendue. Il faut dire qu'à l'exception de son maître, Samuel Bugle, personne n'aurait pu dire en quoi consistait exactement le principe qu'il constatait avec persévérance ; mais cette formule unique et universelle était le signe d'une faculté supérieure. Quand

il parlait de lui, il disait volontiers : « Je suis suave. » Waterfly *senior* était, comme on le voit, un animal à système, qui tranchait en vigueur sur son entourage patriarcal par son air, son costume, ses habitudes, son caractère, ses sentiments, ses passions et ses idées.

Son aspect, sans être rébarbatif, n'éveillait pas la sympathie. Son costume était négligé ; sans doute, il considérait cette enveloppe extérieure comme absolument indigne d'attention. Sa coiffure de castor défiait la pluie ; sa chemise, d'un blanc de neige, n'était pas empesée. Ses mains étaient fortes, mais très soignées. « La main, disait-il, est l'instrument qui a permis à l'homme de s'emparer du gouvernement de la nature. » C'était sa seule coquetterie, une façon énigmatique de constater le principe de supériorité, parfois avec une énergie terrible, sur le nez de ses contemporains.

Il croyait aux lois mystérieuses, aux pressentiments, à la transmission de la volonté, aux phénomènes de fascination. Ses habitudes étaient simples, et en cela il était sage, car il ne s'exposait pas à subir l'effet des caprices du sort et des variations de la fortune. Quant à son caractère, il était indomptable. Comme il se plaisait à le répéter, en fait de sentiment, il n'avait pas d'excédent de bagage.

Il arriva qu'un jour il dansa au bal du Consulat avec une jeune fille séduisante.

— Vous aimez la danse, monsieur Waterfly? lui dit-elle, entre deux figures.

— Non, pas beaucoup.

— Vous aimez la musique?

— Modérément.

— Alors, pourquoi dansez-vous ?

Cette question appelait un compliment. Il ne se fit pas attendre, et Waterfly *senior* répondit avec sérénité :

— Je danse par hygiène ; cela me fait transpirer.

Il venait, une fois encore, de constater le principe inconnu.

On pourrait citer une longue série de constatations aussi mémorables, mais elle nous entraînerait hors du cadre d'un simple portrait. En ce qui concerne les passions, elles trouvaient un aliment dans l'activité de sa vie. Il ne reconnaissait pas de patrie. C'était un citoyen du monde, qu'il sillonnait d'une extrémité à l'autre, autant par goût que par habitude ou par nécessité. Il n'avait pas besoin de mentir pour raconter les aventures les plus extraordinaires, attaques, duels, naufrages, incendies, tremblements de terre, chasses au lion et au tigre, combats avec les hommes, les bêtes et les éléments. Il avait vu la mort de face et de profil, et dans toutes les circonstances, il avait invariablement constaté le principe qui était l'invisible pivot de ses théories excentriques.

Waterfly *junior*, l'intendant, offrait un contraste vivant. C'était un homme placide, rempli de mansuétude, gravitant dans le cercle de la colonie comme un satellite dont la marche est réglée par celle d'un astre supérieur, sans aucun système de philosophie, et puisant ses idées dans le fonds commun de la *Sa-*

gesse des Nations. La *Science du Bonhomme Richard* était l'arsenal de ses arguments, et il avait un proverbe toujours prêt pour habiller ses propres opinions ou contredire celles des autres.

Tels étaient les deux frères dont Samuel Bugle avait fait ses lieutenants, l'un pour les expéditions lointaines, l'autre pour le gouvernement intérieur.

En arrivant à l'entrée de l'enclos qui limitait son exposition particulière, Félix s'arrêta avec admiration devant une porte en bois surmontée d'une poule sculptée, chef-d'œuvre d'un artiste japonais.

— Voilà la ferme-modèle et ses dépendances, dit M. Bugle. Ce petit domaine peut être comparé aux plans en relief qu'on voit dans les musées ; mais c'est un microcosme complet. Vous avez vu le Canada, monsieur Minturn, vous avez lu Fenimore Cooper, monsieur Obert ; vous pouvez vous faire une idée de ce coin de ma colonie.

— C'est le Paradis terrestre, répondit George Minturn.

— Oui, et ce qui manque ici, c'est la couleur de cette terre d'émeraude, qui a la fécondité de la Terre promise, la végétation luxuriante, les arbres géants, patriarches des forêts, grands comme des cités végétales abritant un peuple d'oiseaux, l'océan de verdure et la mer d'eau douce, le lac Ontario.

— L'Ontario, soupira Félix.

— Je vous y conduirai, dit Rébecca. N'est-ce pas que son nom a une harmonie musicale : l'Ontario ?

— Vous aimez deux belles choses, Rébecca, ajouta le fermier-modèle, la montagne et la mer. Mais voici MM. Waterfly *senior* et *junior* en personne.

La présentation de Félix et de George amena immédiatement un proverbe :

— *Tel père, tel fils.*

— *A père avare, fils prodigue*, rétorqua Félix, avec cette vivacité française qui n'est jamais à court de réplique.

— Ah ! ah ! *Junior*, s'écria M. Bugle, qui désignait familièrement les deux frères par une abréviation, on vous a rendu la monnaie de votre pièce.

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve que les proverbes ont toujours raison, parce qu'ils sont blancs et noirs, disent le pour et le contre, soufflent le froid et le chaud, et qu'ils ont tous leur contre-pied. Rien ne prouve mieux la vanité et l'erreur de la raison humaine que cet antagonisme des axiomes de la Sagesse des nations, et pour reposer sur cet oreiller, il faut avoir la tête de Benjamin Franklin. On les accepte sans discussion, parce qu'ils sont les échos de l'expérience et l'expression du sentiment populaire. On les adopte comme des vérités démontrées, parce qu'on a l'habitude de les entendre dès l'enfance, et que les esprits ordinaires préfèrent les opinions toutes faites qui les dispensent de raisonner. Ce sont des monnaies qui seront encore longtemps dans la circulation, attendu que rien ne dure comme un préjugé, et qu'il est plus facile de

citer un proverbe que de donner une bonne raison.

— Je ne vous contredirai pas, monsieur Bugle; mais je me contente de la *Science du Bonhomme Richard*, et il faut laisser leurs béquilles à ceux qui ne savent pas marcher tout seuls.

— Dans la république des culs-de-jatte, les boiteux sont rois, ajouta Waterfly *senior*.

— Vous aurez beau dire et beau faire, avec tous vos voyages, *pierre qui roule n'amasse pas de mousse*.

— *Chien qui marche, os trouve*.

— Deux, compta M. Bugle. Je vais noter les proverbes et marquer les points.

Tout en prenant part à ce dialogue croisé, Waterfly *junior* remplissait son rôle de cicérone, et fit successivement visiter la ferme avec sa basse-cour, sa laiterie, son moulin, et ses ruches d'abeilles, l'étable et l'écurie, les tentes et les chariots, les machines et les instruments aratoires. Dans l'herbe de la prairie artificielle et sous le couvert des arbres du parc, on apercevait les chevaux, les bœufs, les vaches laitières, les chèvres, sous la garde des grands chiens de berger, prêts à ramener doucement la brebis qui s'égare, ou à fixer au sol dans leur étau d'ivoire le pied d'un taureau indiscipliné.

Rébecca et Cecily, en robes claires, animaient le paysage, galantes comme des bergères de Watteau dans ce décor d'opéra-comique.

Une collation était servie sous un léger pavillon à

la colonnade de bambou, où les visiteurs prirent place au gré de leur fantaisie.

— Je n'espérais pas ce matin que nous déjeunerions en plein air, dit Cecily.

— *Après la pluie, le beau temps*, dit l'intendant.

— Vous abusez des proverbes, articula son aîné. On peut dire aussi justement : *Après le beau temps vient l'orage*. C'est comme si on retournait l'aphorisme du philosophe Descartes : « *Je pense, donc j'existe.* » « J'existe, donc je pense. »

— Vous voyez, *junior*, reprit le fermier-modèle, que malgré vos pronostics, nous avons été prêts.

— C'est égal, monsieur Bugle, *il ne faut pas remettre au lendemain ce qu'on peut faire la veille*.

— Sans doute, mais il y a un autre dicton : *la nuit porte conseil*. Et de trois, *junior*.

— Vous n'avez pas exposé les produits de vos plantations et de vos forêts, monsieur Bugle? demanda George.

— J'en avais l'intention, mais *Junior* n'était pas de mon avis.

— Cette double exposition nous aurait beaucoup donné de tablature, dit l'intendant mis en cause, et elle aurait pu nuire à celle de la ferme-modèle. *Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois*.

— C'est une manière de voir que je ne critique pas, monsieur Waterfly, dit l'Anglais avec un sourire, mais *il faut toujours avoir deux cordes à son arc*.

— Quatre! exclama M. Bugle. Quand nous serons

à cinq, je porterai un toast au *Bonhomme Richard*.

— Je ne dirai plus rien, monsieur. *En close bouche n'entre point mouche.*

— Et *faute de parler on meurt sans confession*, ajouta Cecily en riant.

— Cinq. Je proclame le toast, dit son père : « Ladies et gentlemen, videz vos verres et remplissez-les. »

Ce fut le signal des toasts qui se succédèrent sur toute la ligne : à Cecily, à Rébecca, aux deux frères Waterfly, les infatigables organisateurs, à George Minturn, à Félix Obert, qui but à la *médaille d'or* de Samuel Bugle.

— Je me contenterais de la médaille d'argent si on me la donnait tout de suite, répondit le fermier-modèle.

— *Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras*, murmura l'incorrigible Waterfly *junior*.

— *Et qui ne risque rien n'a rien*, répliqua triomphalement son aîné.

— Six, compta M. Bugle, pour la bonne mesure.

On apporta la cafetière russe, la théière, le cabaret à liqueurs et la caisse de cigares.

— Ah ! si l'*Ancêtre* était là, dit Waterfly *senior*, en accompagnant ce vœu d'un grand coup de rhum de la Jamaïque, je viderais ce verre en son honneur.

— Ces gentlemen ne connaissent pas l'histoire du *Singe héroïque*. Racontez-la, *Senior ;* je l'écoute toujours avec plaisir.

— Il y a déjà longtemps de cela, commença Wa-

terfly. Nous étions vingt cavaliers en chasse pour capturer de grands singes. Les éclaireurs avaient signalé une troupe campée sur le plateau d'un rocher découvert et assez élevé, à deux cents pas d'une colline boisée. Nous filions à bride abattue pour couper le passage et cerner le rocher. Un orang nous avait aperçus. Il donna le signal d'alarme, et toute la tribu de ces démons agiles disparut dans la montagne. Mon cheval était solide et j'avais pris la tête. En arrivant près du rocher, j'entendis des cris perçants. C'était un jeune singe, oublié ou abandonné dans la panique. Le cercle se ferma. Il était à nous.

Il reprit :

— Ce jour-là, j'ai assisté à une scène que je n'oublierai jamais, et qui doit inspirer à l'homme un sentiment de modestie, car il prouve que le monarque de la nature n'a pas le privilège exclusif de la grandeur morale. Aux cris désespérés du pauvre petit diable, un orang de haute taille venait d'apparaître sur la cime d'un arbre, à portée de balle. J'entends le craquement des carabines. Je crie : « Ne tirez pas. » L'homme des bois descend, sort du taillis, traverse d'un pas mesuré la zone découverte, passe entre deux chevaux, grimpe sur le rocher, prend le jeune singe sur son épaule, franchit en retour le cercle des cavaliers, et s'éloigne du même pas avec tranquillité.

Le narrateur se tut un instant.

— Eh bien ! oui, poursuivit-il après une seconde rasade et en posant son verre sur la table, si les singes

supérieurs sont nos premiers ancêtres, je ne rougis pas d'être le frère de ce héros des bois.

— En vérité, dit Samuel Bugle, l'homme a le privilège de la vanité. Il admire, par exemple, comme une chose rare et extraordinaire, le courage et le dévouement maternels qu'il daigne à peine remarquer chez les plus humbles animaux. Waterfly, vous m'avez saisi le cœur. Je porte un dernier toast au *Singe héroïque*.

En quittant le pavillon, la caravane se dirigea du côté de la section anglaise et fit une station devant un modèle de navire à vapeur semblable à ceux qu'on peut voir dans les agences maritimes. On lisait sur la proue :

Richard Minturn. — London, 1876.

Après avoir écouté les explications données par George, on se dirigea vers la section française. Là, dans l'encadrement d'une vitrine noir et or, s'alignaient symétriquement deux violons, deux altos, deux violoncelles et deux contre-basses, portant cette inscription sur une tablette :

Nicolas Obert et Fils. — France. Vosges.

En sortant de l'Exposition par les galeries de peinture, Félix fit la remarque que rien ne protégeait les tableaux contre les chances d'accidents ou de maladresses. Ni balustrade ni cimaise. On touchait les

toiles; certains promeneurs les écorchaient du bout de leur canne ou de leur parapluie.

En rentrant à l'hôtel Continental, Samuel Bugle acheta des journaux qu'il distribua à ses hôtes pour charmer leurs loisirs en attendant l'heure du dîner, et ils se groupèrent dans un angle du salon de lecture.

— Écoutez cette oraison funèbre, monsieur Obert, dit-il en posant la main sur le numéro du *Messager franco-américain* qu'il venait de parcourir :

LE COFFRE-FORT DE JAMES BUGLE

Nous avons enregistré sans commentaires le décès de James Bugle. S'il fallait observer la maxime qui recommande d'honorer les morts par le souvenir de ce qu'ils ont fait de bien dans leur vie, il n'y aurait absolument rien à dire de James Bugle. Mais ce requin a dévoré tant de cadavres, ce brochet a tant fait courir les carpes dans la vase de ses opérations financières, que nous lui consacrons cette notice instructive.

James Bugle est mort pauvre. Il ne laisse qu'un actif de trois cent mille dollars et l'immeuble de son office. Il n'avait pas le génie des grandes affaires et il n'a jamais joué à la Bourse. La manœuvre de ses capitaux consistait à faire travailler son argent par des intermédiaires responsables. L'ouverture de son coffre-fort a amené la découverte d'une pièce d'or fausse, enfermée dans une boite portant cette étiquette : « BATARD DE LA MONNAIE. »

Que la douleur de ses héritiers lui soit légère !

— Les journaux ont cela de bon, dit Samuel Bugle, qu'ils disent tout, même la vérité. Avez-vous trouvé quelque chose d'intéressant dans le *Courrier des États-Unis*, monsieur Minturn ?

— Oui, un article sucre et sel, à propos de nos voisins,

et je tiens à déclarer à M. Obert que mon opinion est tout à fait contraire à cette critique.

George Minturn lut :

L'EXPOSITION FRANÇAISE

L'exposition française est systématique peut-être, dira-t-on, pour un peuple qui se pique d'imagination, et que les autres regardent comme particulièrement fantaisiste. On s'attendait à un *brio*, à un éblouissement, à une fantasia de décor tenant du théâtre et du musée. Rien de cela ; un plan unique, sobre, modeste, presque mesquin, et sévère jusqu'au rigorisme; du bois noir rehaussé de minces filets d'or, des vitrines alignées, uniformes, monotones; rien qui sollicite le regard, rien même qui fasse valoir les objets exposés.

C'est systématique, avons-nous dit, et nous en avons demandé la cause. La commission française a pensé que l'exposition ne perdrait rien de sa valeur intrinsèque à la simplicité des aménagements, qui serait amplement compensée par une ordonnance correcte et une classification normale dont le regard et l'attention ne seraient pas détournés par l'ornementation. C'est le système des collections d'objets d'art, de science et de curiosité, et non celui d'un *Bazar*. La donnée acceptée, et nous tenons qu'elle n'est pas sans valeur, il n'y a plus qu'à louer, et le mérite de l'idée première pourra être mieux apprécié quand l'ensemble sera plus complet et plus saisissable. Dans l'état actuel, il y a trop de vides pour que l'effet soit satisfaisant.

— Voilà ce qu'on peut appeler un bonbon tombé dans du vinaigre, dit M. Bugle.... Eh bien! monsieur Obert, vous déchirez le *Graphic ?*

— Oui, dit Félix. Voici comment on pratique l'hospitalité dans la *Ville de l'Amour fraternel*, voici comment on parle de l'École française de peinture :

Il est évident pour nous, en regardant les peintures de l'*exhibition* française, que la décadence de l'inspiration artistique en France a précédé la décadence de son courage militaire.

— Et cela vous émeut?

— Oui, monsieur Bugle.

— Qu'est-ce que cela peut faire qu'un aveugle parle des couleurs?

— Eh bien! je compte user à mon tour du droit de tout dire, répondit Félix, et je conserverai ces deux échantillons des journaux américains.

L'Exposition de la *Ville de l'Amour fraternel* est bien inférieure à l'Exposition de Paris et à l'Exposition de Vienne, c'est un bazar de clinquant, une grande foire aux marchandises, qui finira par un fiasco solennel. Voilà mon opinion. Je n'ai pas besoin de vous dire que je garderai le meilleur souvenir de nos relations amicales, et que je fais les vœux les plus sincères pour le succès de votre ferme-modèle, du navire de M. Minturn, et des instruments de musique de mon excellent père; mais je n'attendrai pas l'invasion des moustiques pour assister au centenaire du 4 juillet.

Après cette sortie patriotique, la conversation prit un autre cours. Le dîner fut couronné par trois bouteilles de champagne frappé. A la suite d'une délibération intime, il fut arrêté qu'on se retrouverait à Paris. George Minturn annonça son prochain départ pour l'Angleterre. Félix, cédant aux sollicitations générales, consentit à aller oublier *la Ville de l'Amour fraternel* sur les bords enchantés du lac Ontario.

Le soir même, le voyageur Waterfly *senior*, muni d'un pouvoir en bonne forme, se rendit à New-York

pour affirmer la qualité d'héritier de son patron et remplir les formalités d'envoi en possession définitive de la succession de James Bugle. Toutes les valeurs étaient liquides. Le principal commis, soutenu par un commanditaire, offrit d'acheter l'Office de banque et sa clientèle moyennant cent mille dollars, ce qui fut accepté après l'échange d'un télégramme.

L'intendant Waterfly *junior* fut chargé de représenter son maître à l'Exposition.

V

CONSPIRATION DE FAMILLE

Le lendemain matin, Samuel Bugle, Cecily, Félix et Rébecca retournaient au Canada. Nous nous bornerons à marquer d'un jalon leur visite à la chute du Niagara, trait d'union du lac Érié et du lac Ontario, prolongé par le Saint-Laurent. Malgré ses haines vigoureuses et ses rancunes patriotiques envers et contre la morue au camphre, Dorfield, les reporters, et généralement contre tout ce qui développait en lui l'épanouissement de ces fleurs empoisonnées du cœur humain, Félix ne put refuser un éloge mérité à l'organisation parfaite des chemins de fer, où tout est prévu, réglé, simplifié, pour le bien-être du voyageur et du touriste. Les wagons ordinaires, ventilés en été, chauffés en hiver, éclairés la nuit, ont un couloir de circulation où chacun peut se promener librement. Les sièges mobiles ont toutefois le défaut d'être sans dossier pour soutenir les

épaules et appuyer la tête. Une corde, serpentant au plafond entre des anneaux, court dans toute la longueur du train et met chaque personne en communication directe avec le mécanicien sur sa locomotive. A l'extrémité du wagon est le *buen-retiro*, et une fontaine abondamment pourvue d'eau glacée en toute saison. Sur les flancs est une plate-forme extérieure, protégée par une balustrade et abritée par un auvent, où le voyageur peut regarder le paysage en fumant. Elle sert aussi de communication libre pour sauter d'un wagon à l'autre, exercice ordinaire de l'enfant qui va et vient avec sa corbeille inépuisable, pour vendre des journaux, des livres, du tabac, des fruits, des confiseries, des liqueurs, des photographies, des bibelots, tout ce qu'on veut.

— Il n'y a qu'une classe, dit M. Bugle, c'est un hommage rendu à l'égalité. Mais comme *Sa Majesté Dollar* ne perd jamais ses droits, surtout en politique, dans le pays de l'adoration perpétuelle de ce monarque, vous voyez que l'or est un talisman qui opère des prodiges et que l'aristocratie de l'argent n'est pas une chimère.

On sait que sur les grandes lignes de l'Amérique, où les voyages durent souvent plusieurs jours, les wagons sont aménagés avec toute la science pratique du confort. Il y a les *wagons-dortoirs*, d'une riche ornementation, aux lits superposés comme dans les cabines d'un navire. Dans les wagons égalitaires de la classe unique, les lits ne sont disposés que pour la

nuit, au moyen d'un ingénieux système qui permet deles enlever le matin, et l'intérieur du wagon truqué reprend sa physionomie. Les *wagons-salons*, meublés avec luxe, sont des compartiments spéciaux, à larges glaces sans tain, qui s'ouvrent au regard dans toutes les directions de la Rose des vents, et le touriste, assis sur un siège à pivot vertical, peut embrasser d'un regard circulaire l'horizon qui se déroule autour de lui comme la toile d'un panorama. Un nègre de service est toujours à la disposition des voyageurs privilégiés. Il bat leurs habits, cire leurs bottes et veille à tout pendant qu'ils sont au lavabo commun, muni de ses accessoires de toilette. Enfin, pour compléter cette description sommaire, le train remorque le *wagon-cuisine* et le *wagon-restaurant*, de façon qu'on peut accomplir le trajet d'une semaine de New-York à San-Francisco sans quitter le wagon. On mange, on boit, on dort, on se promène, on cause, on joue, on lit, on fume, on écrit même son courrier et on télégraphie pendant les arrêts. C'est l'idéal de la locomotion, dont nous sommes encore si loin.

Au premier buffet, Félix naturellement observateur se donna le double plaisir du goût et des yeux, mangeant de bon cœur des mets appétissants, servis par des jeunes filles jolies, accortes et non moins appétissantes, avec la fraîcheur de leur teint, la grâce de leur sourire, les bras nus et la chevelure d'or ou d'ébène épandue sur les épaules.

— Mangez vite, lui dit son voisin, au lieu de dévorer des yeux ces minois provocants.

Le conseil était bon, car la cloche infernale de la locomotive ne tarda pas à donner le signal du départ.

— C'est insupportable, maugréa Félix, en jetant sa serviette à la volée ; on a juste le temps de payer ce qu'on ne mange pas.

— Consolez-vous, cher ami, nous sommes parés ; j'ai des provisions de bouche et du champagne, le meilleur spécifique pour combattre l'humidité des nuits. Faites comme les Américains. Ici personne ne se plaint jamais ; c'est inutile, et c'est du temps perdu.

Une fois réinstallés dans le wagon-salon où ils étaient en famille, Samuel Bugle décoiffa le goulot argenté d'une bouteille de champagne dont le bouchon sauta par la fenêtre ouverte, bientôt suivi par la bouteille vide.

— En voyage, reprit-il, aux arrêts du *Train-éclair*, il est de principe de courir au buffet, de s'emparer d'une place et de regarder attentivement dans son assiette. Je ne blâme pas votre curiosité. Vous êtes Français, artiste et naturellement admirateur de la beauté partout où elle vous attire. Ces jeunes filles sont, en vérité, gracieuses et charmantes ; elles ne ressemblent guère aux servantes et aux femmes de chambre d'Europe. Il y a, dans le nombre, des demoiselles américaines de bonne famille, très instruites et fort bien élevées, mais sans fortune, qui s'engagent ainsi dans les buffets de chemins de fer et les hôtels des villes d'eaux. Ces fonctions modestes, mais hono-

rables, leur permettent d'aller respirer hors des villes qui sont en été des fournaises de pierres brûlantes, de venir en aide à leurs parents, en retour de leurs sacrifices, de pouvoir continuer leur éducation l'hiver et de s'amasser une petite dot. Il y a des jeunes gens, des étudiants, des fils de petits négociants, qui s'engagent également pendant la belle saison. C'est un des traits parlants de nos idées démocratiques et de nos mœurs égalitaires. En somme, le travail le plus humble est plus noble que l'oisiveté brillante, et cette villégiature économique n'a rien en elle-même d'humiliant pour les déshérités de la grande marâtre. Cela n'empêche pas nos jolies servantes qui se louent, mais qui ne se vendent guère, d'être de séduisantes fiancées, de bonnes petites femmes, de fécondes poules couveuses et d'honnêtes mères de famille. Les garçons n'en deviennent pas moins des négociants, des marins, des avocats, des médecins, des professeurs, et plus d'un membre du Congrès a versé du brandy et du whisky à ses futurs électeurs. Votre Napoléon l'avait bien compris, le jour où il cédait le pas à un portefaix en disant : *Respect aux fardeaux*. Tout le monde est plus ou moins le serviteur de quelqu'un ou de quelque chose. Il n'y a que deux personnes qui n'obéissent pas : *Lord Spleen* et le *Vieux Gentleman*.

— Je n'en ai jamais entendu parler, monsieur Bugle.

— *Lord Spleen*, c'est Dieu, parce qu'il est tout seul. Le *Vieux Gentleman*, c'est le Diable.

Avec un compagnon de la nature de Samuel Bugle, la conversation n'était jamais languissante. C'était le Pic de la Mirandole du Canada. Politique, morale, philosophie, religion, histoire, légendes, traditions, lois, mœurs, coutumes, agriculture, industrie, commerce, navigation, guerre, finances, lettres, sciences et arts, rien ne lui semblait étranger. Félix lui donnait la réplique, ou plutôt scandait ses monologues. On ne peut dire que ces dissertations à perte d'haleine et à longue portée avaient l'attrait de l'imprévu pour ses jeunes compagnes; mais Cecily aimait et respectait son père, et elle l'écoutait toujours avec déférence. Quant à Rébecca, d'un caractère peu expansif, elle semblait distraite, absorbée par des pensées moroses, et se renfermait dans sa mélancolie comme dans une citadelle.

— En France, dit le fermier-modèle, à propos d'une réflexion de son auditeur attentif sur l'activité dévorante du peuple américain, un négociant travaille dix ans, vingt ans, trente ans. Il marie ses filles, case ses garçons, et un fils ou un gendre reprend la maison quand il se retire des affaires. Ici, les maisons se font et se défont avec la même rapidité. La Fortune avait une roue, on lui a donné des ailes.

— Comme à Mercure.

— Si vous voulez.

— Je serais curieux de savoir comment vous l'avez attrapée, car vous n'avez pas dû l'attendre dans un lit.

— J'ai couru longtemps, je puis le dire sans fausse

modestie. Nous étions deux enfants, James et moi. Notre père, architecte et constructeur, s'est enrichi trois fois, et trois fois les incendies de San-Francisco, qui s'allumaient à un anniversaire de malheur, l'ont ruiné de fond en comble. La mauvaise chance ne l'avait pas découragé; mais le Rocher de Sisyphe, en retombant toujours, avait usé sa force. C'était un homme d'acier. Le vieux lutteur, se sentant las et près de succomber, ne voulut pas s'appuyer sur deux jeunes athlètes. Il revint à New-York après avoir ramassé les épaves de ses trois désastres, nous donna à chacun mille dollars en or et nous jeta par-dessus bord, au milieu de cette mer humaine, peuplée de requins, qu'on appelle le nouveau monde.

James n'avait qu'un atout dans son jeu, l'insensibilité du cœur, au demeurant, d'un caractère hypocondriaque et trembleur pour sa peau. Pourtant, ce n'était que la reliure d'un ouvrage dépareillé, car je ne sais par quelle transmission héréditaire il était sans courage et sans cœur. Mon père, William Bugle, était un lion; il en avait la face carrée, et les qualités généreuses qu'on attribue de confiance au *Monarque des Sables*. Ma mère était une matrone héroïque. Comme Adam et Ève, nos parents auraient pu nommer leurs enfants Abel et Caïn, un Caïn sans remords et sans châtiment. James était casanier, calculateur solide, mais sans audace et sans génie, craignant toujours que la terre ne lui manquât sous les pieds. Il fit deux parts de son argent, gar-

dant une poire pour la soif. Il alla droit à la Banque de New-York, comme le ruisseau coule à la rivière, la rivière au fleuve et le fleuve à la mer. Sa première opération fut heureuse. Il racheta, presque au poids du papier, des titres et des créances sur un joueur coulé à fond. Ce joueur eut une veine et revint sur l'eau ; James le prit au filet. Après avoir aligné des colonnes de chiffres à couvrir les rails du chemin de fer du Pacifique, il a gagné deux millions, dollar par dollar, pour justifier un des proverbes stupides et consolateurs de Waterfly *junior :* Ce sont les petits ruisseaux qui font les grandes rivières.

A l'époque où j'étais sur les bancs de l'école, j'avais déjà le caractère aventureux. Je mis tous mes œufs dans le même panier, décidé à jouer ma partie sur une carte. C'était à l'époque où l'armée des aventuriers de l'Europe se rassemblait aux placers de la Californie. La fièvre d'or soufflait sur les deux mondes. J'achète une pacotille de parfumerie, un baril de rhum et une barque qui portait Samuel Bugle et sa fortune. Je n'avais pas navigué trois jours, que mon embarcation chavirait dans un rapide. Je me sauve à la nage, j'aborde et je fouille dans ma poche pour allumer une pipe, sans réfléchir que mon sac à tabac n'est plus qu'une éponge.

Privé de cette dernière consolation, je m'en retournais le long de cette rivière qui venait d'engloutir ma petite fortune et mes grandes espérances, quand je croisai un porteur de balle, à peu près de

mon âge, chargé d'une lourde boite de bimbeloterie, que j'avais prise d'abord pour un orgue de barbarie couvert de toile cirée. Le colporteur me demande d'où je viens et où je vais, je lui raconte mon naufrage ; il m'offre un cigare, me propose une association, et je pars avec lui. Nous avons fait gaiement ensemble, en moins d'une année, quinze cents lieues à pied, portant la boite à tour de rôle, la vidant au passage dans les établissements, la remplissant dans les villes, partageant tout en frères, car je puis donner ce titre à Jones Swan. Tout compte fait, en arrivant à San-Francisco, nous avions réalisé un bénéfice de six mille dollars, dont Jones fit deux parts, en me déclarant qu'il renonçait à porter la balle. Il acheta un âne, m'embrassa et remonta vers l'Ouest pour entreprendre le trafic des armes et des fourrures. Il y a environ trente ans que nous nous sommes séparés. Je n'ai plus jamais entendu parler de mon premier ami, malgré un avis en permanence dans les journaux. Si je le retrouve, il y a pour lui un trésor d'affection dans le cœur, un compte-courant sur le registre de Samuel Bugle.

Le fermier-modèle s'interrompit pour faire à son auditoire une distribution de sandwiches et décoiffer une seconde bouteille, qu'il jeta par la fenêtre après avoir rempli les verres et porté un toast à Jones Swan.

— Cette fiole, dit-il, retrouvera sa sœur aînée à cinquante lieues d'ici, en roulant tout droit.

— Et qu'avez-vous fait après le départ de votre associé ?

— Je n'ai pas perdu mon temps à chercher des pépites d'or. Avec mes trois mille dollars, j'achetai une grande baraque en planches, dans le voisinage du campement des mineurs, et j'embauchai une douzaine de Chinois désillusionnés, presque tous anciens cultivateurs. C'étaient des compagnons utiles. Je commençai avec eux à remuer la terre et à nourrir du bétail. L'année suivante, ceux qui récoltaient l'or natif des placers me donnaient une pincée de leur poudre jaune pour avoir du pain, de la viande, de la bière, du lait, des œufs, du rhum et du tabac. Un beau jour, on improvisa dans ce désert une cité nouvelle, avec son chemin de fer, son élégraphe, sa poste, son temple et son école. Ma baraque en bois fut métamorphosée en belle métairie, centre d'une plaine fertile et quartier-général de troupeaux qui croissaient et multipliaient. Au bout de trois ans, j'étais propriétaire d'un établissement estimé plus de cinq cent mille dollars. J'avais vingt-quatre ans. Je cédai mon exploitation à une compagnie.

Le gouverneur du Canada me fit obtenir une concession sur le bord de l'Ontario, où j'ai recommencé sur une plus grande échelle, en joignant à la grande culture et à l'élève du bétail le commerce des bois de construction. C'est là que j'ai rencontré l'orpheline qui devint ma compagne. Elle était fille d'un officier écossais, tué dans une expédition contre les Indiens.

Lisez l'épisode de Ruth et Booz. Ce roman de la Bible est celui de mon mariage.

Samuel Bugle garda le silence.

On trouvera plus loin, dans les Souvenirs de Rébecca, quelques détails sur son histoire intime jusqu'au moment où nous l'avons présenté au lecteur avec sa fille Cecily, sur le pont du navire qui les ramenait du Havre en Amérique.

— On dit, à Philadelphie, que vous avez une fortune princière, reprit Félix, qui avait écouté son récit avec une attention soutenue.

— Princière ? répondit le fermier-modèle, on peut dire royale, sans humilier la majorité des souverains. J'ai gagné loyalement plus de dollars au grand soleil, que cinquante James prisonniers derrière les barreaux de leurs offices.

— Cent millions ?

— En bloc, oui ; mais cette fois, tous mes œufs ne sont pas dans le même panier. J'ai des valeurs sur les banques et les chemins de fer de France et d'Angleterre.

— Ce qui m'étonne le plus, c'est votre simplicité.

— L'homme est né chasseur, marin ou laboureur. Je suis un homme.

— Vous êtes un sage.

— Cela ne m'empêche pas de faire de temps en temps quelque bonne folie ; n'est ce pas, Cecily ?

— Pour les autres, mon père.

— Chacun prend son bonheur où il le trouve. Le mien est de voir des heureux autour de moi; c'est pourquoi je voudrais dissiper le nuage qui voile les yeux de ma chère Rébecca.

— Je ne suis pas triste, mon père; je puis vous donner ce nom, qui n'appartient pas à Dorfield. Félix Obert le sait, je lui ai confié mon secret.

— Je ne vous interrogerai pas, Rébecca; vous avez certainement une raison majeure pour ajourner cette confidence.

— Cette raison n'existe plus. A cette heure, Dorfield est en mer, et je puis enfin parler : je ne suis pas sa fille.

— J'entends le cri de la nature. Il peut aller au cœur d'un père, mais il ne saurait émouvoir la tête d'un juge. Quand Dorfield est venu frapper à ma porte, j'ai dominé la répulsion que m'inspirait ce sinistre vagabond, à la vue d'une innocente et frêle créature qui me tendait ses petits bras. Vous aviez quatre ans à peine. Je vous ai recueillie et élevée avec ma propre fille. Dix années écoulées, le vagabond est venu réclamer sa proie. Je suis magistrat, je rends la justice dans mon district de l'Ontario. Je n'ai pas besoin de vous dire, Rébecca, que ce n'est pas sans combat que j'ai consenti à livrer ma fille adoptive, la sœur de Cecily, au funèbre saltimbanque dont les maisons roulantes stationnaient à Montréal. Le métier

de ravisseur d'enfants, facile et lucratif, est chose commune à ces gens-là. J'ai exigé des papiers, des actes, des preuves. Le misérable était en règle, comme tous les voleurs.

— Ces papiers, ces actes sont faux.

— Je le soupçonnais, et je ne renonçais pas encore à l'espérance de vous soustraire au sort qui vous était réservé. Je partis pour Londres. Dans le même temps, Dorfield m'intentait à Montréal une action en calomnie et séquestration d'enfant. Ses titres ont été examinés et vérifiés par le chef de la police anglaise et par un solicitor. L'acte de mariage de Job Dorfield, l'acte de décès de sa femme, Débora Grœcina, l'acte de naissance de leur fille Rébecca, ont été contrôlés sur les registres des paroisses. Le passeport de Job Dorfield porte le visa et la date de son départ d'Angleterre. Il a ses lettres de grande naturalisation. Nul ne peut lui contester le titre et les droits de citoyen américain. Devant la loi, vous êtes la fille légitime d'un ancien acrobate anglais et d'une bohémienne diseuse de bonne aventure; devant la loi, vous êtes la fille de Job Dorfield.

— Pas devant Dieu! Pas devant vous! Si Débora Grœcina a eu une fille de mon âge, morte ou vivante, ce n'est pas moi. Si Job Dorfield a entre les mains des actes réguliers, ils ne sont pas à lui. Il les a achetés ou volés, comme il m'a achetée ou volée moi-même.

— Parlez, Rébecca, parlez. C'est Dieu qui vous inspire et qui vous conduira.

Rébecca poursuivit :

— Abandonner une enfant pendant dix années, puis la réclamer pour la jeter vivante à des bêtes féroces, ce ne sont pas là des preuves décisives, ni même suffisantes. Dans les cirques, on voit tous les jours des pères, des mères, torturer les enfants à leur naissance, se faire gloire, honneur et profit des mutilations infâmes de cet ignoble métier. Non, je n'invoque pas ces preuves en déni de paternité. J'en ai cherché d'autres. Ce n'était d'abord que la voix de l'instinct dans mon âme d'enfant; mais, un peu plus tard, ce fut le cri de ma raison révoltée. J'ai demandé à Job Dorfield où il était né, lui, et aussi Débora Grœcina, qu'il prétend être ma mère. Il ne m'a pas répondu. J'ai demandé à Job Dorfield si son père et sa mère vivaient encore, ainsi que mes grands-parents en ligne maternelle. Il ne m'a pas répondu. Je dis donc que cet homme ne s'appelle pas Job Dorfield, et que sa famille, s'il en a une, ne le reconnaîtra pas sous ce nom.

Cette conclusion fut suivie d'un intervalle de silence.

— On a examiné les papiers et les actes que Dorfield avait dans son portefeuille, continua Rébecca, c'est lui qu'il fallait regarder ; vous auriez vu le crime à plein sur sa face de Judas.

— Et pourquoi ne m'avez-vous pas ouvert votre cœur? Quel motif aviez-vous de garder le silence?

— Deux raisons : il fallait inventer un moyen de savoir la vérité et trouver un ami pour le mettre à exécution.

—Vous avez deux amis.

— Oui, j'ai ce bonheur de n'être pas à la merci du traître. Que feriez-vous si Dorfield était là, devant vous? Le tueriez-vous sur place?

— Non, je ne le tuerais pas. Si cet homme n'est pas votre père, comme j'en ai la conviction morale, le premier devoir qui s'impose est d'épargner sa vie, du moins jusqu'au jour où vous aurez retrouvé votre famille. Il faudra bien qu'il parle, et il parlera.

— Jamais vous n'obtiendrez un aveu de sa bouche.

— Je l'enfermerai dans le cercle de Popilius : la vérité ou la mort.

— Dorfield n'a rien à craindre de la violence ; il sait que je ne permettrai pas qu'il meure en emportant son secret.

— Alors, je lui soumettrai un autre dilemme : Parler, se taire. S'il parle, je lui compterai deux cent mille dollars, et je lui donnerai, sous la foi du serment, toutes les garanties qu'il exigera pour lui assurer le silence et l'impunité. S'il se tait, il sera démasqué, convaincu de faux et de rapt. Le crime a été commis en Angleterre, il y a une loi d'extradition, et c'est de ma propre main qu'il sera livré à la justice.

— Que pourra-t-on lui faire?

— Il sera déporté.

— Et qui vous dit qu'il n'a pas plus d'intérêt à subir la déportation à vie qu'à révéler des faits qui entraîneraient peut-être la peine capitale? S'il n'avait

qu'un vol ou un achat d'enfant sur la conscience, il n'aurait pas eu besoin de changer de nom et de nationalité.

— Nous ne lui demandons pas sa confession générale, mais seulement ce qui nous intéresse.

— Dorfield ne cédera ni à la corruption, ni à la prière, ni à l'action de la justice, ni à la menace de mort. Il a trop bien compris pourquoi je l'ai toujours suivi, pourquoi je lui ai sauvé la vie au péril de la mienne. Il aime l'or, et il consentirait peut-être à s'entendre avec vous; mais il me connaît assez pour savoir qu'il a ensuite un compte à régler avec moi, et qu'il ne doit espérer ni pardon ni miséricorde. Le secret qu'il garde est son esclave; il sera son maître s'il le laisse échapper. C'est le talisman qui rend sa vie nécessaire, sa personne inviolable. Dorfield ne parlera pas.

— Que faire? je ne vois plus rien.

— J'ai trouvé une marche.

— Comment?

— En y pensant toujours. Il y a deux chances de retrouver ma famille. Je réserve la première, qui est douteuse, car si Dorfield pressent un danger, il nous échappera. Voici la seconde : Si mes parents existent encore, je ne leur ferai pas l'injure de supposer qu'ils m'ont vendue ou qu'ils m'ont oubliée. Ils ont dû faire des recherches. Depuis quatorze années, peut-être ont-ils perdu l'espérance de me revoir, sans renoncer à l'idée que leur fille est vivante. J'ai employé, sans

résultat, le seul moyen qui fût à ma disposition, en publiant des avis dans les journaux les plus répandus d'Europe et d'Amérique. Je n'ai reculé devant rien. Je me suis attachée à Dorfield comme son ombre; j'ai étudié son caractère, recueilli ses paroles, surveillé ses actions, épié son sommeil. J'espérais, mais en vain, que sous l'influence d'un rêve, un mot, un nom sortirait de sa bouche. Il est inaccessible au remords, et les fantômes qui hantent les criminels ne viennent pas troubler son repos en esquissant leurs tableaux nocturnes.

— Dorfield a l'estomac solide; il digère tout, le crime, la honte et l'argent mal acquis.

— Après avoir bien réfléchi, en désespoir de cause, j'ai conçu l'idée de commettre un assassinat, un parricide, un crime étrange qui passionnerait la curiosité des deux mondes, et dont le retentissement arriverait peut-être aux oreilles de mon père et de ma mère. Le hasard me favorise. Dorfield est à Paris; c'est le théâtre que j'ai choisi. Au grand jour, en public, je le poignarderai, et d'une main assez sûre pour le blesser sans mettre sa vie en danger. Je me suis fait expliquer la marche que suit en France une affaire criminelle. Je serai arrêtée avec Dorfield; on ouvrira une enquête, on me soumettra à un interrogatoire, et je passerai en cour d'assises. Là, devant les juges et le jury, je mettrai Dorfield en face de lui-même, je verrai comment il jouera son double personnage, par quels témoins appelés d'Angleterre il se fera reconnaître. Je serai

jugée à Paris, Dorfield sera jugé à Londres. Quoi qu'il advienne, le monde entier entendra mon appel.

— Le cœur a sa lucidité comme le génie, et les femmes ont en elles une arme inconnue, une étincelle vive qui fait pâlir les flambeaux scientifiques. Oui, la vérité est le soleil du cœur, murmura Samuel Bugle.

Rébecca reprit :

— Cependant un doute m'arrête encore. Si l'écho de ce procès à sensation retentit jusqu'au foyer, jusqu'au cœur de ma famille inconnue, mon père et ma mère ne retrouveront qu'une fille dont la main sera tachée de sang, et cette rencontre, si chèrement payée, se fera dans l'ombre d'une prison.

Les yeux de Rébecca se voilèrent.

— N'était-ce donc pas assez, continua-t-elle avec tristesse, d'avoir accepté cette destinée pour leur être rendue? De quel front l'amazone, la dompteuse du cirque, livrée en pâture à la multitude, reparaîtra-t-elle devant eux?

— Vous êtes une noble créature, dit Samuel Bugle, en l'embrassant avec tendresse.

— Vous êtes ma sœur, dit Cecily.

— Le passé est inexorable, reprit Rébecca; qui pourra l'oublier?

— Moi, dit Félix. J'effacerai votre nom, et je le remplacerai par le mien.

— Vous m'aimez, Félix, et je vous aime aussi. Maintenant, j'ai parlé. Vous êtes mes amis, mes con-

seillers. Dites-moi si ma cause est légitime et si vous approuvez ma résolution ?

— Oui, dit Samuel Bugle, et je traverserai l'Atlantique avec Cecily, pour témoigner contre Dorfield.

— Et vous, Félix ?

— Je suis votre fiancé. Je frapperai Dorfield, et vous resterez libre.

— Bien, monsieur Obert, dit Samuel Bugle en lui tendant la main.

— Je ne puis y consentir, ajouta Rébecca, bien qu'il me répugne de toucher à Dorfield, même avec un poignard. Félix s'exposerait inutilement à la rigueur des lois de son pays, et, pour moi, la justice sera plus clémente.

— Elle a raison, dit Samuel Bugle à Félix.

A la suite de cette conspiration de famille, la surexcitation de Rébecca fit place à ce calme particulier que donne une résolution prise. Un rayon d'espérance avait traversé le nuage qui obscurcissait sa pensée, et elle recouvra bientôt la plénitude de ses facultés actives.

Le *Train-éclair* fit un deuxième arrêt pour le dîner des voyageurs. Au buffet, elle remarqua que Félix mangeait sans entrain et les yeux baissés.

— Je vous permets de regarder les jolies servantes, lui dit-elle ; vous ne serez pas grondé.

— Ne vous y fiez qu'à demi, ajouta M. Bugle, qui ravageait au hasard tous les plats dont il était envi-

ronné, pendant que les pintes de bière se suivaient presque sans interruption.

Cecily et Rébecca échangèrent un sourire, que Félix intercepta au passage. La bonne humeur communicative du fermier-modèle rayonnait sur tous les visages, quand la cloche impitoyable de la locomotive recommença à sonner le branle-bas du départ. Dans le wagon-salon, quatre lits dressés pendant leur courte halte semblaient les inviter au sommeil ; mais nos voyageurs n'étaient pas encore en humeur de dormir et la causerie familière reprit son cours.

Tout en prêtant l'oreille, Félix ne pouvait se rassasier de la contemplation des paysages qui se succédaient comme des changements de décor à vue.

— La réalité est supérieure à l'imagination, dit-il, mes impressions sont plus vives que mes rêves. Je comprends mieux le génie de Fenimore Cooper.

— Il a vécu sur les bords de l'Ontario, répondit Samuel Bugle, il a parcouru les forêts, traversé les fleuves et les grands lacs ; il a suivi les pêcheurs indiens jusqu'aux confins des régions glacées et les chasseurs dans l'immensité des prairies ; il a vu déferler au désert les premières vagues humaines de la civilisation.

—Quelle différence y a-t-il entre le *Désert* et la *Prairie ?*

— Il y a d'abord la *Terre de Désolation*, désert de glace et de rochers, sans végétation, qui n'offre d'autres

ressources que la pêche et la chasse des animaux à fourrures.

Le *Désert* proprement dit est la zone sans pluie, presque inhabitée, dont le sol aride de sable ou de gravier ne donne qu'une herbe courte et rare, excellente pour les bisons et les chevaux. Une étroite lisière de sol d'alluvion marque le lit des cours d'eau, desséchés pendant une grande partie de l'année. On peut voyager des semaines entières dans ses quinze millions d'hectares sans voir un arbre, un arbuste, un buisson sur cet océan d'herbe.

La *Prairie*, d'une égale étendue, est entre la zone du *désert* et celle des *forêts*. C'est la même immensité, la même solitude, et, dans la saison nouvelle, l'infini des plaines onduleuses ressemble à un autre océan de verdure et de fleurs.

La région des *forêts* a quatre fois la superficie entière du *Désert* et de la *Prairie*, où l'incendie ouvre de vastes clairières; mais on n'y trouve pas les essences variées et les bois précieux du Canada. Pour le prix que coûtait un caprice de la Pompadour, la France aurait pu conserver cette riche colonie.

Le soleil s'était couché dans sa gloire , laissant traîner sous les nuages la pourpre frangée d'or de son manteau oriental. Le crépuscule jeta son voile sur le sein de la terre endormie, et le char de la Nuit s'avança en soulevant une poussière d'étoiles.

Samuel Bugle se recueillit un instant et récita la prière du soir.

— A quoi songez-vous, Rébecca? demanda-t-il en voyant qu'elle restait agenouillée, la tête dans ses mains.

— Je réfléchis, et je dormirai plus tranquille quand je vous aurai fait part d'une inspiration qui m'est venue.

— Nous vous écoutons.

— Je crois qu'il n'est pas impossible d'atteindre le but que je me propose sans répandre du sang. Le meurtre n'a jamais porté bonheur à personne, et la première conséquence d'un attentat contre Dorfield sera de le rendre moins odieux.

— Très logique.

— Ne pourrait-on pas arriver au même résultat par l'exécution d'un crime imaginaire?

— Ceci est un nouvel aspect de la question qui mérite examen.

— Je suppose que j'accuse Félix de m'avoir promis le mariage et de m'avoir abandonnée. Il suffira que le poignard effleure son épaule pour que je sois jugée au criminel.

— Oui.

— Dorfield ne soupçonnera pas le piège. Je jouerai bien mon rôle et je le soutiendrai jusqu'au bout. J'accuserai Félix Obert de parjure et, du même coup Dorfield de faux et de rapt.

— Vous avez été bien inspirée, Rébecca. Le funèbre saltimbanque sera pris dans les engrenages de la justice, et il y passera tout entier. Quand l'explosion du double scandale aura produit son effet de publicit

foudroyante, vous révélerez le secret de la conspiration. Est-ce votre avis, monsieur Obert ?

— Je donne les mains à ce projet, qui offre tous les avantages du premier sans en avoir les dangers et les inconvénients.

— C'est une chose décidée. A notre arrivée à la résidence, il ne sera pas inutile de soumettre le problème à Kalmor, le chef indien, le Sachem des îles. Il nous dira ce que lui aura soufflé le Manitou. Kalmor a l'esprit inventif, subtil et pénétrant, et ses conseils ne sont pas à dédaigner. Il y a parfois de la divination dans la tête de ces Peaux-Rouges.

— Enfin, dit Félix, je verrai donc un chef indien.

— Oui, répondit Rébecca, mais il ressemble à mes lions, il est apprivoisé.

— Maintenant, dit M. Bugle, nous arriverons demain matin. Notre conscience est tranquille, et nous pouvons nous livrer au sommeil en pensant que cette journée n'a pas été perdue.

VI

LA VÉNUS CUIVRÉE

Au lever du soleil, le train s'arrêtait à la station voisine de la résidence de Samuel Bugle. Les quatre voyageurs burent une tasse de thé au buffet, pendant qu'on chargeait les bagages sur un camion attelé de deux poneys à la croupe rebondie. Dès qu'ils eurent pris place dans le break qui les attendait à l'arrivée, les deux trotteurs filèrent sur le sol uni d'un bois de pins, de cèdres, de mélèzes et d'érables. En une demi-heure de course rapide, ils avaient franchi la distance qui les séparait de l'habitation.

Cecily et Rébecca disparurent sous la colonnade d'une galerie couverte qui encadrait la cour intérieure des bâtiments. Un serviteur s'empara de la valise et de la couverture que Félix portait à la main.

— Ce domestique est un métis canadien. Son nom est Bengali, dit M. Bugle. Il est à votre service parti-

culier, et vous servira d'interprète avec les Indiens dont il connaît le dialecte. Comme nous avons encore deux bonnes heures avant le déjeuner, je vous conseille d'aller prendre un bain. Vous trouverez un costume de chasse dans le canot amarré au pied de cette rampe. A cinquante brasses sur la droite, vous doublerez une pointe de sable, et vous entrerez dans une salle de bains que la nature s'est chargée de décorer, avec une richesse que l'art de l'homme ne saurait pas même imiter. Si vous abordez, vous rencontrerez sans doute aux environs Kalmor, le Sachem des Iles.

Félix suivit ces indications. Il venait de traverser à toute vapeur les interminables prairies, les forêts profondes, les riantes vallées, les rivières et les fleuves; mais cette succession de décors féeriques ne pouvait diminuer l'admiration du spectacle qu'il avait sous les yeux, rendu visible par deux simples mots de Fenimore Cooper: « *Regardez : l'Ontario.* » Toutefois, son impression ne fut pas complète à l'aspect de la mer intérieure d'eau douce dont la ligne grisâtre se confondait avec celle de l'horizon. C'était l'étendue, c'était l'infini, mais il manquait au tableau ce cadre qui donne aux lacs de la Suisse leur grande poésie, ces montagnes où la sévère beauté de la nature est assise sur les genoux de la terreur.

Après quelques instants de contemplation, Félix détacha le canot, saisit les rames, tourna la pointe du promontoire, et s'engagea dans une passe étroite; masquée par des arbustes qui semblaient défendre

l'entrée d'une petite baie, brillante comme un miroir En pénétrant dans ce cirque de verdure, il aperçut, l'extrémité opposée, une forme humaine glissant à l surface de l'eau avec des ondulations de sirène. A so approche, elle disparut. Un léger sillage, presqu effacé, coupait la nappe dormante du cercle liquide et s'élargissait en mourant sous les arbustes du bord Il y avait comme un mystère étrange dans cett vision à peine entrevue, si rapidement évanouie.

C'est une chose délicieuse, après la fatigue d'u long voyage où le corps est couvert de poussière et d fumée de charbon, de se plonger dans l'eau fraîch et limpide d'une rivière ou d'un lac. Félix se désha billa dans le canot et fit à la nage le tour de la baie comme un Triton à la recherche d'une naïade. L souvenir de la nymphe classique fuyant vers le saules chantait encore dans sa mémoire pendant qu'i endossait son nouveau costume canadien. Ce ne fu pas sans une sensation de bien-être qu'il abandonn sa défroque européenne pour revêtir un justau-corps, une culotte et des jambières de peau d daim tannée, des mocassins et un bonnet de castor Cette opération terminée, le corps reposé, l'espri libre et dispos, il aborda vers un point de la riv tapissé d'herbes et de plantes aquatiques, amarra so canot et s'avança à la découverte.

Il se trouvait sur la lisière d'une forêt aux arbre gigantesques, projetant leur ombre sur le sol couleu d'ardoise, et dont les troncs élancés s'alignaient comm

la colonnade d'un temple rustique à la voûtede feuillage. Là, une apparition non moins extraordinaire que la Sirène du lac le frappa de surprise. C'était un guerrier indien, drapé dans son manteau de laine écarlate relevé sur les épaules, laissant à découvert un collier de griffes d'ours sur la poitrine bizarrement tatouée, comme le visage, par des lignes et des figures de vermillon, de bleu d'azur, d'ocre et de noir d'ivoire. Une plume d'aigle était plantée dans sa chevelure en touffe au sommet de la tête. Il se tenait debout, immobile et silencieux, les mains reposant unies sur le canon d'un rifle à la crosse d'ébène. Une pipe, au fourneau de terre rouge de Smyrne à long tuyau de merisier, remplaçait à sa ceinture le tomahawk et le couteau.

Il eût été difficile de démêler la forme et l'harmonie des traits sous le masque de peinture qui leur donnait une expression farouche. Toutefois, un disciple de Lavater aurait pu en déterminer l'ensemble par la structure des lignes, et même y découvrir cet air de noblesse calme et de dignité naturelle qui caractérise les anciens maîtres dépossédés de ces vastes territoires. Le front était haut, le nez aquilin et légèrement recourbé, aux ailes mobiles se dilatant avec le froncement des narines du tigre. Le corps athlétique, aux belles proportions, aux attaches fines, révélait la force d'un homme dans toute la vigueur de l'âge. C'était l'incarnation vivante de ces sombres guerriers, immortalisés par leur Homère. Il appartenait peut-être à

cette dernière tribu qui pouvait encore faire honneur à la légende du *Chien d'or :*

> Je suis un chien qui ronge l'os,
> Et j'attends, prenant mon repos;
> Un jour vient, qui n'est pas venu,
> Où je mordrai qui m'a mordu.

A le voir ainsi dans son cadre, il faisait songer à cette race stoïque qui avait pour devise : « *Souffre et meurs sans parler.* »

Les héros de Fenimore Cooper étaient des personnages aussi familiers à Félix que s'il avait vécu avec eux. Cependant il hésita, retenu par une arrière-pensée, avant d'aborder le sauvage. Samuel Bugle, connaissant son admiration sans bornes pour l'*Iliade* et l'*Odyssée* des Peaux-Rouges, n'avait-il pas préparé cette rencontre ? Ce guerrier magnifique était sans doute Kalmor, le chef indien dont il lui avait parlé. Mais pourquoi ce costume d'apparat, cette attitude théâtrale au milieu d'une forêt? Illusion ou réalité, le charme ne durât-il qu'une minute, Félix voyait marcher un des fantômes de son imagination sous une forme vivante, et celui qu'il avait sous les yeux était beau comme le *Dernier des Mohicans.*

Après l'avoir considéré quelque temps en silence, Félix éleva en l'air sa main ouverte, la posa ensuite sur sa poitrine, marcha droit au guerrier, et s'arrêta devant lui.

L'Indien étendit le bras, et le toucha de l'index à l'épaule :

— Kalmor est un chef, ami du *Patriarche*, de la *Tourterelle des bois* et de la *Lionne*, dit-il en français.

— Vous voulez dire Samuel Bugle, miss Cecily et miss Rébecca, répondit Félix, traduisant couramment le langage imagé de son interlocuteur.

— Mon frère a dit leurs noms.

— Je vois un chef, reprit gravement Félix, enchanté de la situation ; mais un nuage obscurcit mes yeux. Le Sachem des Iles est peint et armé, comme si le chemin de son wigwam était un sentier de guerre. Son frère blanc demande une réponse ; ses oreilles sont ouvertes.

Un éclair brilla dans les yeux du guerrier. Sans en rien laisser paraître, le signe de Félix en l'abordant l'avait étonné ; mais ce langage, qui était comme la musique de l'accent natal, fit vibrer dans son âme indienne une corde depuis longtemps muette et toujours harmonieuse.

— Mon frère, dit-il en courbant la tête, comme s'il répondait à sa propre pensée, mon frère n'a pas une goutte de sang rouge dans les veines. Mon frère n'est pas un fils de la Tortue. Il est pâle comme le Canadien de sang pur. L'homme blanc est un vautour. Pourquoi mon frère a-t-il le cri de l'aigle ?

— Un chef a-t-il entendu parler de *Deerslayer ?*

— Le nom de Nathaniel Bumppo, Œil-de-Faucon, le Tueur de Daims, Bas-de-Cuir, le Trouveur de Chemins, la Longue Carabine, le Vieux Trappeur, est dans tous

les échos des Grands-Lacs, et son mocassin est encore marqué dans la neige des Montagnes-Rocheuses.

— Il a donc existé?

— *Deerslayer* était l'ami des *Mohicans*, l'exterminateur des *Mingos*. Il chasse avec mes pères.

— Kalmor a-t-il lu son histoire?

— Un Indien ne lit pas dans des livres.

Kalmor étendit le bras d'un geste circulaire.

— Voilà le livre d'un Indien. Il regarde la terre, l'eau et le ciel; mais le gibier, le poisson et l'oiseau ne sont plus à l'Homme rouge.

Il releva la tête avec fierté, regarda fixement devant lui, et continua :

— Mon frère veut savoir pourquoi Kalmor a dessiné sur son corps les images de guerre. Kalmor attendait l'ami du *Patriarche*. Un Sachem a voulu lui faire honneur. L'hôte est le maître du maître. Mon frère commandera ici.

— Comment Kalmor a-t-il été averti?

— Un chef a une oreille pour le lac et une oreille pour la forêt. Il sait que l'*Esprit chuchoteur* court plus vite que le *Cheval de fer*.

Félix devina facilement que ces métaphores pittoresques désignaient le *Télégraphe* et la *Locomotive*.

Le chef indien accompagna sa réponse d'un geste plein d'aisance, par lequel il invitait l'étranger à le suivre.

Au bout d'une centaine de pas, Félix aperçut une

habitation qui ressemblait à celle des contrées du Nord, construite en madriers et couverte d'ételles de bois. A côté s'élevait une tente conique, ouverte au sommet, formée de piquets et de peaux de bisons. L'intérieur de la maison de bois était d'un aménagement simple, mais qui causa à Félix une satisfaction d'artiste par sa couleur locale. La première chose qui frappa son regard en entrant fut une collection d'armes indigènes disposées autour de la salle unique du rez-de-chaussée, hache, tomahawk, lance, bouclier, arc de bois de fer, carquois avec ses flèches barbelées, couteau à manche de corne. Il y avait là tous les éléments d'une panoplie indienne, telle qu'on peut en voir chez les marchands de curiosités de Québec et de Montréal. Mais c'est en vain qu'on y aurait cherché une chevelure humaine; Kalmor n'avait scalpé aucun ennemi. Les descendants des tribus soumises ont adopté le costume et les habitudes des nouveaux maîtres du sol et des émigrants. Les derniers Indiens qui perpétuent encore les traditions de leur race guerrière, sont aujourd'hui refoulés dans les retraites inaccessibles des Montagnes-Rocheuses.

Après les armes, Félix examina les costumes et les engins de chasse et de pêche. Le mobilier se composait d'une longue caisse garnie de peaux d'ours, qui servait de lit, d'ustensiles de ménage, la plupart en argile rouge, et d'outils spéciaux qui éveillèrent son attention. Sur une espèce d'établi, formé par des planches reposant sur deux chevalets, s'étalaient en dé-

sordre des paniers en bois de bouleau, des mocassins, des ouvrages en plumes, des calumets en racines, et ces raquettes plates qui s'adaptent aux pieds pour marcher sur la neige. Ces objets disparates représentaient l'exposition spéciale des produits de l'industrie du chef indien, sur laquelle il donna des explications intéressantes.

Cependant la curiosité du visiteur n'était pas entièrement satisfaite. Il supposait que la baigneuse qu'il avait entrevue devait être la fille du chef, et il commençait à s'étonner de son absence prolongée. Comme il franchissait le seuil du wigwam, il aperçut une forme blanche, sortant des profondeurs de la forêt, qui accourait en bondissant à travers la clairière. A la vue de l'étranger, elle s'arrêta court ; puis marchant d'un pas élastique, elle s'approcha de son père, et posa la main sur sa tête baissée pour saluer son hôte, avec un sourire qui éclaira sa physionomie.

— L'*Antilope*, dit le chef d'un ton guttural.

— *Ariane*, ajouta-t-elle d'une voix mélodieuse.

L'examen silencieux dont elle était l'objet ne semblait lui causer aucun embarras. Elle était belle comme une statue de bronze florentin, et paraissait âgée de quinze à seize ans. Son visage avait les reflets de l'or vert qui donnaient du relief à ses traits purs et réguliers. De grands yeux noirs diamantés, aux prunelles pailletées de facettes, nageaient dans leurs orbes laiteux avec le dardoiement fascinateur des idoles hindoues ;

sous les lèvres charnues, les dents, courtes et rondes, était bien rangées; l'oreille délicate avait la transparence d'un coquillage rose. Elle était vêtue d'une sorte de chlamyde en laine blanche, à larges raies bleues obliquant de l'épaule à la hanche, laissant à découvert le col flexible, les bras nus d'une courbure serpentine, et les jambes nerveuses aux tons chauds du bois d'acajou. Une étroite bande de soie neigeuse emprisonnait son front comme le bandeau des sphinx et retombait en larges ailes mobiles sur les épaules. On devinait la force et la souplesse sous les fermes contours dessinés par les plis mouvants de sa robe flottante. Des mocassins en peau d'orignal, brodés de grains de porcelaine et de verroterie, moulaient ses pieds cambrés. Elle portait un collier de perles et des anneaux d'or aux poignets et aux chevilles. Sa taille élégante et svelte, l'agilité de ses mouvements, sa marche rapide justifiaient son surnom : l'*Antilope*.

Félix lui en avait déjà donné un autre : la *Vénus cuivrée*. Il était dans le ravissement. Le lac qui miroitait à travers la colonnade des arbres de la forêt, l'intérieur de wigwam, Kalmor, le chef indien, le Sachem des Iles, sa fille Ariane, l'*Antilope*, la *Vénus cuivrée*, êtres et choses, décors et personnages, donnaient un corps et une âme à sa chimère, par cette libre réminiscence de la vie primitive.

Mais avant de s'éloigner, une dernière surprise lui était réservée. Un canot d'écorce de bouleau venait de virer à l'entrée de la passe. Il était monté par un sin-

gulier rameur, le corps plié en deux, les bras déme surément étendus, coiffé d'un chapeau de jonc tressé et vêtu pour tout costume d'une jupe à la mode écos saise. En trois coups de rame, il fit voler l'embarcatio comme une flèche, aborda en face du groupe, saut légèrement à terre, chargea le canot sur son épaule, f quelques pas sur la rive, déposa son fardeau sous u abri de feuillage, s'allongea dans cette couche d'u nouveau genre, alluma son calumet et se mit à fumer le dos tourné, au mépris de toutes les lois de l'hospi talité. Ces quatre opérations s'étaient accomplies ave une vigueur et une rapidité de mouvements qui tenaien du prodige.

— L'*Ancêtre*, dit gravement le Chef indien.

Le bizarre pilote était un singe.

— L'*Ancêtre*, ajouta-t-il, est l'ami du *Pigeon voyageur*.

— M. Waterfly *Senior*, sans doute? dit Félix au comble de la stupéfaction.

Le Sachem des Iles inclina la tête.

L'*Antilope* s'approcha sans bruit, et, d'un geste mutin, enleva le chapeau de jonc, qui mit à découvert la tête énorme de l'*Homme des Bois*. Il leva sur la jeune Indienne un regard suppliant et elle lui rendit son chapeau, qu'il enfonça d'un solide coup de poing en reprenant sa position horizontale.

— L'*Ancêtre* n'est pas méchant, dit-elle.

— Il fume le calumet comme un homme, répondit Félix. Que fait-il?

— L'*Ancêtre* est libre. Il peut aller et venir dans les *Mille Iles* de l'Ontario.

Elle accompagna ces mots d'une pantomime expressive.

— Pourquoi vient-il ici ?

— Ariane ne sait pas.

Félix se demandait, de bonne foi, s'il ne rêvait pas tout éveillé et s'il ne marchait pas en pleine féerie. La baigneuse, le guerrier, le rameur, tous ces êtres étranges lui semblaient en dehors du monde réel, et cependant ils étaient là, vivants,devant lui, à la pleine lumière.

L'heure avait marché. Il démarra sa barque, prit congé de Kalmor et de sa fille, donna un dernier regard à l'*Ancêtre*, sortit de la baie et revint aborder à son point de départ.

La résidence de Samuel Bugle était bâtie sur un plateau granitique, entre le lac et la forêt. Elle offrait le type des constructions américaines, sans style d'architecture, développant les façades de son quadrilatère, flanquées aux angles de pavillons carrés surélevés d'un étage, et dont les clochetons avaient des airs de campanile.

Les derniers apprêts du déjeuner permirent à Félix de visiter son appartement. Il était situé à l'étage supérieur et divisé en deux parties. La pièce principale, décorée et meublée avec luxe, occupait toute la longueur du pavillon, servant de salon et de bibliothèque.

L'autre partie formait deux pièces d'égale grandeur, chambre à coucher et salle de bain. Les meubles étaient en bois des îles. Il remarqua une carabine de chasse, suspendue par la bretelle, et sur une console, un cabaret à liqueurs auprès d'une caisse de cigares. La bibliothèque offrait une collection d'ouvrages choisis et variés. Tout ce que l'or peut rassembler d'objets utiles et d'armes contre l'ennui était sous sa main.

De cette élévation, la vue embrassait le cercle de l'immense horizon. Le salon donnait sur le lac, qui faisait miroiter sa nappe chatoyante aux grandes zones de vert laiteux et d'opale irisée, que les rides de la brise plaquaient de larges taches couleur d'ardoise violacée. Les fenêtres des chambres opposées regardaient la forêt, séparée de l'habitation par un vaste espace de terrain dessiné en jardin anglais et limité par le sombre encadrement des frondaisons massives. A trois milles environ de distance, une clairière marquait l'emplacement du village d'*Éden*. Une jolie rivière, à l'eau courante, formant une succession de bassins naturels, et qui, en France, ne serait pas indigne d'être la marraine d'un département, serpentait comme un ruban de moire argentée avant d'aller se perdre dans l'Ontario.

Le bruit d'une cloche sonore avertit Félix que le déjeuner était servi. Il ne se fit pas attendre, et les quatre convives prirent place autour de la table, dressée en plein air, sur la terrasse à balustrade qui dominait le lac. Le service était en argenterie massive et

en vermeil. Une profusion de fleurs épanouies, disposées avec goût par Cecily et Rébecca, s'alignaient sur la nappe éblouissante dans des vases de cristal de toutes les formes et de toutes les couleurs.

— Vous allez faire un repas uniquement composé des produits de la colonie, dit M. Bugle à son hôte, à l'exception des huîtres, des vins, du café et du thé.

— Voici le menu, ajouta Cecily, en lui remettant une carte de vélin doré, où elle avait rédigé de sa main l'ordonnance du repas :

Hors-d'œuvre.
Soupe aux pois. Maïs au lait. Potage d'orge.
Écrevisses. Truite du lac.
Bosse de bison fumée. Pâté de canard.
Cuissot de Carigou.
Omelette au rhum et au sucre d'érable.
Crème fraîche à la vanille.
Glace aux ananas.
Fromages.
Fruits.
Confitures de framboises, prunes et cerises.
Bière, cidre, liqueurs.
Pain de la ferme.

Félix demanda quelques explications spéciales, que le fermier-modèle s'empressa de lui donner.

— Le *carigou* ressemble à un renne, et cette venaison a de l'analogie avec celle du daim. Nous avons aussi le *lapin d'Amérique*, espèce de petit lièvre, mais sa chair n'a pas la saveur des lièvres d'Europe. Vous savez que l'*érable* est notre arbre national, et sa feuille verte figure dans les armes du Canada, en

compagnie du castor. On obtient, avec le suc coulant d'une entaille de l'arbre, des pains solides, blonds comme le miel, qui remplacent ici le sucre de la canne.

La conversation générale roula encore quelque temps sur l'histoire de la colonie et de ses habitants, qui offraient des échantillons de toutes les races humaines.

— Avez-vous vu Kalmor, monsieur Obert ? demanda Cecily.

— Oui, mademoiselle, j'ai vu le *Sachem des Iles*, l'*Antilope* et l'*Ancêtre*.

— Et que pensez-vous du sauvage ?

— Je pense qu'il est très bien civilisé.

— Ceci demande un éclaircissement, dit M. Bugle. En France, on désigne sous le nom d'*Indiens* tous les indigènes de l'Amérique. Au Canada, ce sont toujours le *sauvages*. Dans tous les documents officiels en langue française, le mot *sauvage* est la traduction exacte et littérale du mot anglais *indian*. Cette appellation est loin d'être prise ici en mauvaise part. Vous entendrez souvent un métis dire : « Je suis à moitié sauvage ; mon père est de sang pur, mais ma mère est une sauvagesse, et je parle aussi bien en sauvage qu'en canadien. »

Pour satisfaire la curiosité de ses amis, Félix entama le récit fidèle et détaillé de la rencontre de Kalmor et de sa fille, en passant sous silence l'épisode du bain, mais sans oublier l'*Ancêtre* de Waterfly *Senior*,

qui en avait fait son ami en souvenir du *Singe héroïque* et pour constater son principe immortel et mystérieux.

— Ariane est ravissante, dit Cecily. Vous a-t-elle laissé cette impression ?

— Elle m'a rappelé la fiancée de *Mohican.*

— J'espère, Rébecca, ajouta M. Bugle, que vous ne serez pas jalouse. C'est assez de Cecily.

— Cecily ? dit Rébecca, étonnée de cette observation.

— Sans doute. Vous avez réveillé la couleuvre qui sommeille au fond du cœur de toutes les amoureuses.

— Quel sujet de jalousie ai-je pu lui donner?

— La jalousie est comme la fièvre, elle s'alimente d'elle-même. Cecily n'a pas le caractère ombrageux; mais elle sait que M. George Minturn n'a pas manqué une seule représentation du cirque pendant son séjour à Philadelphie, et qu'il parlait de vous comme de la huitième merveille du monde.

—M. Minturn occupait toujours la même place à côté du carré, et je l'avais remarqué. Nous avons été parfaitement étrangers l'un à l'autre, jusqu'au moment de sa présentation au Continental-Hôtel.

— Vous avez paru très impressionnée, bien qu'il soit d'un abord glacial.

— J'en conviens, et c'est peut-être la cause de ma sympathie, dont je ne puis me rendre bien compte. Malgré moi,je garderai toujours un affectueux souve-

nir de ce gentleman; j'espère que Cecily ne m'en tient pas rancune, et que Félix pardonne à ma franchise.

M. Bugle se leva :

— Je porte un toast à notre ami George Minturn, et à notre prochaine réunion à Paris.

Les verres se rencontrèrent.

— Nous irons à l'*Éden* un autre jour, reprit le fermier-modèle. Une promenade sur le lac sera moins fatigante, et l'*Albatros* peut nous conduire aux *Mille Iles* en deux heures.

Cette proposition ayant réuni tous les suffrages, il donna un coup de sifflet prolongé qui déchira les airs. A ce commandement, un yacht à la carène blanche, sortant de la crique où il dormait sur ses ancres, ne tarda pas à paraître, toutes voiles déployées, la flamme tricolore au grand mât en l'honneur de Félix. Du haut de la terrasse de la résidence, il ne paraissait guère plus grand que le navire microscopique de George Minturn à l'exposition de la *Ville de l'amour fraternel.*

Quelques instants après, les quatre passagers montaient à bord. La brise était favorable et l'*Albatros* s'élança sur l'Ontario, gracieux et léger comme l'oiseau dont il portait le nom et la couleur. Au moment où il passait en vue du cirque de verdure, un canot d'écorce de bouleau, monté par Kalmor et Ariane, entra dans son sillage. L'œuf flottait en compagnie de la coquille de noix.

Bientôt ils arrivèrent en vue des *Mille Iles*. Les

îlots les plus rapprochés, formés de rochers et de massifs de verdure, se découpaient en vigueur sur le fond du ciel clair. Un peu plus loin, les frondaisons veloutées prenaient des tons bleuâtres. Dans le lointain, les îles semblaient des amas de vapeurs condensées à la surface de l'eau. Le petit Archipel de l'Ontario s'égrenait en perspective, comme un collier d'émeraudes, de saphirs et d'opales.

— Vous voyez ce promontoire, dit Félix, le bras étendu du côté de la plage sablonneuse, serrée de près par l'*Albatros*. Si mes souvenirs sont fidèles, c'est là que *Mabel* a brisé le cœur de Nathaniel Bumppo.

— Pourquoi ne l'aimait-elle pas ? demanda Rébecca.

— *Judith* l'aimait, et il l'a repoussée. C'était pourtant une belle créature. Pour moi, je préfère la fille énergique du *Rat-musqué* à la fille obéissante du Sergent.

— Elles n'ont pas existé, dit Cecily.

— Elles sont plus vivantes que bien des poupées humaines, répondit Félix. Oui, ajouta-t-il, il y a des poètes qui m'ont enthousiasmé ; Fenimore Cooper est le seul qui m'ait donné un réel bonheur. C'est lui qui m'a inspiré l'ardent désir de voir l'Ontario ; c'est à lui que je dois l'amour de Rébecca.

Le yacht manœuvra longtemps, comme un cheval bien dressé, à travers les méandres des sentiers liquides du labyrinthe ; mais le vent de terre commençait à souffler ; le pilote marcha au plein et mit la barre

en droite ligne sur la résidence, où ils débarquèrent à bon port.

Après le souper, Félix se retira dans sa chambre. Il ne tarda pas à s'endormir, bercé par le bruissement des feuillages et le murmure des flots agités par la brise nocturne.

VII

RUSE D'INDIEN

Le soleil était déjà haut sur l'horizon quand Félix ouvrit les yeux au premier salut du matinal visiteur. Après un coup d'œil jeté sur la forêt, il revint s'accouder au balcon, invinciblement attiré par la magie du lac. Il était là, évoquant le souvenir des vingt journées si pleines d'événements accomplis depuis son départ du Havre, lorsqu'il sentit deux mains fraîches se poser doucement sur ses yeux.

— Rébecca, dit-il en les abaissant jusqu'à sa bouche.

Il s'aperçut alors que ces mains n'étaient pas blanches.

— Ariane, dit une voix musicale.

C'était la jeune Indienne, souriante, qui le regardait avec des yeux ravis.

— La *Lionne*, dit-elle, attend le *Moqueur*.

— Pourquoi l'*Antilope* m'appelle-t-elle du nom d'un oiseau des bois ?

— Le *Moqueur* imite l'Indien.

— Très bien, songea Félix, me voilà classé dans la ménagerie du Sachem.

Ariane posa un doigt sur ses lèvres, se pencha d'un mouvement plein de grâce et de lenteur, dans l'attitude d'une gazelle aux écoutes, puis se redressant avec vivacité, elle reprit d'une voix plus basse :

— Le *Patriarche* a appelé le *Sachem* dans le grand wigwam. « *Le chef indien est une araignée noire. L'araignée tendra une toile. Elle prendra une mouche venimeuse.* » Venez avec Ariane.

Félix la suivit. Il eut bientôt l'explication de ces paroles énigmatiques. Samuel Bugle avait tenu la veille une longue conférence avec Kalmor, que nous résumons par les termes du problème : « Une jeune fille veut commetre un crime imaginaire, d'accord avec son fiancé. » La confidence d'Ariane était la réponse de son père.

Après le déjeuner, les hôtes de la résidence rejoignirent Kalmor, qui les attendait avec sa fille sous le couvert de la forêt. Le rendez-vous était au bord de la rivière, roulant sans bruit son eau dormante. A l'endroit choisi s'élevait un talus gazonné, au pied duquel des arbustes touffus bordaient la rive.

La poitrine du guerrier montrait un tatouage en harmonie avec son rôle, figurant par des lignes blanches le réseau polygonal d'une toile d'araignée ; au centre, une tache verte sur un ovale noir symbolisait la capture de la mouche.

Les quatre spectateurs se rangèrent en demi-cercle autour de lui pour suivre les péripéties de l'expérience.

Kalmor coula dans son rifle une charge de poudre, puis une balle, qu'il enfonça avec la baguette d'acier, arma le chien, posa la capsule et plaça l'arme entre les mains d'Ariane. Ces préparatifs terminés, il recula jusqu'au bord du talus, le dos tourné à la rivière, laissa glisser son manteau rouge à ses pieds, et dit de sa voix gutturale :

— Un chasseur se rit d'une antilope.

Comme si ces paroles étaient le signal convenu, Ariane épaula le rifle et coucha son père en joue à bout portant. Un coup sec retentit, répercuté par les échos de la forêt.

— Un chef se rit de la balle d'une *squaw*, dit encore Kalmor.

En prononçant ces derniers mots, il porta la main à sa poitrine, chancela, tourna sur lui-même, étendit les bras, tomba la face en avant, roula sur le talus, et les témoins de cette scène purent entendre le bruit d'un corps qui plongeait dans l'eau.

Félix, stupéfait, regardait Ariane, appuyée sur le canon fumant du rifle. Un coup léger, frappé sur son épaule, lui fit retourner la tête. Le chef indien, drapé dans son manteau rouge, était debout derrière lui.

— Approche, Kalmor, dit Samuel Bugle. Tu mérites la récompense d'un guerrier. Je te donne le plus beau cheval de mon troupeau et une bouteille de rhum.

— Le *Patriarche* a toujours la main ouverte. Il est

le père de ses enfants rouges. La loi de l'Ontario leur défend l'eau de feu. Kalmor est un Sachem. Il boira dans la gourde du *Moqueur*.

Le cheval n'avait pas eu le don d'émouvoir l'Indien, mais quand il porta la gourde à sa bouche, son œil s'alluma d'un désir sauvage et il la vida d'un seul trait.

— Sachem, reprit M. Bugle, explique-nous à présent le secret de cette ruse de guerre.

Kalmor dirigea son regard vers la terre et aperçut la balle du rifle, qui avait rebondi. L'ayant ramassée, il la laissa tomber dans la main de Félix.

C'était une balle de sureau enduite de mine de plomb, si parfaitement imitée qu'elle aurait trompé l'œil exercé d'un chasseur.

— Mes oreilles ont entendu le bruit d'un corps qui plonge dans la rivière, dit Félix. Un chef n'est pas un poisson.

— Une pierre a roulé. L'Indien a rampé sous le feuillage sans l'agiter. Le mocassin a laissé sa trace, mais nul ne l'a entendu.

— Un Sachem a inventé une ruse. Le *Moqueur* l'imitera. Il désire encore imiter le *Patriarche* en offrant au guerrier subtil un témoignage de son admiration.

— Kalmor sera satisfait si le vent n'emporte pas les paroles d'un ami.

— Le *Moqueur* a une grande mémoire.

— Kalmor et Ariane lui ont montré le chemin d'un

wigwam. L'homme rouge et son frère blanc chasseront ensemble le carigou. Ils pêcheront la truite du Grand Lac. Le *Moqueur* racontera à un chef les aventures de *Dearslayer* en fumant le calumet.

Une poignée de mains scella l'échange de ces promesses amicales, comme aux temps héroïques elle était le symbole d'alliance des chevaliers-errants.

Si le lecteur veut bien se souvenir du drame imaginaire dont les péripéties ont été développées dans le prologue, il y verra le reflet exact de la ruse imaginée par l'Indien.

Il suffit de changer le décor et le nom des personnages. La forêt de l'Ontario où coule la rivière, c'est un bouquet d'arbres au bord de la Seine. Le rôle de Kalmor est joué par Félix ; celui d'Ariane par Rébecca ; celui des témoins par César Baral. Le rifle est remplacé par un revolver, et la balle de sureau par une cartouche vide.

— Si la répétition de ce stratagème réussit sur un autre théâtre, dit M. Bugle à Félix, il aura l'avantage de vous épargner l'égratignure d'un poignard. Maintenant, quand nous aurons épuisé les moyens ordinaires, si Dorfield nous pousse aux extrémités terribles, je lui enverrai Waterfly *Senior* comme ambassadeur. C'est un messager qui rapportera son secret.

Comme ils prenaient le chemin de retour, Félix rompit le silence qui avait suivi ces dernières paroles

— Voilà pourtant, dit-il en désignant Kalmor qui

marchait en avant, le rifle à l'épaule, un fils des héros de Fenimore Cooper, dont la race va bientôt disparaître.

— C'est une grave erreur, accréditée par des voyageurs superficiels et des statisticiens de fantaisie. Les *Six-Nations*, au temps de leur plus grande puissance, n'ont jamais compté plus de trente mille indigènes, dispersés à travers les immenses territoires qui s'étendent des Alléghanies aux rivages de l'Érié, de l'Ontario et du Saint-Laurent. Il semble, en effet, qu'après les hécatombes sanglantes des deux derniers siècles, elles ont été presque entièrement détruites. Je connais leur histoire et je vais vous citer des faits et des dates. En 1779, quarante villages de l'État actuel de New-York ont été incendiés par les Américains, leurs habitants immolés en punition de leur fidélité au roi d'Angleterre, et les *Six-Nations* étaient réduites au quart de leur nombre. Cette boucherie n'a pas empêché les guerriers rouges de combattre jusqu'à la fin dans les rangs de l'armée anglaise. Une moitié des survivants trouvèrent un asile au Canada, où on leur a concédé les réserves qu'ils possèdent encore aujourd'hui. Ils étaient vaincus, mais ils n'étaient pas découragés. Ils ont gardé leurs traditions et leurs institutions fédératives. Depuis le traité de paix de 1814, leur nombre n'a cessé de s'accroître. Il dépasse actuellement quinze mille, dont huit mille au Canada, sans compter les nombreux métis de leur race, incorporés au milieu des blancs et recensés comme tels. En chiffre ronds, il y en a sept mille aux États-Unis, où ils finiront par

obtenir le titre de citoyens, trois mille, tous civilisés, dans la province de Québec, et cinq mille dans la province de l'Ontario. Il résulte donc de ces chiffres officiels, établis par le recensement, qu'ils ont plus que doublé depuis le commencement du siècle.

— Je suis enchanté, dit Félix, qu'on ait laissé pour graine des guerriers comme Kalmor, et je le félicite de n'être pas trop civilisé. Mais, si ma question n'est pas indiscrète, quelle est sa situation dans votre colonie?

— J'ai donné à Kalmor une cabane, un fusil, et je lui fournis de la poudre. Il pêche quelquefois, mais c'est avant tout un chasseur incomparable. Il n'a aucun service, aucune fonction. Il est libre comme l'*Ancêtre* de Waterfly, dont il a fait son serviteur. Kalmor est reconnaissant. Comme l'autorité a toujours du prestige pour un chef, il remplit l'office de pacificateur dans les querelles, de garde des forêts contre les braconniers, de guide, de pilote, de coureur des bois pour transmettre des messages particuliers. Il est industrieux et adroit. Nos hivers sont rudes, et il emploie ses loisirs forcés à fabriquer, avec sa fille, des petits ouvrages qu'il expédie à Québec et à Montréal. Vous avez pu juger tout à l'heure de son intelligence. Quant à son amitié, il est Indien : il n'a jamais trahi.

— En vérité, mon cher hôte, quand je réfléchis à ces aventures, je m'attends toujours à me réveiller dans ma petite chambre du Quartier latin, à côté d'un livre ouvert et d'une bougie consumée.

— Vous retournerez à Paris, c'est une chose nécessaire; mais j'espère que vous vous souviendrez que ma maison est la vôtre, comme celle de Rébecca.

— Je fais des vœux pour qu'elle retrouve sa véritable famille ; pourtant, si nos efforts doivent rester stériles, pensez-vous qu'elle reviendra vous demander l'hospitalité?

— J'en ai la certitude, si vous y consentez.

— C'est mon désir.

— Eh bien, cher monsieur Obert, le plus heureux serait Samuel Bugle. Les jeux de l'amour et du hasard peuvent favoriser le mariage de sir George Minturn et de Cecily.

— Oui.

— Si ma fille se fixe en Angleterre avec son mari, je serai complètement abandonné. A quoi sert la fortune? Le Malheur est un mendiant sinistre auquel il faut d'autres tributs. Je lui donnerais sur l'heure mes vingt millions de dollars, s'il consentait à me rendre la mère de Cecily.

C'est un spectacle émouvant que celui d'un homme qui pleure, surtout quand cet homme est un vieillard. Samuel Bugle pleurait. Il reprit après une pause :

— C'est un supplice atroce que la pensée du néant. Quelle consolation reste-t-il à celui qui n'a pas une croyance? Les pêcheurs disent : « *Si tu veux apprendre à prier, va sur la mer.* » Il m'a suffi de regarder une pierre grise, sous laquelle j'irai dormir un jour.

VIII

ÉDEN

Le village, ou plus exactement la petite capitale à laquelle son fondateur avait donné le nom d'*Éden*, était à trois milles environ de la résidence de l'Ontario, distance que franchissait en vingt minutes un coureur des bois sans accélérer sa marche. On pouvait s'y rendre à pied par la forêt, ou en remontant, en barque, le cours de la rivière. La veille, il avait été convenu qu'on s'y rendrait à cheval le lendemain dans la matinée. Rébecca montait Trilby, qu'elle avait amené, ainsi que ses deux chiens de berger, *Feu*, rejeton léonin de la grande race des Alpes, qui devait son nom à la couleur rouge de sa robe, et *Nox*, d'origine écossaise, aux formes plus élégantes, mais avec moins de caractère. Félix avait choisi un cheval blanc comme la neige, séduit par son aspect débonnaire. Il l'avait baptisé *le Cheval des Prairies*, en souvenir de

la légende du Coursier-Fantôme, que le lazzo n'a jamais pu atteindre et qui s'évanouit comme un nuage, après avoir égaré le chasseur à sa poursuite dans l'immensité du désert.

Comme ils avançaient au cœur de la forêt, un chant monotone arriva jusqu'à leurs oreilles, scandé par le bruit sourd de la hache d'un bûcheron, et dont voici les paroles :

Voulez-vous écouter chanter
Une chanson de vérité ?
Le dix-neuf de juin, les Bois-Brûlés sont arrivés
Comme de braves guerriers.

En arrivant à la Grenouillère,
Nous avons fait trois prisonniers,
Des Orcanais ! Ils sont ici
Pour piller notre pays.

Étant sur le point de débarquer,
Deux de nos gens se sont écriés :
« Voilà l'Anglais qui vient nous attaquer ! »
Tous aussitôt nous nous sommes dévirés
Pour aller les rencontrer.

J'avons cerné la bande des grenadiers,
Ils sont immobiles ! Ils sont démontés !
J'avons agi comme des gens d'honneur :
Nous envoyâmes un ambassadeur :
« Gouverneur, voulez-vous arrêter
Un petit moment, nous voulons vous parler. »

Le gouverneur, qui est un enragé,
Il dit à ses soldats : « Tirez ! »
Le premier coup l'Anglais le tire :
L'ambassadeur a presque manqué d'être tué.
Le gouverneur se croyant l'empereur,
A son malheur agit avec trop de rigueur

Ayant vu passer les Bois-Brûlés,
Il est parti pour nous épouvanter;
Étant parti pour nous épouvanter,
Il s'est trompé; il s'est bien fait tuer
Quantité de ses grenadiers.

J'avons tué presque toute son armée;
De la bande, quatre ou cinq se sont sauvés.
Si vous aviez vu les Anglais,
Et tous les Bois-Brûlés après!
De butte en butte les Anglais culbutaient;
Les Bois-Brûlés jetaient des cris de joie!

Qui en a composé la chanson?
C'est Pierre Falcon, le bon garçon.
Elle a été faite et composée
Sur la victoire que nous avons gagnée!
Elle a été faite et composée:
Chantons la gloire de tous ces Bois-Brûlés!

— Cette chanson est originale, dit Félix.

— Elle est populaire dans tout le Canada, répondit M. Bugle, et vous avez entendu parler du *Combat des Sept-Chênes?* La ballade a été composée le jour même de la victoire, et son auteur vit encore aujourd'hui à la Rivière-Rouge. Cecily nous la chantera après souper; Rébecca l'accompagnera au piano.

— Et moi au violon, ajouta Félix.

— Ce ne sont pas les violons qui manquent aux Canadiens; c'est leur instrument favori.

Arrivée sur la lisière de la forêt, la caravane mit pied à terre, et les chevaux furent confiés à la garde des serviteurs armés qui l'escortaient.

— Voilà l'*éden*, dit M. Bugle.

Le cercle de la zone défrichée s'étendait à perte de vue. La petite cité se développait au centre de cette plaine immense à laquelle les champs et les cultures donnaient la figure d'un damier aux cases irrégulières et de couleurs différentes. Les habitations, fixes ou mobiles, étaient isolées, par une précaution nécessaire contre les incendies, si fréquents dans ces contrées. Aucun type ne dominait dans la variété des maisons peintes à la mode américaine, construites en bois, en briques et en fer, et aménagées à l'intérieur avec le confort britannique. Chaque propriétaire avait la sienne et n'avait obéi qu'au caprice de sa fantaisie. C'est ainsi qu'on voyait la demeure d'un Chinois ou d'un Japonais surchargée de sculptures et d'ornements bizarres, encadrée par un cottage anglais, un chalet suisse, une villa d'Italie ou une chaumière de Norvège, dont l'ensemble formait un tableau contrastant avec la sévère uniformité du paysage qui lui servait de cadre.

La même variété se faisait remarquer dans les types, le langage, les mœurs, les coutumes et les habitudes de leurs habitants. Si la loi était unique, elle n'empêchait pas certaines conventions particulières. La langue officielle était le français, enseigné à l'école pratique d'agriculture ; mais les étrangers parlaient toujours entre eux dans leur langue maternelle. De ce mélange était né un dialecte qui se corrompait en s'enrichissant des mots, des locutions et des images de tous les idiomes.

Cependant ces habitations n'étaient pas groupées au hasard autour de la maison commune, comme des moutons dispersés autour de la cabane du berger. Le créateur de l'*éden* en avait tracé le plan général, imposé aux habitants et aux colons auxquels il avait accordé des concessions temporaires ou définitives. Le village était divisé en sections et en quartiers affectés aux divers groupes des corporations de travailleurs. La petite cité était active et prospère. Elle avait son chemin de fer et son télégraphe, reliés à la grande voie de communication avec les États-Unis, ses moulins, ses forges, ses scieries, ses docks, sa petite église catholique et sa chapelle protestante, en face l'une de l'autre, son école d'agriculture et enfin sa *Ferme-modèle* qui montrait l'application expérimentale de l'enseignement théorique. Sa réduction était, sans contredit, une des curiosités les plus attractives de l'exposition de la *Ville de l'amour fraternel.*

On n'y trouvait pas ces deux lèpres des grandes villes : l'ignorance et la mendicité. Tout le monde, à de rares exceptions, savait lire, écrire et calculer, travaillait pour gagner sa vie, et obéissait à la discipline. Si, comme Sparte, elle ne supprimait pas les éléments imparfaits ou impurs, elle savait éliminer les brebis galeuses du troupeau. Les habitants, organisés militairement, étaient tous armés. Ils faisaient eux-mêmes leur police et veillaient à l'entretien de la ville. Une nombreuse famille est la richesse du laboureur. Aussi, les enfants croissaient et multipliaient selon la parole

de l'Évangile. Ils étaient sains, robustes, intelligents, et le croisement favorisait encore la beauté de la race.

— Le Canadien n'est pas un paysan, dit Samuel Bugle; cette appellation lui semblerait presque une injure, et il revendique le titre d'habitant. Il y a d'ailleurs peu d'analogie entre la situation aisée des citoyens de l'*éden* et l'existence précaire des paysans d'Europe. Vous voyez en ce moment la ruche bourdonnante et travailleuse ; mais le dimanche tout le monde met ses habits de gala. Les hommes quittent le *capot* gris, à ceinture rouge ou quadrillée, et le bonnet de laine pour la redingote de drap fin et le chapeau de soie. Les femmes, occupées toute la semaine aux soins du ménage et aux travaux des champs, s'habillent en grande toilette. Les jeunes filles, *nos blondes*, comme on les appelle ici, sont très gracieuses avec leur chevelure flottante et bouclée, leurs corsages blancs et leurs jupes de couleur. Ce jour-là, pendant la belle saison, nous avons des courses de chevaux, de voitures et de canots, des concours de tir, la manœuvre des pompes, les exercices gymnastiques, et même des concerts. Malheureusement, il y a des ombres à ce tableau et nous sommes loin de l'âge d'or. Sans parler des incendies, les forêts seront bientôt perdues si l'on n'y met bon ordre. L'exploitation dépasse toutes les bornes, et on se livre à un gaspillage effréné des richesses végétales accumulées pendant des siècles, et que rien ne pourra remplacer. En outre, trois autres fléaux

ıuisent au bien-être des Canadiens. Le premier est la ıoutine invétérée. Rien ne dure comme un préjugé, t j'ai eu bien des peines à déraciner celui-là. Le ıecond est la beauté des attelages et des fourrures, ui sont un superflu nécessaire, un luxe national. On ıetrouve encore ici cet orgueil de représentation qui a ait donner aux Franco-Canadiens le titre de peuple-entilhomme. Le troisième fléau en est la conséquence. n perdrait son temps à combattre l'engouement d'un iche paysan pour les carrières libérales, et ses enfants bandonnent la culture ou les métiers pour devenir es fruits secs. C'est ainsi que des hommes utiles en-endrent des oisifs qui les ruinent, comme la rouille onge le fer.

Ils étaient arrivés à l'entrée du village, qu'ils par-oururent dans tous les sens, depuis la gare jusqu'à a rivière, qui lui faisait une ceinture. Des écriteaux n lettres rouges désignaient les quartiers et les sec-ions : Quartier des marchands, Quartier des fores-iers, Quartier des charpentiers, des maçons et des erruriers, etc. Les cultivateurs et les bergers occu-aient, au delà du pont, la Section la plus rapprochée e la Ferme-modèle. Sur la façade de chaque maison, n écriteau en lettres bleues portait un numéro et une ıdication spéciale : Poste. — Banque. — Médecin. — Presbytère. — Tabac. — Inspecteur. — Architecte. — Libraire, etc.

Les notables, prévenus la veille, attendaient le Gou-erneur du district à la maison commune, où il fut

reçu et complimenté par les chefs des principales familles. Après un cordial échange de paroles de bienvenue, Samuel Bugle s'assit à la place d'honneur, ayant Félix à sa droite et Rébecca à sa gauche. Cecily était en face de son père, entre le curé et le pasteur.

Quand la faim des convives fut largement calmée, les conversations particulières de voisin à voisin cessèrent au premier toast, porté par Samuel Bugle, au succès de la ferme-modèle à l'exposition de la *Ville de l'amour fraternel*, et à l'union des peuples, dont Éden offrait un exemple qui n'avait pas beaucoup d'imitateurs. Cette motion fut accueillie par une triple salve de hourras et d'applaudissements. Quand le silence se fut rétabli, il continua :

— On va porter des toasts à toutes les nations du monde. Eh bien! laissez-moi vous dire qu'il n'y a pas de grands peuples et de petits peuples. Sur quoi, je le demande, fonderait-on cette distinction? Est-ce sur l'étendue du territoire? L'Europe n'est pas plus grande que le Désert américain. Est-ce sur le nombre des habitants? Cent mille guerriers ne feraient pas la monnaie d'un Washington. Le droit du plus fort est celui du taureau qui foule aux pieds le pâtre désarmé. Nous sommes une famille. Que les enfants soient blancs, noirs, jaunes ou rouges, ils sont des hommes. Chaque peuple, fort ou faible, a sa tâche à remplir, et c'est par sa loyauté, son énergie et son intelligence qu'il affirme sa véritable grandeur.

Ce discours souleva une tempête, et peu s'en fallut

que l'orateur ne fût porté en triomphe autour de la table. Les écluses étaient ouvertes, et les toasts se succédèrent sans interruption.

Félix, mis en demeure, s'exécuta de bonne grâce.

— Je bois, dit-il, à l'Homère des Américains, à Fenimore Cooper.

— A la France ! répondirent en chœur les Canadiens.

C'était le tour d'un Russe. Il parla ainsi :

— Je vais raconter une histoire qui est connue dans toute la Russie, où l'on aime mieux en rire que de s'en fâcher, et je crois que monsieur le pasteur et monsieur le curé feront comme les Russes.

« Quand Jésus-Christ fut prisonnier du consul de Rome, les nations envoyèrent des députés au bon Dieu, pour obtenir la permission de délivrer son fils. Le Seigneur demanda quels moyens ils comptaient employer.

Les Français parlèrent les premiers.

— Nous irons avec notre courage et nos épées ; nous livrerons bataille et nous délivrerons ton fils.

— Allez, mes enfants, dit Dieu le père ; vous serez les guerriers du monde.

Les Anglais parlèrent ensuite.

— Nous chargerons nos vaisseaux avec de l'or, et nous achèterons ton fils.

— Allez, mes enfants, vous serez les marchands du globe.

Les Russes vinrent à leur tour :

— Nous irons en secret, et nous enlèverons ton fils.

— Allez, mes enfants, vous serez les plus grands voleurs de la terre. »

Cet apologue mit tous les convives en joyeuse humeur. A partir de ce moment, l'élément féminin s'éclipsa ; le terrain resta aux orateurs, et quand la caravane remonta à cheval, ceux qui n'avaient pas roulé sous la table portaient des toasts incertains à la Société de tempérance.

Samuel Bugle s'était ménagé. Félix, un peu surexcité par les vapeurs capiteuses de ce festin pantagruélique, fit remarquer à diverses reprises que sa selle tournait, et que le *Cheval des prairies* avait le pas onduleux du chameau. M. Bugle, voyant bien que son compagnon n'était plus dans son assiette ordinaire, n'essaya pas de le contredire. A la suite de ces observations, Félix manifesta le désir d'aller, avec le *Sachem des Iles*, provoquer le reporter du *Centenial*, qui s'était permis des familiarités inconvenantes. M. Bugle appuya sur la chanterelle, et déclara que ce reporter était indigne de la colère d'un gentleman et d'un Sachem.

— Soit, dit Félix, mais je suis absolument dégoûté de la civilisation. Je voudrais être un chef, logé dans un wigwam et vivre avec mes amis les Peaux-Rouges.

— Si telle est votre vocation, répondit M. Bugle avec douceur, je n'y mettrai aucun obstacle. Il convien-

drait pourtant d'interroger Rébecca. Elle est peut-être d'avis que la civilisation a bien aussi quelques avantages.

Ces paroles rendirent à Félix assez de sang-froid pour répondre.

— Je vous demande pardon, mon cher hôte; je n'ai pas la tête de plomb des Américains, et je crois que le champagne glacé a troublé mes idées. N'en parlons plus.

Un télégramme des deux frères Waterfly les attendait à la résidence, invitant M. Bugle à les rejoindre à Québec. Une compagnie de chemins de fer mettait en vente deux locomotives d'ancien modèle réformées, mais encore excellentes pour le service de l'embranchement d'*Éden*.

— C'est une absence de trois jours, dit le fermier-modèle, et ma présence est nécessaire pour la conclusion de ce marché.

— Je vous accompagnerai avec Rébecca, dit à son tour Cecily. Nous avons des amis à Québec que je serai très heureuse de revoir.

— Ce voyage, agrémenté de visites et d'une adjudication de locomotives, serait plutôt une corvée qu'un plaisir pour notre hôte, reprit Samuel Bugle. La séparation ne sera pas longue, et je lui propose le gouvernement de la résidence jusqu'à notre prochain retour.

Félix, ainsi consulté, avoua franchement ses préférences pour l'Ontario. En conséquence, M. Bugle

donna immédiatement les ordres de départ. Rébecca confia à son ami le *Memento* où elle avait résumé les épisodes de son existence aventureuse.

— Vous lirez ces souvenirs en mon absence, dit-elle en l'embrassant, et vous les conserverez pour l'amour de moi.

L'heure des adieux était arrivée. Après les souhaits d'heureux voyage et de prompt retour, l'*Albatros* s'élança sur le lac et disparut bientôt sous l'horizon.

IX

L'ILIADE DES PEAUX-ROUGES

Resté seul, Félix, abandonné à lui-même, se rendit au wigwam de Kalmor, qu'il trouva occupé à préparer des engins de pêche. Ariane allait et venait, surveillant les préparatifs du repas du soir.

— Le *Moqueur* n'a pas oublié son frère rouge, dit le Sachem des Iles. Un chef a vu un *Albatros* voler du côté du Grand Fleuve. Il reviendra avec le *Pigeon voyageur* et un *Radoteur* babillard.

— En effet, M. Waterfly *Junior* radote comme une vieille pie, répondit Félix en allumant un cigare.

— Le *Radoteur* a deux langues. Il dit à l'Homme rouge : « Bois l'eau de feu, tu mourras. » L'Homme rouge répond : « Ne bois pas l'eau de feu, tu mourras tout de même. »

— Très bien ! dit Félix.

— Un *Radoteur* n'est pas un Sachem au feu du

conseil. Les chefs ferment leurs oreilles quand il parle. Le *Radoteur* est une *squaw*. Sa poudrière est pleine d'encre, sa carabine est une béquille.

— Il y a un nuage entre Kalmor et Waterfly.

— Kalmor est un Loup. Qu'est-ce qu'un *radoteur?* Un chien battu.

Le Sachem des Iles, si riche en métaphores, était absolument étranger à l'art des périphrases. Il appelait *chien* M. Waterfly *Junior*, à qui son maître et son frère aîné n'épargnaient pas les coups de boutoir, et le qualificatif de *battu* était l'expression juste de sa pensée.

— Le grand wigwam du *Patriarche* est vide, reprit Kalmor. Une cabane a une porte, et cette porte n'a pas de clef; elle est toujours ouverte.

— Kalmor est un chef. Il a le cœur très grand. La maison est petite, mais je la préfère à un palais des villes.

— L'oiseau est bien dans une cage d'or, il est mieux sur une branche verte, répondit l'Indien.

Ariane prit Félix par la main, fit quelques pas avec lui, et dit avec son joli sourire :

— Le cœur d'Ariane était rouge, et il est blanc. L'ami de la *Lionne* a-t-il deux cœurs?

Cette question troubla Félix. Il ne faut pas demander à la créature plus qu'elle ne peut donner : au chat plus que patte de velours, au chien plus que sa vie, à l'homme plus que de l'amour. Félix n'était pas un héros

de roman. Ce jour-là, il fut bien près de s'abandonner au charme de la Sirène indienne. L'amour de Rébecca finit par l'emporter sur le caprice de son imagination, et il répondit :

— Ariane, l'homme qui a deux cœurs est un traître.

Elle courba la tête avec mélancolie.

— L'ami du *Patriarche* n'est pas un traître, murmura-t-elle en s'éloignant. Il a deux cœurs : le cœur d'une *Lionne* et le cœur d'une *Antilope*.

Nous ne surprendrons personne en disant que Félix n'avait pas faim. Cependant il accepta l'invitation de ses amis rouges et partagea leur frugal repas, composé de venaison, d'une truite et de fruits.

Comme la soirée était fraîche, Ariane apporta des couvertures dont ils s'enveloppèrent, et alluma devant la tente un grand feu de branches de pin qui flambèrent avec des éclats de pétard. Assis sur une peau d'ours, les pieds au feu et le buste adossé contre un arbre, Félix et Kalmor fumaient silencieusement. La lune, dans son plein, nageait au ciel poudré d'étoiles. A travers les noirs piliers de la forêt, l'Ontario étincelait comme une plaine de neige et la plainte du flot qui mourait sur la grève semblait répondre au murmure des arbres.

Sur la demande de Kalmor, Félix commença le récit de l'*Odyssée* de Bas-de-Cuir, en suivant la chaîne des événements de son histoire merveilleuse. Jamais conteur ne fut écouté d'une oreille plus attentive, et

par des auditeurs si bien à l'unisson de ses pensées intimes.

Les romans de Fenimore Cooper sont familiers au lecteur. Qui n'a lu *Tueur de Daims*, *Le Dernier des Mohicans*, *Le Lac Ontario*, *Les Pionniers*, *La Prairie?* Félix était si plein de son sujet, que les souvenirs de l'Épopée indienne s'échappaient comme l'eau d'une source abondante.

Dès le début, Kalmor, immobile comme une sombre statue, dans l'attitude d'un chef au conseil, fit entendre ces interjections gutturales que la surprise et l'admiration seules arrachent aux Indiens, pour qui le mutisme et l'impassibilité sont des vertus natives.

Le rendez-vous de *Deerslayer* et de *Mohican* au bord du lac, l'Arche du *Rat Musqué*, le coup double des pigeons, la première balle d'Œil-de-Faucon tirée sur une créature humaine, la délivrance de la fiancée de Mohican, puis Œil-de-Faucon capturé et soumis à la torture, toutes ces aventures de guerre et d'amour agissaient avec la puissance d'un philtre sur l'imagination neuve de ses auditeurs fascinés.

Il s'étendit longuement sur les exploits légendaires de la *Longue-Carabine* ainsi que de *Mohican* et d'*Uncas* à la piste des jeunes filles prisonnières, insistant avec complaisance sur les ruses infernales ourdies et déjouées, les combats héroïques, le triomphe et la mort d'*Uncas*, le *Dernier des Mohicans*.

Il passa rapidement sur le roman maritime du *Lac Ontario*, négligeant la rivalité d'*Eau-Douce* et d'*Eau-*

Salée, et l'amour de Nathaniel, pour développer l'épisode dramatique des *Mille Iles*. A la scène des *Tableaux vivants*, représentés par les cadavres, Kalmor poussa un hurlement prolongé, terrible comme un cri de guerre, et Ariane cacha sa tête dans ses mains avec un gémissement plaintif.

L'attention redoubla d'intensité au récit des *Pionniers*. Kalmor écoutait, haletant. Le narrateur entendait le cœur de l'Indien battre dans sa poitrine, comme le bruit sourd d'un marteau sur un cercueil. L'histoire de *Bas-de-Cuir* et de *Mohican*, c'était celle de ses pères, décimés, dépossédés, traqués, refoulés, chassés par les pionniers de la civilisation, comme elle-même, autrefois, avait été ensevelie par le déluge des Barbares. Cette histoire, c'était la sienne.

Comme le vieux Mohican, il entonna une de ces mélopées indiennes, d'un rythme lent et monotone, qui ressemblent à un chant de mort.

Où trouver un tableau comparable au début de la *Prairie ?* Le soleil décline. Sur le ciel rouge se détache la silhouette du *Vieux-Trappeur*, les mains soudées au canon de sa longue carabine. Il observe l'approche d'un lourd chariot traîné par des bœufs au milieu des herbes, escorté par des émigrants gigantesques, à la poitrine de taureau, aux épaules d'hercule. Le Vieux-Trappeur regarde d'un œil mélancolique cette première vague humaine qui déferle à ses pieds. C'est Adam chassé du Paradis terrestre. Les frontières élargissent leur cercle. Il recule, il s'en-

fonce plus loin dans le Désert. L'âge a raidi ses nerfs qui n'ont jamais frissonné, obscurci ses yeux qui fixaient le soleil. Il meurt. Cela est simple et grand comme la Bible.

L'histoire des *Puritains d'Amérique* produisit une impression violente et profonde sur l'esprit de Kalmor. C'est une œuvre magistrale ; mais on n'y voit plus apparaître le héros de l'*Iliade indienne.*

Félix raconta encore à grands traits les aventures du *Coureur des bois*, quoique sans enthousiasme et sans chaleur. Sa verve s'éteignait comme les étoiles qui pâlissaient aux premières lueurs matinales. Les flocons blancs qui nageaient dans le ciel prenaient ces teintes violettes, puis roses, annonçant l'Aurore. Une alouette fila dans la nue et son léger cri fut le signal du réveil de la Nature.

Tout dormait encore à la résidence quand Félix se retrouva dans la cage dorée, et sa tête était à peine sur l'oreiller qu'il s'endormit d'un profond et calme sommeil.

C'est une observation qui doit avoir été constatée plus d'une fois, que la tendance invincible de l'homme, façonné aux habitudes de la civilisation la plus raffinée, à retourner à l'état de nature. Dans l'atmosphère chargée de son cirque de pierres, l'habitant des villes a toujours la nostalgie de l'eau, des arbres et des fleurs. Les yeux rougis par le gaz et les poumons brûlés par le carbone, c'est avec ivresse

que sa vue se repose sur un frais paysage, que sa poitrine enflammée aspire l'air subtil et pur de la montagne et de la mer. Il faut bien des années pour civiliser un sauvage; il suffit d'une heure pour qu'il revienne à la liberté de sa vie primitive. Malgré le vide causé par le départ de Rébecca, ces trois journées d'absence passèrent comme par enchantement.

Après sa nuit passée devant un feu de bivouac, la tête encore chaude des toasts portés au repas d'*Eden*, Félix se leva tard, se baigna dans le lac, déjeuna avec appétit et se rendit au wigwam.

Ariane guettait son arrivée. Il trouva le Sachem et sa fille qui l'attendaient pour aller pêcher des truites, et le canot d'écorce les transporta dans les parages du lac où le poisson cherche l'ombre à cette heure de la journée.

Félix, armé d'une ligne à mouche artificielle, n'eut pas la main trop malheureuse. Il s'interrompait de temps en temps pour admirer la dextérité d'Ariane à lancer le harpon sur les truites dormantes. Si quelque professeur s'était avisé de lui donner l'explication scientifique du phénomène de la réfraction, la jeune Indienne ne l'aurait point écouté. Elle n'avait pas eu besoin d'étudier l'optique pour calculer la transparente épaisseur de la couche d'eau qui séparait l'œil de la proie, et cela lui suffisait pour ne pas la manquer

Après une pêche miraculeuse, Félix usa de ses privilèges pour emmener ses amis rouges dîner à la ré-

sidence. Tout se passa le mieux du monde ; mais ce ne fut pas sans étonnement qu'il remarqua la gaucherie avec laquelle ses invités manœuvraient la cuillère, la fourchette et le couteau, de leurs mains si habiles à se servir d'armes défectueuses ou à fabriquer, avec des outils imparfaits, les ouvrages les plus délicats. Quand on apporta les liqueurs, la physionomie du Sachem des Iles exprima visiblement la satisfaction.

— Qu'est-ce que l'eau de feu ? dit-il après la première rasade.

— Le lait des vieillards, répondit Félix.

— L'eau de feu, reprit Kalmor, est le tomahawk des Blancs. Les Hommes rouges ont été terrassés.

La soirée, comme celle de la veille, se passa en interminable causerie.

De ce jour, Félix comprit la différence qui caractérise le savant de cabinet, avec ses cartes, ses grimoires et ses collections, et le sauvage qui épèle l'alphabet du livre de la Nature. M. de Buffon, écrivant l'histoire naturelle en manchettes et perché sur ses échasses académiques, commençait à lui inspirer une pitié profonde. Kalmor et Ariane avaient conservé dans la solitude les qualités héréditaires de leur race. Il suffisait au Sachem des Iles de regarder une toile d'araignée pour annoncer d'avance, par la structure et la solidité du filet tendu entre deux branches, les variations de l'atmosphère sur toute la région du lac. Ariane reconnaissait un arbre à sa voix dans le con-

cert nocturne de la forêt. A quoi bon multiplier les exemples? C'étaient deux humbles créatures, sans doute, mais leur orgueil naïf était d'une essence plus noble que celui d'un courtisan. Il est même permis d'affirmer que si l'homme est le roi des animaux, il n'a pas le droit de mépriser ses sujets. Qu'il commence par les étudier, pour les connaître et les comprendre. Il apprendra qu'il y a des guerriers de Plutarque moins illustres que le *Singe héroïque* de M. Waterfly.

La seconde journée fut marquée par une belle chasse au carigou. L'*Antilope* avait battu la forêt bien avant le lever du soleil. Kalmor et Félix la suivirent. Après deux heures de marche, ils arrivèrent sur le bord d'un de ces lacs oubliés sur les cartes, ce qui n'ôte rien à leur poétique beauté.

— Le *Miroir-des-Chênes*, dit Kalmor, moins dédaigneux que les géographes, et qui ne se doutait guère qu'il citait Pascal en appelant la rivière d'Éden le *Sentier qui marche*.

— Y a-t-il des castors? demanda Félix.

— Un, répondit le Sachem, avec un rictus amer.

Il fut obligé d'expliquer à son compagnon cette réponse ironique, qui faisait allusion aux armes du Canada, hommage funèbre rendu aux tribus industrieuses exterminées par les trappeurs.

Félix allait parler, quand la main brune et fraîche d'Ariane s'appliqua sur sa bouche. Un carigou était

en vue sous les chênes. Il s'avançait du côté du lac, flairant l'air, comme s'il pressentait la présence de quelque ennemi invisible; mais les chasseurs étaient sous le vent, masqués par des roseaux, et il approcha sans défiance jusqu'au bord du miroir qui refléta son image.

C'était un coup de joie. Au signe de Kalmor, Félix ajusta l'animal au repos et tira au poitrail. Le carigou bondit à travers la clairière et disparut comme une flèche. En voyant Ariane s'élancer sur sa piste avec l'agilité qui lui avait valu son nom, Félix comprit que sa balle était bonne, et il suivit Kalmor, penché sur les empreintes du mocassin de l'*Antilope*. Ils marchèrent longtemps avant de la rejoindre. Le carigou gisait à ses pieds, le col troué.

— Trop haut, dit le chasseur indien, en chargeant le cadavre encore chaud sur ses épaules.

Comme ils approchaient de la résidence, Ariane leva la tête et montra à Félix un écureuil sautant de branche en branche.

— Balle perdue, dit-il modestement.

— Ariane le veut, répondit-elle en s'emparant de sa carabine avec un geste d'enfant gâté.

Il était écrit que le gentil animal exécutait pour la dernière fois sa promenade aérienne. La balle de la chasseresse indienne l'abattit au vol entre deux arbres.

— *Hug*, murmura Kalmor en signe d'approbation, sans ralentir le pas.

— Jolie fourrure pour sac à tabac, ajouta-t-elle en s'arrêtant pour regarder l'écureuil.

— Ariane est une cruelle enfant, dit Félix.

Elle courba la tête et resta un moment dans une attitude pensive; enfin, fixant sur lui un regard étonné, elle articula ces mots de sa voix musicale :

— Ariane a vu mourir un carigou. Le *Moqueur* a vu tomber le *Mangeur de noisettes*.

— Ariane est une belle jeune fille. Un chasseur ne veut pas regarder une tache de sang sur sa main.

— Ariane lavera sa main avec des larmes, répondit-elle avec soumission, et son maître ne verra plus le sang d'un écureuil.

Elle se leva sur la pointe du pied. Félix ne put résister au brûlant plaisir de goûter du bout des lèvres au fruit défendu.

— Ariane est une esclave attentive et fidèle, dit la jeune Indienne. Elle sera patiente.

A la suite de la fatigue de cette expédition, Félix remonta dans sa chambre et fit la *méridienne*. En ouvrant les yeux, il aperçut Ariane, debout sur le seuil de la porte, une carte rouge à la main.

— La *Lionne* a parlé bas à l'oreille de l'*Esprit chuchoteur*, dit-elle en lui présentant le télégramme. L'*Antilope* retourne dans la forêt.

Deux perles liquides roulèrent sur les joues de la *Vénus cuivrée*. N'obtenant pas de réponse, elle sortit de la chambre.

La dépêche contenait ces mots :

« Québec, mai.

» Venez nous attendre à quatre heures.

» Votre Rébecca. »

— Il était temps, dit Félix avec un soupir.

Après avoir transmis aux serviteurs la nouvelle de la prochaine arrivée du maître, il fit atteler le break. Il n'attendit pas longtemps à la station, et la cloche de la locomotive ne tarda pas à signaler son approche. Le train n'était pas encore arrêté que Rébecca, debout sur la plate-forme extérieure avec ses compagnons de voyage, s'élançait à terre, légère comme un oiseau, enveloppait Félix d'une étreinte nerveuse et l'embrassait avec une folle joie, comme un ami retrouvé après une longue absence.

— Vous m'avez fait trembler, Rébecca.

— Je perdrai l'habitude de jouer sur le *Cheval de fer*, répondit-elle, mais je voulais vous embrasser la première. Cette séparation a été trop cruelle ; elle m'a appris combien je vous aimais. Pardonnez-moi, je ne vous quitterai plus.

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir évité de faire une sottise, a dit La Rochefoucauld. On peut ajouter que rien ne rafraîchit le cœur comme d'avoir résisté au caprice d'une trahison passagère. Bien qu'en ce bas monde la vertu ne soit pas toujours récompensée, Félix venait de recevoir le prix de sa fidélité. Il nous est agréable d'enregistrer sa victoire,

comparable à la belle conduite de Joseph et de Scipion l'Africain, en regrettant de ne pas trouver dans les annales de l'humanité un troisième exemple de cette abnégation.

Cecily l'embrassa à son tour, et ses mains furent énergiquement serrées par celles de Samuel Bugle et des frères Waterfly.

Au débotté, les six convives prirent place à table.

— Tout le monde est heureux de vous revoir, mon cher hôte, dit le fermier-modèle, et nous voici réunis avec l'espoir que la famille sera bientôt complète, n'est-ce pas, *Senior?*

— Je m'y emploierai, pour constater le principe avec M. Obert.

— Je le constaterai de confiance, répliqua Félix; si j'ai la foi, ma raison n'est pas encore suffisamment éclairée.

— Je vais vous révéler le principe initial de Waterfly, reprit Samuel Bugle. Il est admis que l'homme est le monarque de la nature, mais il doit affirmer par des actes et non par des paroles sa domination sur la matière et les êtres inférieurs. Toute défaillance, lâcheté ou mensonge, est une déchéance qui frappe d'indignité son titre royal.

— J'estime et j'honore le caractère de M. Waterfly, dit Félix.

— Et comment avez-vous passé ces dernières journées, monsieur Obert?

— J'ai raconté à Kalmor l'histoire de *Bas-de-cuir*.

Hier, nous avons pêché des truites, et ce matin nous avons chassé le carigou.

— Qui a tué celui dont j'ai vu le cadavre sous le vestibule?

— Moi.

— Un toast! exclama joyeusement M. Bugle, en faisant sauter le bouchon d'une bouteille de champagne.

— Et vous, mon cher hôte, demanda Félix à son tour, j'espère que votre voyage s'est heureusement accompli.

— Nos aventures ne sont pas d'un grand intérêt. J'ai raconté à *Senior* l'histoire de Dorfield, nous avons fait nos visites et les deux locomotives sont à *Éden*. Cecily vous apporte une panoplie indienne, et Rébecca une petite tortue.

— Vivante?

— La voici, dit Rébecca en la posant sur la table.

C'était une petite *tortue bleue*, idole symbolique des *Six-Nations*, à la carapace de turquoise, aux yeux brillants comme des étincelles.

Il était rare que la concorde régnât longtemps entre les frères Waterfly quand ils se trouvaient ensemble. M. Bugle ayant exprimé l'opinion que Dorfield était un coquin réservé à la potence, Waterfly *Junior* ajouta que cela était clair comme 2 et 2 font 4.

— Vous avez assez connu James Bugle pour savoir que 2 et 2 ne font pas toujours 4, rétorqua son aîné; cela dépend de la position des chiffres, et 2 et 2 font quelquefois 22.

— Soit, répondit Waterfly *Junior*. Je dirai alors que cela est clair comme il est certain que nous mourrons tous.

— Vous ne perdrez donc jamais l'habitude de dire des absurdités, *Junior?* Si vous ne récitiez pas votre *Credo* comme un perroquet, vous y verriez que nous ne mourrons pas tous.

— Voici du nouveau, mon frère.

— Sans doute, et la Parole de l'Évangile vaut bien la Science de votre Bonhomme Richard, que le diable emporte! Or, il est textuellement et formellement dit dans le *Credo : « Christus venturus est judicare vivos et mortuos.* » Le Christ viendra juger les vivants et les morts. Par conséquent, le jour où le buccin de l'Apocalypse annoncera le rendez-vous général de l'humanité dans la vallée de Josaphat, les os des morts se rassembleront, et ceux des vivants se trouveront à leur place. J'espère pour nous, les Waterfly, que l'appel nominal des élus se fera par ordre alphabétique, car il est dit encore dans l'Écriture que les premiers seront les derniers. En attendant le coup de trompette, le temps est un vieux juge qui appelle tous les coupables à son tribunal, et l'heure a sonné pour Dorfield. S'il n'obéit pas au gouvernail, il obéira à l'écueil. Samuel Bugle l'a pesé dans sa balance, et il a été trouvé trop léger. Je réglerai son compte en ce monde, pour constater le principe, et je doute qu'il obtienne son concordat dans l'autre.

Waterfly *Junior* était abasourdi.

Les convives passèrent au salon, où le thé était servi. Rébecca se mit au piano, Félix accorda son violon, et ils exécutèrent des mélodies indiennes, d'un charme si doux et si pénétrant.

Un serviteur vint informer son maître que Kalmor et Ariane étaient sous le vestibule, et il reçut l'ordre de les introduire.

— Le Sachem et sa fille sont toujours les bienvenus à la résidence, dit M. Bugle.

— Kalmor est un chef, répondit l'Indien en s'asseyant, drapé dans sa couverture rouge, et fier comme un prince revêtu de la pourpre.

— Quelles nouvelles de l'*Ancêtre*, chef? demanda Waterfly *Senior*.

— L'*Ancêtre* va bien.

Cecily eut pour Ariane des attentions gracieuses, mais Rébecca ne lui adressa pas la parole. Cette nuance ne pouvait échapper à Félix. A la fin de la soirée, il s'approcha de Kalmor et lui prit la main.

— Un étranger, dit-il, partira bientôt pour son pays. Il n'oubliera pas son frère rouge et son amie. Il reviendra comme une hirondelle au wigwam de l'Ontario.

— Ariane attendra, dit-elle avec la résignation stoïque d'une vierge indienne, dont la destinée se résume par la devise des esclaves : « *Obéir, souffrir, se taire.* »

Plusieurs jours se passèrent dans l'intimité sans

incidents marqués. Félix avait écrit à son père, mais sans lui parler de son projet de mariage. Nous ne mentionnons que pour mémoire cette correspondance entre M. Nicolas Obert et son fils. Elle n'offre d'autre intérêt que celui qui s'attache, par exemple, aux deux locomotives et aux nombreux proverbes de Waterfly *Junior*.

On était arrivé ainsi jusqu'à la fin du mois de juin, quand Rébecca reçut une lettre de Dorfield, que nous transcrivons dans sa forme et teneur :

Mademoiselle Rébecca Dorfield,
à Éden, résidence de l'Ontario,
AMÉRIQUE. CANADA.

Saint-Germain-en-Laye (Villa des Roses), rue du Vieux Chemin-de-Versailles, 18 — 6 — 76.

J'ai acheté ici une habitation de campagne, confortablement meublée, avec un jardin en terrasse sur le coteau de la Seine, au prix de douze mille dollars. Je vous ai réservé le deuxième étage et votre appartement est prêt.

Je vous préviens que je ne recevrai chez moi aucun de vos amis, sans exception. Vous pourrez les voir librement où bon vous semblera.

Dites-moi si votre intention est de venir me rejoindre, ou si vous reprenez votre liberté. Au cas où je ne recevrais pas de réponse à ma proposition, je considérerai ce silence comme un refus, et je prendrai d'autres dispositions.

JOB DORFIELD.

— Au moins, dit M. Bugle, après avoir pris connais-

sance de cette lettre, Dorfield ne paraît pas tenir autrement à Rébecca, et il fait assez bon marché de son titre et de ses droits paternels.

— Que conseillez-vous? demanda Félix.

— Notre marche est droite et toute tracée. Je vais expédier à Dorfield, séance tenante, ce télégramme par le câble :

« *Je pars.*

» RÉBECCA. »

A la suite de cette dernière délibération de famille, il fut convenu que Rébecca s'installerait dans la villa de Dorfield, et que Félix louerait un pied-à-terre aux environs. Là, ils chercheraient les voies et moyens les plus favorables pour accomplir le crime imaginaire mis en action par Kalmor.

Félix laissa un pouvoir en bonne forme à Samuel Bugle pour l'accréditer en qualité de représentant officiel de la maison Nicolas Obert et Fils à l'Exposition de Philadelphie. Il promit en même temps de le tenir régulièrement au courant de la marche et des incidents de la conspiration qui allait entrer dans sa période active.

Ces arrangements concertés, les préparatifs de départ ne furent pas longs. Félix boucla sa valise et sangla sa couverture. Rébecca n'emportait qu'une caisse et le nécessaire de voyage qui renfermait ses bijoux, son or et ses lettres. Ils partirent le soir même

pour New-York, par le train de correspondance avec le steamer *Amérique*, qui allait les ramener en Europe.

Nous franchirons d'un trait l'intervalle de six semaines qui s'écoula entre leur retour en France et l'attentat de Rébecca sur son fiancé. Le lecteur a pu en suivre le développement et les péripéties. Nous réservons aussi les fragments du *Memento de Rébecca*. Ils trouveront place dans l'exposé des événements qui vont suivre.

Quatre mois se sont écoulés depuis le 22 avril 1876, jour du départ de Félix pour l'Exposition de Philadelphie, et nous sommes au commencement du mois de septembre. Nous allons donc reprendre la filière de notre récit, au point où nous l'avons laissé à la fin du *Prologue* consacré au *Mystère du Pont de Chatou*.

X

LES CHASSEURS D'HOMMES

On a écrit de nombreux ouvrages sur l'histoire de la police en France, depuis son organisation définitive et régulière, commencée sous Louis XIV. La police est un grand ressort des sociétés modernes, et par ce mot *police*, il faut entendre la fraction la plus importante et la plus inconnue de l'armée occulte qui passionna Balzac et lui fournit ces types originaux qui circulent dans la *Comédie humaine*. Cette police, à proprement parler, constitue une classe à part, une sorte de diplomatie souterraine, qui a ses ramifications dans tous les centres européens.

C'est une poursuite intéressante à suivre dans ses péripéties que celle d'un chasseur d'hommes sur la piste d'une proie difficile. Elle ressemble à un duel à l'américaine, où les adversaires combattent à couvert. La tactique de celui qui n'a ni complices ni confi-

dents, se borne au silence et à l'immobilité. Celui qui le cherche doit tout inventer pour le surprendre.

Un homme vole des millions et disparaît. Il change de nom, de physionomie, de costume et d'allures. Il a à son service les voies rapides de communication. Il possède l'or qui ouvre les portes et ferme les bouches, il a la foule mouvante pour s'y noyer, le monde entier lui offre des asiles toujours ouverts. Le lendemain de sa fuite, le soir même, un autre homme est appelé. On lui donne une carte photographique, quelquefois même un signalement vague. Il est seul, à Paris ou à Londres, et on lui dit : « Fouille les cinq » parties du monde, parcours le globe des pôles à » l'équateur, trouve le fugitif, rends-toi maître de lui, » et ramène-le. » Un jour, une semaine, un mois, une année se passent, et le chasseur expédie un télégramme par le câble transatlantique : « *Trouvé !* » Aujourd'hui, le mot d'Archimède est tarifé.

Les chasseurs d'hommes sont soumis à la loi générale. Comme le médecin, qui a besoin d'expérimenter sur des sujets variés et nombreux, ils ont besoin d'aliments toujours nouveaux à leur activité pour devenir maîtres dans le métier. Les orateurs anciens puisaient, dans l'arsenal des lieux communs, une science acquise et toute faite, accessible aux intelligences ordinaires. De même, dans toutes les professions, il y a une certaine limite de force que le premier venu peut atteindre avec du temps et de l'étude. Mais ce n'est là, après tout, que le résultat et le fruit de l'expérience,

et une telle science n'offre guère que des ressources stériles à ceux qui n'y joignent pas les dons de la nature. Ils sont fatalement condamnés à marcher dans l'ornière. C'est le propre des esprits supérieurs, tout en profitant des lieux communs et des conquêtes acquises, d'ouvrir des voies nouvelles et, sans s'écarter des règles certaines, de trouver dans leur propre initiative les moyens d'atteindre plus loin. En peinture, en musique, en littérature, dans tous les arts, il y a les procédés du métier que le génie lui-même doit apprendre des autres, avant de voler de ses propres ailes aussi haut qu'il peut s'élever au-dessus d'eux. Il en est ainsi dans les sciences, aussi bien que dans les métiers ou les professions libérales. Tout esprit susceptible d'une application patiente et de longue haleine pourra loger dans sa cervelle les formules de la géométrie, les classifications de l'histoire naturelle et les combinaisons du jeu des échecs; mais il faut du génie pour devenir un Newton, un Cuvier ou un Philidor.

Quand on remarque que des hommes grossiers, par la simple observation, acquièrent vite une connaissance parfaite des habitudes et des mœurs du gibier et du poisson, sans même soupçonner les principes les plus élémentaires de l'histoire naturelle, au point de confondre les savants de cabinet et des Académies les plus royales, on est moins porté à s'étonner de voir les hommes de police atteindre et surpasser même la finesse d'observation des sauvages de Fenimore Cooper. Ce qu'ils font dans les forêts par le développe-

ment des facultés physiques, les autres le font au milieu des cités, armés des ressources de la civilisation. Et certes, si les sauvages obéissent à des instincts de nature, on peut dire que la plupart des hommes de police n'ont pas embrassé leur profession par l'effet d'une vocation réfléchie et déterminée. Tel paysan qui siffle en poussant sa charrue, était peut-être né pour être un excellent limier. De ces réflexions, il résulte que les vocations sont rares, et que les circonstances décident généralement des destinées vulgaires. La question est de tirer le meilleur parti possible des facultés qui nous sont dévolues. A moins d'une organisation exceptionnelle, qui ne peut se développer que dans un milieu particulier, la grande généralité des hommes est médiocre, et presque toutes les professions ne demandent qu'une intelligence ordinaire, qui s'applique indifféremment à l'une ou à l'autre.

De tous les métiers, de toutes les professions, celle de Chasseur d'hommes offre cette particularité qu'elle n'est soumise à aucune loi fixe. Elle a des traditions sans y être soumise, et laisse un jeu libre à l'inspiration. Aussi, en développant et en affinant les instincts de ceux qui s'y consacrent, elle ne produit que des individualités. Les mêmes rouages font toujours marcher les mêmes aiguilles. Il faut que le gibier invente un nouveau tour, une nouvelle ruse, une combinaison inédite, pour lui fournir une arme nouvelle de combat. Incontestablement, ceux qui ont du génie trouvent l'occasion de le déployer; mais le génie, de sa na-

ture, ne se communique pas, et la police européenne n'a pas de chefs d'école. Le métier d'observateur n'est pas sans analogie avec celui-là. Il suppose, chez l'individu qui l'exerce, une profonde connaissance des êtres et des choses; il étudie dans la vie plus que dans les livres. Et chaque homme n'exerce-t-il pas continuellement ses facultés sur tout ce qui l'entoure? N'a-t-il pas à examiner le pour et le contre, à cacher des secrets, à peser le fort et le faible d'une affaire, à connaître ses amis ou ses ennemis? Dans la lutte pour l'existence, n'est-il pas constamment exposé à se défendre, condamné à mille préoccupations diverses, environné de bonnes ou de mauvaises chances, entre lesquelles il ne peut même pas toujours choisir?

Monsieur Jacquin était incontestablement un homme supérieur et son rare génie l'avait rapidement poussé dans sa carrière. Il joignait à son expérience et à sa profonde connaissance des mystères de l'équilibre européen, un infaillible coup d'œil et une incroyable audace dans l'exécution.

Ce qui le distinguait surtout, dans le succès des missions qui lui étaient confiées, c'était l'originalité de ses moyens. Il n'avait pas de parti-pris, de système arrêté, de plan préconçu. Ses confrères disaient qu'il n'avait pas de marche. Jamais il ne faisait son siège à l'avance. Il comptait sur l'inspiration du moment, les trouvailles et les aventures de son imagination, les veines, les rencontres, les chances qui surgissent

nécessairement du cours et de la mobilité des événements. Le hasard était sa providence. Indifférent et froid, son esprit observateur, toujours en éveil, voyait juste et loin.

Il avait cependant certains principes fixes qui lui servaient de point de départ, de moules, un répertoire de formules, un cadre d'opérations. Il avait composé, entre autres, un *Tableau synoptique des passions*, avec leurs ramifications et subdivisions, au moyen duquel il prétendait renverser de fond en comble les traditions et les anciennes théories sur lesquelles repose l'organisation de la police moderne; mais il oubliait que pour être compris et appliqué, un pareil système voulait une intelligence égale à celle de son inventeur.

Monsieur Jacquin ne tenait absolument aucun compte des distinctions sociales, telles que la naissance, la fortune, le rang, les titres, etc. Il ne connaissait que la valeur intrinsèque des hommes, en dehors de tout préjugé. Pour lui, la logique des passions se trahissait par des conséquences identiques, chez un duc comme chez un valet, et il avait adopté ce principe, mis en action par Molière à la suite d'une représentation du *Dépit amoureux*. C'était d'abord un homme nu et réduit à sa plus simple expression qu'il pesait dans ses balances, sauf ensuite à tenir compte de sa valeur relative et de son importance conventionnelle.

Pour établir cette première ligne d'opérations, il

choisissait un de ces moules dans lesquels tous les caractères pouvaient se couler avec leurs traits distinctifs. Un de ceux qu'il employait le plus volontiers était le tableau des *Sept péchés capitaux*, auxquels il en avait ajouté un *huitième* de son autorité privée : la *Politique*, objet de ses méditations, sans oublier celui des Pères de l'Église, la *Désespérance*. Passant à une deuxième série d'investigations, il cherchait le moteur de la machine humaine ; car l'âme, comme le corps, a la structure d'une horloge, dont le grand ressort met en jeu les passions, les sentiments, les intérêts et les idées. Enfin, pour dégager les termes encore obscurs et déterminer les points essentiels de la cause il appliquait la formule de Quintilien, qui résume en un vers toute la méthode d'instruction des affaires criminelles :

Quis? Qui? — *Quid?* De quoi s'agit-il? — *Ubi?* Où? — *Quibus auxiliis?* Les complices? — *Cur?* Pourquoi? — *Quomodo?* Comment? — *Quando?* Quand?

Ce vers latin renferme, en effet, ce qu'on appelle en rhétorique les *Circonstances*, c'est-à-dire la *Personne*, le *Fait*, le *Lieu*, les *Moyens*, les *Motifs*, la *Manière* et le *Temps*.

La première question se résout par l'axiome de droit : « *Is fecit cui prodest.* » Celui-là a commis le crime, à qui le crime profite.

On a vu Monsieur Jacquin à l'œuvre. Comme un grand joueur d'échecs, il ne lui suffisait pas de réduire à néant un problème absurde ou défectueux. Il se plaisait à le rectifier, à le reconstruire et à le remettre

d'aplomb. Pour tout autre, au strict point de vue professionnel, la tâche était terminée. La sienne allait commencer.

Dans la chasse à l'homme, le maître était un dilettante, il y mettait une coquetterie d'artiste. Une fois sur une piste, il ne se reposait qu'à l'hallali. Il avait donc commencé par percer à jour la trame du crime imaginaire, mais il avait été frappé de la conception simple et profonde de la ruse indienne. Plus il y réfléchissait, plus elle lui semblait ingénieuse, et il admirait le sang-froid de la belle héroïne qui venait de la mettre en action.

XI

HYPOTHÈSES

Nous avons laissé tomber le rideau du prologue sur le jardin de la *Villa des Roses*. Au moment où il se lève sur le premier acte, nous retrouvons dans le même décor les quatre personnages qui occupaient la scène :

Monsieur Jacquin, Job Dorfield, Félix et Rébecca.

— Eh bien, Rébecca, dit Job Dorfield, qui n'était pas dans le secret du dieu de la machine, voulez-vous m'expliquer la cause de cette intervention de la justice française dans vos actes, et la présence des magistrats dans ma propre maison ?

— C'est une affaire entre moi et M. Obert, répondit Rébecca. Elle ne vous intéresse pas. J'ai agi selon ma volonté, sous ma responsabilité personnelle, et je prétends conserver la libre disposition de moi-même. Vous entendez cela, Dorfield ?

— Arrangez-vous donc ensemble, répliqua-t-il avec une fureur concentrée, et si vous me contestez le droit d'intervenir dans vos querelles, ne m'en faites pas subir la conséquence.

— Non seulement je vous conteste ce droit, mais encore celui de m'appeler votre fille.

— Il m'appartient.

— Vous mentez.

— Cette question a été résolue.

Il y eut un silence.

— Je vais me retirer, monsieur Dorfield, dit Félix, et vous devez comprendre que si ma présence n'avait pas été nécessaire, j'aurais évité ce rapprochement forcé avec un homme que je méprise.

— Pourquoi ne vous en allez-vous pas tout de suite, et pourquoi, ajouta-t-il en s'adressant à Rébecca, ne suivez-vous pas cet insolent compagnon ?

— Ma place est ici, Dorfield, tant qu'il me conviendra d'y rester. Ayez un peu de patience. Nous verrons bientôt qui a le droit d'y parler en maître, et lequel de nous en sortira le premier.

Les deux agents qui avaient amené Félix étaient toujours à la grille. Sur l'ordre de Monsieur Jacquin, ils pénétrèrent dans le jardin.

— Monsieur Job Dorfield, dit-il d'une voix métal lique, j'ai besoin de savoir quelle est votre part de responsabilité dans l'intrigue dont la justice a saisi les fils.

— Cela ne me regarde pas.

— Cet homme est un faussaire et un voleur d'enfants, dit froidement Félix.

Monsieur Jacquin fit un geste. Les deux agents s'assurèrent de la personne de Dorfield.

Son visage prit subitement une couleur terreuse. Il ne prononça pas une parole et n'opposa aucune résistance, quand ils le firent monter dans la voiture qui stationnait devant sa maison.

— Versailles, avenue de Paris, directement, articula Monsieur Jacquin, après avoir écrit quelques mots à la hâte sur une carte qu'il remit aux agents.

La voiture s'éloigna.

— Je reviendrai ici, demain, à cinq heures. Ayez confiance en moi, mademoiselle, ajouta-t-il en prenant congé de Rébecca; vous êtes sous la protection de la justice.

Dans l'intervalle de deux heures qui s'écoula entre son départ de Saint-Germain et son arrivée au cottage de l'Observatoire, Monsieur Jacquin examinait dans sa tête les termes inconnus du problème qui se posait devant lui. Il comptait interroger Job Dorfield le lendemain, dans sa cellule. Quant à Félix et à Rébecca, encore sous l'impression de cette crise, le moment ne lui avait pas semblé favorable pour les soumettre à l'épreuve d'une pénible conférence.

Il faut de bons yeux pour voir clair dans un cœur féminin, et Monsieur Jacquin savait, mieux que personne, qu'il est aussi difficile de deviner une jeune fille

que d'expliquer le mystère de la Sainte-Trinité. Toutefois, il ne désespérait pas de soulever un coin du voile de l'héroïne, et d'élucider une question qui avait pour lui l'attrait de tous les problèmes, en vertu de ce principe qu'un problème bien posé est à moitié résolu.

— Commençons par le commencement, se dit le Chasseur d'hommes, fidèle à sa méthode, et pesons ce dilemme : Ou cette jeune fille est folle, ou elle n'est pas folle. Si elle est folle, le cas n'est plus de mon ressort; il rentre dans les attributions des aliénistes. Si elle n'est pas folle, — hypothèse admise, — elle sait d'où elle part et où elle va; son but est déterminé; elle l'aurait poursuivi jusqu'au bout, si je ne l'avais arrêtée au premier pas.

Maintenant, quelle est la position du problème?

Quid? — *De quoi s'agit-il?*

D'un crime imaginaire.

Quis? — *Qui l'a commis?*

Rébecca Dorfield.

Ubi? — *Où?*

Au pont de Chatou.

Quibus auxiliis? — *Quels sont les complices, les aides, les auxiliaires?*

Le crime fictif a été préparé et exécuté de connivence avec Félix Obert, assisté de César Baral, témoin de bonne foi.

Cur? — *Pourquoi?*

Voilà la question. D'abord pour faire arrêter Dorfield.

Quomodo? — *Comment?*

Par un habile stratagème, coup de revolver à poudre et pierre simulant la chute dans l'eau du corps de la victime.

Quando? *Quand?*

Le 5 septembre 1876.

Ceci étant acquis, on ne peut admettre qu'une jeune fille, d'accord avec un jeune homme qui lui est aveuglément dévoué, ait déployé tant d'intelligence et tant d'énergie en vue de mystifier la police et d'outrager la magistrature. Elle doit être poussée par une forte raison d'agir, par des causes immédiates d'un ordre supérieur, pour s'exposer volontairement et de gaieté de cœur à un scandale public qui rejaillit sur elle et sur les siens, à la rigueur d'une prison, à l'arrêt d'une cour d'assises. Elle a calculé les plus extrêmes conséquences de son plan, froidement conçu, préparé et exécuté.

Quelle nécessité l'a jetée dans cette étrange aventure? Que veut-elle? Que cherche-t-elle? Qu'espère-t-elle? Je le saurai demain.

Passons aux sept péchés capitaux. Au cas particulier, quatre sont à éliminer de prime abord : la *Gourmandise*, la *Paresse*, la *Colère* et la *Luxure*. Les trois autres, l'*Orgueil*, l'*Avarice* et l'*Envie* laissent le champ ouvert aux hypothèses.

L'Orgueil? — Cette jeune fille est une amazone, peut-être une aventurière. Met-elle sa gloire à faire inscrire son nom sur le calendrier des criminels, pour

ui donner l'éclat d'une célébrité scandaleuse? Je ne e crois pas.

L'Avarice? — Le mobile de cupidité ne serait .dmissible qu'en lui supposant une arrière-pensée de :hantage.

L'Envie? — L'Envie, la Jalousie et la Haine sont les rois sœurs de la Vengeance. C'est ici qu'il faut cher- :her. Il y a un lien secret, mais visible, entre le fait le son crime fictif et le désir de se venger. C'est ce ju'on appelle, en langage populaire, se crever un œil)our éborgner son voisin. On a vu des plaideurs enra- şés se ruiner jusqu'au dernier sou en procès absurdes,)our le plaisir d'imposer à leurs adversaires les ennuis l'une longue procédure. On a vu des femmes accom- plir toutes les folies, pour triompher d'une rivale. On a vu des gens se déshonorer, se suicider, pour faire retomber de la honte ou du sang sur leur famille. L'Envie, la Jalousie, la Haine, au service de la Ven- geance, se traduisent par des manifestations bien diffé- rentes. Chez les uns, ces passions sont expansives et violentes. Chez les autres, elles sont froides et contenues. Elles peuvent se révéler par le dédain, le mépris, l'ironie, se dissimuler sous le masque de l'indifférence, se voiler sous la grâce d'un sou- rire.

Rébecca voulait donc se venger. Mais si Job Dorfield était réellement un faussaire et un voleur d'enfants, il suffisait de le dénoncer pour le placer sous la main de la justice. Ce n'était donc pas seulement pour en arri-

ver à cette fin que le drame imaginaire s'était joué sur le bord de la Seine.

Telle était la *serrure à secret* dont Monsieur Jacquin examinait le mécanisme. L'homme, de sa nature, a la curiosité inquiète des choses qu'on lui cache. Ce mystère mettait en jeu toutes les facultés actives de son esprit en travail. Il ne pouvait rester indifférent au milieu de l'action engagée,et il s'intéressait au tournoi de la belle amazone, qui en appelait au *jugement de Dieu.*

Monsieur Jacquin n'avait pas l'habitude de pêcher en eau trouble et de se noyer dans un flot de vagues hypothèses. Ses réflexions ne planaient pas comme des hirondelles, elles se fixaient toujours sur un fait et sa pensée ne se reposait que dans l'ordre.

L'héroïne du pont de Chatou avait-elle été séduite, trahie, dédaignée? Voulait-elle évoquer des personnages cachés dans l'ombre des coulisses sur le grand théâtre de la cour d'assises? Quel dénouement allait surgir de la conspiration générale des événements? C'était encore le secret de l'avenir.

Le lendemain, Monsieur Jacquin se rendit à la prison de Versailles, située sur l'avenue de Paris. Le directeur lui remit un trousseau de clefs, appartenant à Dorfield et déposées au greffe, ainsi que la copie d'une lettre écrite la veille par le prisonnier. Elle était conçue en ces termes :

De la prison de Versailles, 6-9 1876.

A Monsieur le Consul général des États-Unis à Paris.

Monsieur le Consul,

Je suis sujet anglais, naturalisé citoyen américain, et je réclame votre intervention directe et immédiate dans la circonstance suivante :

Hier matin, trois commissaires de police, malgré ma protestation, ont pénétré, au nom de la loi, dans la maison que j'habite à Saint-Germain-en-Laye, route du Vieux-Chemin de Versailles, et dont je suis propriétaire. Ces magistrats ont d'abord arrêté ma fille Rébecca, mineure, née en Angleterre, accusée d'avoir assassiné un jeune homme, nommé Félix Obert, qui se porte fort bien. A la suite de l'enquête, tous deux ont été remis en liberté le même jour à cinq heures, et j'ai demandé la cause de cette intervention de la justice. C'est alors que ma fille Rébecca déclara à l'un des trois magistrats, seul présent, qu'elle contestait mon titre et mes droits de père légitime. Félix Obert, Français, déclara à son tour que j'étais un faussaire et un voleur d'enfants. En suite de cette double accusation, le magistrat me fit arrêter sur-le-champ et conduire à la prison de Versailles, où je suis au secret.

Par cette lettre, dont j'adresse une copie au procureur de la République, je dénonce ma fille et son complice. Je demande au nom des lois de ce pays : 1° ma mise en liberté, sur l'heure et sans caution, avec réserve de poursuivre les réparations qui me sont dues pour mon incarcération arbitraire; 2° l'arrestation de ma fille Rébecca, pour outrage et rébellion contre moi, son père; 3° l'arrestation de Félix Obert, ou sa citation en justice, pour dénonciation calomnieuse.

Signé, JOB DORFIELD.

— Je saurai aujourd'hui à quoi m'en tenir, dit

Monsieur Jacquin au directeur ; mais l'instruction ser longue et compliquée. Job Dorfield est Américain, s fille Anglaise, et Félix Obert Français.

— Je vais vous accompagner.

Le guichetier ouvrit la porte de la cellule du pr sonnier. Il était revêtu de l'uniforme gris réglemen taire et fumait son cigare, à califourchon sur une chais de paille.

— Job Dorfield, levez-vous, dit le gardien.

L'ex-directeur du Cirque de Philadelphie fit l sourde oreille, et ne porta même pas la main à so bonnet de laine à l'entrée des visiteurs.

— Je viens de prendre connaissance de votre re quête à M. le consul général des États-Unis et à M. l procureur de la République française, dit Monsieu Jacquin. Vous répondez à une accusation par une autr accusation, ce qui ne change rien à l'état de la question principale.

— J'ai écrit ce que j'avais à dire ; je ne vous reconnais pas le droit de m'adresser la parole, et je ne vous répondrai pas.

— C'est votre droit, en effet ; mais le mutisme es plutôt le système d'un coupable que l'attitude d'u innocent.

— Si vous êtes venu pour me tirer les vers du nez, c'est du temps perdu.

— Un bon confesseur n'a pas toujours besoin d'interoger pour savoir, et une perquisition domiciliaire révélera peut-être ce que vous ne voulez pas dire.

— Je subis ce que je ne puis empêcher, la violation de mon domicile comme la séquestration ; mais vous en rendrez compte et vous aurez bientôt de mes nouvelles. A bon entendeur, salut.

— C'est un salut qu'on vous rendra.

— Allez-vous-en, et laissez-moi tranquille.

— Cela ne m'est pas possible, dit le directeur d'un ton mesuré ; mon devoir m'impose l'obligation de vous envoyer au cachot pour injure et menace à un magistrat dans l'exercice de ses fonctions.

— Faites de moi ce que vous voudrez.

— C'est vous qui l'avez voulu.

XII

LA DENT DE CUVIER

Cette première partie de sa mission terminée, Monsieur Jacquin se rendit au café de la Comédie, et déjeuna dans le cabinet de verdure qui s'ouvre sur la limite du pourtour du *Bassin de Neptune*. Après avoir parcouru les journaux, qui se livraient aux variations les plus extravagantes sur le *Faux mystère du Pont de Chatou*, il fit une promenade méditative dans les allées désertes du parc. Vers trois heures il prit une voiture, qui le conduisit à Saint-Germain par le boulevard du Roi, le Chesnay, Roquencourt, la Celle-Saint-Cloud et Marly.

Il faudrait un long chapitre pour dresser le catalogue des accessoires spéciaux inventés par le Chasseur d'hommes pour son usage particulier. Nous mentionnerons seulement un revolver-bijou, suspendu à une chaînette d'or, chef-d'œuvre d'armurerie, qui tenait facilement dans une poche du gilet doublée de

cuir. Quand le temps était beau, Monsieur Jacquin sortait avec une canne de jonc, renfermant une épée bleue triangulaire. La poignée d'ivoire était formée par une lunette d'approche. Si, par contre, le temps était pluvieux ou incertain, il emportait un parapluie diabolique recélant, comme sa canne, une lame d'acier, et dont la poignée se transformait en pistolet par un système de bascule.

A mesure qu'il approchait du terme de son court voyage, ses idées devenaient plus nettes et plus visibles. Le dossier de cette mystérieuse affaire, qui prenait la tournure d'une cause célèbre, renfermait déjà plus d'une pièce intéressante. Il parcourut encore, d'un air distrait, la déposition de César Baral, mentionnant les noms de Samuel Bugle, fermier au Canada, et de George Minturn, celle du marinier de Chatou, le procès-verbal d'enquête, les notes du commissaire de police de Saint-Germain, relatives à Job Dorfield, sa fille Rébecca et Félix Obert, et la requête du prisonnier de Versailles au consul général des États-Unis. Ces documents étaient encore incomplets; cependant leur ensemble présentait déjà un point de départ, une base solide d'opérations.

Rébecca et Félix attendaient Monsieur Jacquin dans le salon d'été de la villa des Roses. Ils le reçurent avec une sympathie respectueuse qui parlait en leur faveur.

— J'ai vu Job Dorfield, dit-il sans préambule. Il a

adressé une plainte au consul d'Amérique et au parquet. Cet homme est insolent comme la porte de sa prison. On n'obtiendra pas autre chose de lui que des paroles grossières et des menaces ridicules, qui lui ont valu les honneurs du cachot.

— Vous allez savoir la vérité, monsieur, dit Rébecca, du moins ce que j'en sais moi-même.

Monsieur Jacquin ouvrit son carnet.

Rébecca fit alors le récit détaillé des événements qui ont été exposés, avec cet accent honnête et sincère qui pénètre dans l'esprit du juge. Monsieur Jacquin l'écouta avec une attention soutenue, prenant ses notes et l'interrompant à certains moments pour une explication nécessaire sur les personnages étrangers qui se trouvaient mêlés aux différents épisodes de cette confession générale.

— Ainsi, mademoiselle, dit-il quand elle eut cessé de parler, vous ne savez rien de votre première enfance? Aucun nom, aucun souvenir n'est resté dans votre mémoire?

— Rien. Tout ce que je me rappelle vaguement, c'est la vue des montagnes et d'un lac ou d'une rivière, ce qui me fait croire que je suis née en Écosse.

— Vous aviez quatre ans à peine quand Dorfield vous a amenée au Canada, en 1861. M. Samuel Bugle a été votre père adoptif, il vous a élevée comme sa fille Cecily. Pendant dix ans, Job Dorfield n'a demandé ni reçu de vos nouvelles?

— Personne n'en a jamais entendu parler à la résidence de l'Ontario.

— En 1872, il reparaît. Vous avez quatorze ans. Votre habileté à tous les exercices du corps, l'énergie de votre caractère, votre beauté lui inspirent l'idée de faire de vous un instrument de fortune. M. Samuel Bugle veut s'y opposer. A Londres et à Québec, Job Dorfield fait valoir ses titres et ses droits devant les tribunaux. Il n'avait alors qu'une ménagerie d'animaux féroces, il achète un cirque nomade. Vous faites partie de sa troupe pendant quatre ans, en qualité d'amazone et de dompteuse. Dans la pensée que vous n'êtes pas la fille de Job Dorfield, vous préparez, de concert avec M. Samuel Bugle, M. Félix Obert et un Indien du Canada, l'intrigue qui s'est terminée hier par l'arrestation de celui qui se prétend votre père légitime. Vous espériez que l'enquête et l'instruction d'une affaire criminelle feraient la lumière sur votre origine en démasquant Job Dorfield, que l'écho en retentirait dans le monde entier et serait entendu de votre famille inconnue. Vous avez calculé juste. Le coup a porté aussi juste et aussi loin par la publicité des journaux. Le *Faux Mystère du Pont de Chatou* défraie toutes les chroniques. Quant à Dorfield, qui me paraît unir la férocité des animaux de sa ménagerie à la prudence du serpent, nous allons voir où, quand et comment il a changé de peau.

Une observation toujours constatée et consacrée

par mille exemples, c'est que presque toutes les grandes découvertes sont dues au hasard. Mais ce hasard passe inaperçu à l'œil vulgaire; il faut qu'il soit rencontré par un homme supérieur et doué du génie d'observation. Combien de lampes se sont balancées à la voûte d'une église, avant que Galilée ait formulé la loi du pendule ? Combien de pommes sont tombées des arbres, avant que Newton ait découvert l'attraction des sphères? Combien de couvercles de marmites ont été soulevés par la vapeur, avant que Salomon de Caus ait dit : « La vapeur est une force. » C'est l'éternelle histoire de l'œuf de Christophe Colomb.

Certes, rien n'est plus facile que d'embrouiller tous les fils de cette quenouille de Sainte-Geneviève qu'on appelle un *roman à tiroirs*, et de le compliquer comme un casse-tête chinois. Si nous faisons cette réserve, c'est pour ne pas encourir le reproche d'arranger les événements à notre guise, en montrant la simplicité apparente avec laquelle Monsieur Jacquin dénouait le nœud gordien d'une énigme judiciaire. Après avoir dévoilé le *Faux Mystère du Pont de Chatou*, il allait donner une preuve nouvelle et plus décisive de cette divination, qui lui avait valu du lazzarone napolitain le surnom flatteur de *Monsieur le Diavolo*.

Monsieur Jacquin ne parlait pas à la légère en disant : « Nous allons voir où, quand et comment le serpent a changé de peau. » Avec une dent, Cuvier

reconstituait le squelette d'un animal antédiluvien. Le Chasseur d'hommes n'avait pas besoin de quatre lignes de l'écriture de Dorfield pour l'envoyer à la potence.

En pénétrant dans sa chambre, un coup d'œil lui suffit pour en saisir la physionomie.

— Je serai bien étonné, dit-il à Rébecca, si je ne trouve pas ici la *bague* qui s'adapte à son doigt. Je vous demande pardon, mademoiselle, ajouta-t-il avec un sourire, si j'emploie cette expression du langage pittoresque de Messieurs les voleurs. Je vais vous l'expliquer : Quand un criminel tombe sous la main de la justice, il déclare ordinairement un faux nom pour cacher ses antécédents et dépister les recherches. L'épreuve de la confrontation s'appelle la *pierre de touche;* la découverte de son véritable nom s'appelle la *bague au doigt*.

Monsieur Jacquin ouvrit un secrétaire.

— Ces paperasses, dit-il à la suite d'un rapide examen, n'ont aucune importance. Ce sont des notes, des factures, des reçus, des bordereaux, des lettres insignifiantes. Rien non plus dans les tiroirs.

Il s'approcha d'un coffre-fort en acier, encastré dans le mur.

— Ici est la *dent* de Cuvier. La fermeture est à secret, poursuivit-il en introduisant la clef dans la serrure, mais c'est le secret de Polichinelle.

Après une série d'essais et de tâtonnements, la porte s'ouvrit. L'intérieur était divisé en comparti-

ments. Sur la tablette supérieure s'alignaient des pile d'or et d'argent. Un coffret en laque renfermait des bijoux, des pierres précieuses et des diamants. Sur le rayon inférieur, à portée de la main, se trouvaient un grand portefeuille à soufflet et un registre. Monsieurs Jacquin emporta dans le salon le coffret, le portefeuille et le registre.

— Voyons d'abord le portefeuille, dit-il. Job Dorfield est un homme d'ordre. Voici sa fortune en titres au porteur : Banque de New-York, Banque d'Angleterre, rente française 3 p. 100. Est-ce avec son cirque et sa ménagerie qu'il a gagné deux millions et collectionné des diamants?

— C'est impossible, dit Rébecca.

— Il sera difficile de le prendre en défaut sur les sources de sa fortune en Amérique. Est-il joueur?

— Non. Il est avare.

— Ceci est l'acte de vente de cette propriété. Ah ! ah ! voici les papiers de Dorfield, avec des annotations à l'encre rouge. Je reconnais l'écriture du chef de la police de Londres. C'est un homme de génie dans son genre.

Acte de naissance de Job Dorfield.

3 octobre 1825.

Note : Né de père et de mère comédiens, faisant partie d'une troupe nomade, déclaré à la paroisse de Stratford-sur-Avon. Vérifié sur le registre.

— Quelle ironie du sort, dit Monsieur Jacquin. Ce Dorfield est né dans la ville de Shakespeare.

Acte de mariage de Job Dorfield et de Déborah Grœcina.

14 février 1856.

Note : Vérifié sur le registre de la paroisse de Saint-Patrick (Irlande). Job Dorfield parcourait les foires et les fêtes avec une troupe de chiens savants. Déborah Grœcina vendait des amulettes, des philtres, et disait la bonne aventure.

Acte de décès de Déborah Grœcina.

19 juin 1858.

Note : Vérifié sur le registre de la paroisse de Saint-Martin (Londres). Morte à l'hôpital Saint-Martin.

Acte de naissance de Rébecca Dorfield.

9 juin 1858.

Note : Vérifié sur le registre de la paroisse de Saint-Martin. Née à l'hôpital Saint-Martin. Envoyée à la Société des Orphelins, même date. Réclamée par son père, le 24 novembre 1861.

— Tous ces actes sont parfaitement réguliers, reprit Monsieur Jacquin. Dorfield a aujourd'hui cinquante et un ans. Sa femme est morte il y a dix-huit ans, dix jours après la naissance de sa fille. Le passe-port de Job Dorfield porte un visa d'embarquement du 14 mars 1862. Si ces papiers ne sont pas à lui, il a été connu et naturalisé aux États-Unis, le 7 janvier 1866,

sous l'incarnation de Dorfield. Après tant d'années d'une existence vagabonde, où trouver en Angleterre un témoin qu'on puisse confronter avec lui, et qui le reconnaisse sous son véritable nom ?

— Mon Dieu, ayez pitié de moi! murmura Rébecca.

— Aidons-nous, chère enfant, et le ciel nous aidera. Tenez, vous voyez ce petit cachet?

— Oui, je le vois.

— Il y a des initiales : D. M. — H. S. Une date : 22 mai 1854. Ce cachet est un bijou de famille. Rien ne m'autorise à concevoir et à vous donner la plus légère espérance ; mais ces initiales unies sont peut-être celles de deux époux, et la date, celle de leur mariage.

— Dieu vous entende, monsieur.

Rébecca prit le bijou et le porta à ses lèvres, comme une relique.

— Gardez-le, mademoiselle; j'en aurai peut-être besoin, et je vous le demanderai.

Le registre était un livre de caisse, où Job Dorfield inscrivait ses dépenses et ses recettes, et qui n'offrait aucun indice particulier. Monsieur Jacquin remarqua que ce registre était couvert avec un journal, qui protégeait sa reliure. Il l'enleva. C'était un numéro du *Herald*, portant la date du 10 janvier 1862. En quelques minutes, Monsieur Jacquin en parcourut à vue d'œil toutes les colonnes, depuis le *Courrier du jour* jusqu'à la dernière *Annonce*. Son œil s'arrêta un instant sur le milieu de la troisième page, à laquelle

il revint après avoir achevé sa revue panoramique.

— Voici la *dent de Cuvier*, songea le Chasseur d'hommes.

Il plia le numéro du *Herald* et le glissa dans sa poche. Il remit ensuite le registre, le portefeuille et les bijoux dans le coffre-fort, qu'il referma, et revint s'asseoir au salon, en face de Félix et de Rébecca.

— Mademoiselle, dit-il avec un clair regard, vous avez été forte et patiente. Êtes-vous calme? Vous sentez-vous maîtresse de votre volonté?

— Oui.

— Le moment difficile n'est pas celui de la lutte et de l'épreuve, c'est celui du triomphe et du bonheur. Faites un appel suprême à tout votre cœur, à toute votre énergie : vous n'êtes pas la fille de Job Dorfield.

— Ah! s'écria Rébecca, si vous avez un enfant, qu'il oit béni.

— J'ai une fille, dit le vieillard en lui prenant la main, une fille belle et noble comme vous.

— Eh bien, c'est en son nom que je vous en supplie, dites-moi la vérité.

— Si, comme je veux l'espérer avec vous, comme je le crois, votre père et votre mère vivent encore, eurs larmes cesseront de couler avant une heure. Ils embrasseront demain l'enfant qu'ils pleurent depuis quatorze années.

Rébecca passa la main sur son front.

— Est-ce que je rêve? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Non, répondit Félix, c'est un ami qui a parlé.

— Bien souvent, j'ai rêvé que des voix lointaines prononçaient mon nom, et au réveil, j'avais encore dans le cœur et dans la tête ces appels désespérés, ces voix déchirantes de ma mère et de mon père.

Monsieur Jacquin se leva.

— Je vais télégraphier à Londres, et c'est en votre nom que je répondrai.

— Mon nom ?

— Jane Minturn.

— Jane Minturn, répéta-t-elle.

— Vous êtes la fille de Duncan Minturn, membre de l'Académie royale des sciences, et d'Helen Sherley. George Minturn est votre frère. Richard Minturn, constructeur de navires, est votre oncle.

Un coup de cloche prolongé se fit entendre. Un domestique entra.

— Quelqu'un demande à parler immédiatement à M. Félix Obert.

— Faites entrer, dit Rébecca.

Le domestique annonça :

— Monsieur Bogg.

Un étranger, sec et correct, traversa rapidement le salon, salua comme un automate et dit d'une voix brève :

— Monsieur Obert?

— Moi, dit Félix.

— Je suis détective. Monsieur Jacquin n'est pas à Paris. Je le cherche.

— Il est devant vous.

Le détective recula d'un pas, comme si le parquet ıi avait brûlé les pieds.

— Dois-je parler, monsieur?

— Oui.

— Le chef de la police de Londres a reçu vos déêches. Il me met à votre disposition pour protéger la ersonne de miss Rébecca Dorfield, et pour m'opposer toute intervention étrangère en faveur du prisonnier ob Dorfield. J'ai un mandat d'extradition contre lui.

— Si vous avez un tel mandat, il est sans valeur. Le risonnier que vous réclamez est David Taxil. La jeune ille dont vous avez mission de protéger la personne est ane Minturn.

Le détective fit un saut en arrière.

— Monsieur, dit-il, cette parole vaut quatre mille ivres. Le savez-vous?

— Oui, cent mille francs.

— Il y a récompense de quatre mille livres pour celui qui découvrira Jane Minturn. Depuis le 25 décembre 1861, depuis quinze années, je fouille le monde, et je la vois sous votre main. Ce prix était une fortune pour un simple détective; mais ma réputation est sauve. On ne chasse pas sur le terrain du *Vieux Gentleman.*

— Vous me flattez, monsieur Bogg.

— Non. J'ai seulement perdu cette partie contre un adversaire que personne n'a jamais gagné.

— Vous êtes beau joueur.

— Rien ne va plus.

— Je vous promets quatre mille livres, dit Jane, à qui nous restituons son nom de famille.

— C'est beaucoup, c'est trop pour moi.

— J'hésite encore avant de vous adresser une question. Il le faut, cependant. Répondez-moi : ai-je une famille?

La porte s'ouvrit brusquement.

— Jane!

— George! mon frère... mon frère, que vas-tu m'apprendre?

Elle se jeta dans ses bras.

— Nos parents existent.

— Partons.

— Écoute, Jane, la vérité sera cruelle.

— Ils sont vivants. Conduis-moi.

— C'est une chose presque aussi terrible que la mort. Ces quinze années de deuil ont pesé plus sombres, plus lourdes que la vieillesse, sur la tête et le cœur de notre père et de notre mère. Le malheur est inexorable comme le bourreau; sa main est rude et ses coups sûrs. Le duel silencieux a duré bien longtemps. Notre père, si vaillant et si loyal, a vu sa force humiliée; son intelligence est toujours brillante, mais sa lumière est celle de la folie.

— Mon Dieu!...

— Notre mère est toujours belle, tendre et dévouée; c'est une sainte. Le chagrin l'a consumée, et sa vie

jette les vives lueurs d'une flamme qui va s'éteindre.

— Seigneur, Seigneur! Que faire, George?

— Il y a, en Écosse, un vieux manoir où tu es née. Te sens-tu le courage d'y rentrer comme une étrangère, comme une orpheline recueillie par charité, sans embrasser ta mère?

— Oui.

— Dans cette demeure, notre père vit à l'écart avec une pensée unique. Te sens-tu le courage de t'asservir à sa volonté, d'être le jouet de son esprit malade sans avoir le droit de lui sourire?

— Oui.

— Est-ce ainsi que nous devions nous revoir, ma sœur?

— Ce que tu as fait, je le ferai.

— Nous pouvons partir.

— Embrassez-moi, Félix, dit Jane, et venez avec nous.

Monsieur Jacquin pressa une dernière fois les mains de ces enfants, en songeant à cette parole : « Laissez pleurer ceux qui n'ont pas eu de printemps. »

Ils allaient franchir le seuil du manoir héréditaire en renonçant à l'espérance.

XIII

LA POULE AUX ŒUFS D'OR

Le détective était resté seul avec le redoutable chef, célèbre dans l'armée de la police anglaise sous le nom de guerre qu'il avait rappelé, *le Vieux Gentleman*, et dont la signification est la même que *Monsieur le Diavolo*.

Le crayon de Monsieur Jacquin courait sur son carnet, fixant en traits nets et rapides les notes destinées à compléter le procès-verbal d'enquête et le rapport de l'*Affaire du Pont de Chatou*. Le numéro du *Herald* avait été la *dent de Cuvier;* le dessin du squelette était achevé. Le reptile humain, qui répondait au nom de David Taxil, était dépouillé de la peau de Job Dorfield.

M. Bogg, debout sur la première marche de la porte-fenêtre qui donnait accès dans le jardin, fumait un cigare en faisant des grimaces. Ces jeux de physio-

nomie passaient sur son masque mobile avec une variété d'expressions qui auraient excité l'admiration des plus illustres mimes. C'était son exercice favori. En ce moment, il traduisait à sa manière la fable de *la Laitière et le Pot au lait*, et se livrait aux combinaisons mathématiques les plus joyeuses et les plus transcendantes sur l'emploi des cent mille francs qui venaient de lui tomber du ciel. S'étant adressé à lui-même les félicitations les plus sincères au sujet de cette fortune, d'ailleurs bien méritée, il exécuta un pas de menuet. En se retournant, il se trouva devant le *Vieux Gentleman*.

— Bogg, dit Monsieur Jacquin, habitué à ne s'étonner de rien, il est utile d'échanger nos vues, d'arrêter une marche, et de régler le sort de David Taxil. Il y a un premier point sur lequel j'espère que nous tomberons d'accord immédiatement. Un agréable bruit d'argenterie m'avertit qu'il n'est pas nécessaire d'aller bien loin ni d'attendre longtemps pour trouver un dîner servi; allons nous mettre à table.

Les deux augures passèrent dans la salle à manger, et s'assirent en face l'un de l'autre.

— Nous disons que vous avez un mandat d'extradition, reprit Monsieur Jacquin en lui versant à boire.

Le détective inclina la tête.

— Racontez-moi un peu comment vous avez manqué Dorfield.

— C'est une aventure compliquée comme les romans

de Wilkie Collins, monsieur, et qui fait rire et pleurer comme ceux de Charles Dickens : complot infernal de David, ruine et désespoir d'une famille.

— Je connais cette histoire, répondit Monsieur Jacquin avec bonhomie.

La fourchette et le couteau de M. Bogg restèrent une seconde en suspens.

— Sommairement, dit-il.

— Dans tous ses détails.

— Avec respect, j'en suis étonné.

— Vous vous étonnez facilement, Bogg.

— Très difficilement, monsieur. A la rigueur, je puis comprendre que le *Vieux Gentleman* ait fini en deux jours ce que je n'ai pu commencer en quinze ans, déchiffrer l'énigme de miss Rébecca, mettre la *bague au doigt* de David Taxil, et rendre Jane Minturn à son frère ; mais comme le dossier de cette affaire n'est pas sorti de mes mains, je déclare que je suis étonné.

— Avez-vous lu le récit du *Herald ?*

— Il a été rédigé par sir Duncan Minturn, et il est au dossier, numéro du 10 janvier 1862.

— Le voilà.

Le détective eut un geste d'admiration.

— Revenons à nos moutons, c'est-à-dire au serpent qui vous a filé dans les mains, reprit Monsieur Jacquin.

— Ce fut une longue partie, monsieur, que vous avez gagnée en retournant le *roi de pique.*

— David ?

— David Taxil. L'enlèvement de l'enfant avait eu lieu dant la nuit de noël, le 25 décembre 1861. Le 26, le chef de la police de Londres me fit appeler dans son cabinet et me remit un ordre de service que je sais par cœur. Le voici :

Bogg, n° 101, est au service spécial de sir Duncan Minturn, baronnet, membre de l'Académie royale des sciences. Bogg recevra un traitement de vingt livres par mois pendant toute la durée de cette mission. Il sera indemnisé de ses frais de voyage et dépenses extraordinaires.

— Ensuite?

— Après avoir reçu mes instructions, je me suis embarqué pour New-York, porteur de l'annonce que vous avez lue dans le *Herald*, offrant une récompense de vingt mille dollars à qui livrerait David Taxil. Le voleur d'enfant comprit que cette annonce, traduite en dix langues et répétée en permanence dans les journeaux à grande publicité d'Europe et d'Amérique, allait éclairer sa marche du feu de tous les yeux ouverts. Sa réponse ne se fit pas attendre. A la fin du mois de janvier, une lettre, au timbre d'origine de San-Francisco, adressée à sir Duncan Minturn, l'informa que si l'annonce ne disparaissait pas au plus bref délai, cette dénonciation serait l'arrêt de mort de sa fille. Le système des annonces fut donc abandonné.

Il était clair que l'enfant allait devenir entre ses mains la *poule aux œufs d'or*. Trois mois après, une

seconde lettre, du 30 avril 1862, au timbre de Montréal, donnait rendez-vous à sir Duncan Minturn. Le lieu désigné était la pointe d'une île à découvert, au confluent de deux rivières, à l'entrée du désert américain. La date était fixée au 1er juin suivant, à sept heures du soir. Le père devait s'y rendre en personne, seul, et sous le costume des chasseurs de la *Prairie*. Il remettrait cinquante mille dollars et recevrait des nouvelles de la petite Jane, qui était en lieu sûr et bien traitée. Sir Duncan s'y rendit et remit la somme exigée. Il retournait à Londres avec un peu d'espérance. Dans notre entrevue il m'apprit que David lui avait promis d'amener l'enfant au même rendez-vous, et la rendrait moyennant une rançon de deux cent mille dollars, un million.

Dans le même temps, je cherchais David. Pas de photographie ; rien que ces indications : Taille ordinaire, teint coloré, yeux gris bleu, cheveux roux châtains. Si j'avais gagné seulement un dollar par chaque tête examinée répondant à ce signalement, j'aurais pu racheter l'enfant que je cherchais. Ma mission avait pourtant un bon côté, car j'ai retrouvé deux douzaines de petites filles volées par des mendiants ou des saltimbanques. A l'époque de l'enlèvement, David Taxil avait trente-sept ans. Il portait toute sa barbe ; je suppose qu'il est rasé à l'américaine.

— Oui.

— Le délai convenu était de trois mois, jour pour jour, heure pour heure. Sir Duncan ne perdit pas de

emps; il savait que le tourmenteur serait atroce si on le faisait attendre; il liquida sa fortune et celle de sa femme; son frère Richard réalisa tous les capitaux qui n'étaient pas engagés dans ses entreprises. Le million était prêt.

— Il y a dans le monde un grand système d'équilibre et de compensation, dit Monsieur Jacquin. Il faut un monstre comme David Taxil pour révéler un père comme Duncan Minturn.

— J'ai appris la géographie, répondit M. Bogg. La terre est une sphère; les trois quarts sont couverts d'eau salée; l'autre quart est couvert de boue. Le peuple sous-marin des poissons n'a pas des mœurs aussi parfaitement inoffensives que les requins voudraient le faire croire, et ils ont la déplorable habitude de se manger entre eux, comme le peuple des animaux terrestres qui pataugent dans la boue. Il n'y a que les hommes qui tuent sans nécessité.

— Très bien, Bogg; vous avez de l'esprit.

— Mes parents ne m'ont laissé que cela pour vivre, monsieur.

— Continuez.

— Au jour dit, à l'heure fixée, sir Duncan traversait une seconde fois le désert en costume de chasseur, avec le million en billets cousus dans sa jaquette de daim. Il m'a raconté les détails de cette rencontre. J'ai vu pleurer bien des innocents et bien des coupables, poursuivit le détective; j'ai vu mourir père et

mère; jamais mon cœur n'a été serré dans un aussi terrible étau.

— Vous êtes ému, Bogg; buvez un verre de vin.

— Me permettez-vous de le boire à votre santé, monsieur ?

— Oui, Bogg, oui; vous êtes un brave garçon, et je viderai le mien à la réunion de la famille Minturn.

— Elle doit un fameux cierge au *Vieux Gentleman*.

Ayant vidé son verre, le détective continua :

— David Taxil attendait sir Duncan à la pointe de l'île, et voici textuellement les paroles échangées, telles que je les ai recueillies :

— Je vous apporte quarante mille livres, deux cent mille dollars. Où est ma fille ?

— En bon état et en bonne garde, à mille lieues d'ici.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas amenée ?

— Après l'annonce que vous avez fait publier dans tous les journaux, il y a à peine un an, offrant une prime de vingt mille dollars, un homme voyageant seul avec une petite fille serait infailliblement arrêté. Je ferai conduire la vôtre à Édimbourg, et vous serez informé du jour de son arrivée.

— David Taxil, vous avez toujours été bien traité chez mon frère; aucune personne de ma famille ne vous a jamais fait de mal. Je ne veux pas croire que Dieu ait donné la vie à un homme capable de me tromper en ce moment. Je vais vous danner la rançon promise, sans conditions.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire.

— Si vous espériez encore quelque chose de moi ou de ma famille, je pourrais admettre que votre soif n'est pas apaisée; mais il est nécessaire que vous sachiez que la source est tarie. Cette rançon représente toute ma fortune, celle de ma femme et celle de mon frère.

— Vous avez le manoir des Puritains.

— Ce domaine est érigé en majorat inaliénable, transmissible à l'aîné de la famille. Si ma parole ne vous suffit pas, je vous en ferai tenir la preuve par acte de la Chancellerie. Ainsi, je n'en possède que les revenus, et j'espère que mon fils ne reprochera, ni à sa mère ni à moi, d'avoir disposé de sa part d'héritage pour le rachat de sa sœur. Voici quarante mille livres, David Taxil, et que Dieu vous pardonne le mal que vous avez fait.

— Le compte y est, farceur, et tâchez de faire des économies pour payer le détective que vous avez dû mettre à mes trousses.

Bogg fit une pause et reprit :

— Depuis ce jour, sir Duncan n'a plus reçu aucune nouvelle de David Taxil et de sa fille Jane. Tout à l'heure, vous avez appris par sir George la fin de cette histoire. Sa mère se meurt et son père est fou. Dieu veuille que le docteur Flipp fasse un miracle.

— Quel est ce docteur?

— On l'appelle le *Médecin du Spleen*. Il a fondé

une maison spéciale pour les fous, dans la vallée du Manoir, à cinq milles de la colline où on aperçoit les tours du *Château des Puritains*.

— J'irai le voir.

— La visite du *docteur Vannois* sera une fête pour lui, dit le détective, qui n'ignorait pas le véritable nom de Monsieur Jacquin.

— En résumé, depuis quatorze ans, vous avez touché un traitement de vingt livres par mois?

— Oui, et consciencieusement gagné dans cette campagne manquée. Enfin, comme dit Shakespeare, *tout est bien qui finit bien*, après le coup double du *Vieux Gentleman*.

— Nous en sommes là.

— Ce n'est pas tout.

— Bah ! dit Monsieur Jacquin, en absorbant une prise à haute dose.

— *L'Affaire du Pont de Chatou* a fait sensation à Londres, et, par ricochet, le coup de feu a mis sur pied un gibier à qui personne ne pensait.

— Le vrai Job Dorfield ?

— Il est mort.

— Rébecca Dorfield ?

— Elle-même. C'est moi qui ai eu le plaisir de la harponner dans un nid de bohémiens, qui grouillaient comme des crabes à marée basse. Dans son interrogatoire, elle a déclaré qu'elle était bien Rébecca Dorfield, fille de Job Dorfield, mort le 21 février 1867. A cette date, elle avait neuf ans. Elle ne sait pas si les papiers

de son père lui ont été volés, ou s'il les a vendus à un étranger.

— Où est-elle ?

— A Paris, sous la garde d'un détective qui m'accompagne pour ramener David Taxil.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, dit Monsieur Jacquin.

Il sortit de la salle à manger, traversa le salon, entra dans la chambre de David Taxil, ouvrit le coffre-fort, s'empara du portefeuille et rejoignit le détective.

— Bogg, voici l'ordre : Demain, à dix heures, au greffe de la prison de Versailles. Amenez votre collègue et la bohémienne. Je vous remettrai le prisonnier.

— Il m'a fait courir assez longtemps pour que je me donne la satisfactiou de le voir marcher à la baguette.

Monsieur Jacquin monta dans la voiture qui l'avait amené pour retourner à Versailles.

Bogg s'inclina une dernière fois. En se rendant au chemin de fer, il se demandait s'il n'achèterait pas quelque élégant cottage aux environs de Londres, où il aurait, comme David Taxil, un coffre-fort dans la muraille. C'est dans ces dispositions riantes, qui se traduisaient par les manifestations extérieures de ses grimaces et de ses pas de menuet, qu'il rejoignit son camarade, auquel il offrit une bouteille de brandy. Cette nuit-là, Bogg fit un rêve singulier.

Il marchait au milieu d'un brouillard à couper au couteau, sous une pluie de pièces d'or qui rebondis

saient sur sa tête, et chaque fois qu'il se baissait pour en ramasser une, elle se mettait à rouler devant lui.

Bogg était d'une exactitude chronométrique. A la suite d'un déjeuner copieux, il arpentait l'avenue de Paris, lorsqu'il fut accosté par un personnage qu'il n'avait jamais vu.

— Monsieur Bogg?

— Qu'est-ce que vous me voulez? répondit le détective, en toisant l'inconnu des pieds à la tête.

— Vous parler d'une bagatelle de vingt mille dollars, pour constater le principe.

— Parfaitement; c'est promis.

— Connaissez-vous Samuel Bugle?

— J'ai sillonné les deux Amériques, monsieur. Samuel Bugle est le gouverneur de la colonie d'Éden, au Canada.

— Je suis son représentant. J'ai vu ce matin le *Vieux Gentleman*. Vous allez conduire en Écosse un prisonnier très recommandable, monsieur Bogg.

— Et très recommandé.

— Il sera jugé à Glasgow?

— Et pendu, monsieur.

— Un verre de brandy, monsieur Bogg?

— Deux, si vous voulez bien.

— Trois, pour constater le principe.

— Votre nom?

— Waterfly *Senior*.

Bogg et Waterfly entrèrent dans un café et s'attablèrent.

— Monsieur Bogg, je suis fataliste, et je crois que celui qui doit mourir noyé ne sera jamais pendu.

— Cela est certain ; mais David Taxil sera condamné à la potence.

— Jugement ridicule.

— Comment?

— Je dis que la potence est insuffisante.

— Je suis de votre avis. L'ancien système avait du bon ; la torture simplifiait beaucoup la marche des affaires. Aujourd'hui, on se moque de nous.

— Nous avons, en Amérique, la *loi de Lynch* et le *talion*, pour constater le principe.

— Toujours avec plaisir. Un dernier verre, monsieur Waterfly.

— A votre santé. Je vous retrouverai à Glasgow, monsieur Bogg, et vous recevrez là le cadeau de miss Jane Minturn.

— Au revoir.

Bogg prit sa course.

Les formalités étaient remplies pour la remise de son prisonnier. David Taxil attendait dans le cabinet du directeur, sous l'œil de Monsieur Jacquin.

A son entrée, le détective tenait à la main cette baguette d'ébène qui a le pouvoir de frapper d'immobilité celui qu'elle touche à l'épaule. M. Bogg s'avança à pas comptés, s'arrêta devant le prisonnier, et le toucha :

— David Taxil.

Il tressaillit.

— Je m'appelle Job Dorfield, et je suis citoyen américain, dit-il.

— Rébecca Dorfield ! cria le détective.

En présence de la jeune bohémienne, le faux Dorfield renouvela sa déclaration, mais il se sentit perdu.

— Sir Richard Minturn ! cria encore le détective.

A la vue de celui qui avait été son maître, le prisonnier baissa les yeux.

— Je suis David Taxil, murmura-t-il d'une voix sourde.

— *All right*, articula Bogg, marchez !

XIV

LE MANOIR DES PURITAINS

Le touriste peut aller et revenir en un jour de Glasgow au lac Lomond. C'est le plus beau des lacs d'Écosse, et il mesure dix lieues de longueur sur deux de large. Tantôt encaissé entre un double rempart de hautes montagnes, tantôt encadré par des plaines et bordé de villages, semé de trente petites îles qui portent des noms de héros, il offre tour à tour des paysages riants et sévères. Sur le rivage, une diligence stationne devant l'hôtel où descendent les excursionnistes qui font l'ascension du *Ben Lomond*, dont la cime s'élève à trois mille pieds au-dessus du lac et qui forme le dernier anneau de la chaîne des *Grampians*. Un jeune homme et une jeune fille y prennent place, le conducteur sonne une fanfare dans sa trompette de cuivre, et les chevaux partent au grand trot en suivant la vallée qui se développe au pied des montagnes.

Les deux jeunes voyageurs descendent à l'entrée d'un village étagé sur la dernière ondulation d'une colline boisée, au-dessus de laquelle s'élève un château gothique avec ses tours rondes aux toits en éteignoir, ses créneaux, ses mâchicoulis, ses poivrières, sa poterne et son pont-levis. Quelques paysans, groupés devant l'auberge du relais, le buste drapé dans le plaid national, portent la main à leur toque en disant : « Salut à sir George. »

Si, en cet instant, Samuel Bugle avait rencontré le jeune armateur de l'Exposition de Philadelphie, il aurait eu quelque peine à reconnaître sa compagne.

L'étoile du cirque, au riche costume oriental, qui voltigeait comme une flamme, n'est plus qu'une simple jeune fille, vêtue d'une robe de laine noire, enveloppée dans les plis lourds d'un châle écossais. Sous la cape de drap bleu qui encadre ses cheveux d'or, elle est toujours belle; mais son pâle visage respire cette mortelle tristesse des vierges latines réservées au martyre. Le page en costume de satin blanc, qui entrait si hardiment dans la cage aux lions, tremble au seuil de la maison natale. Elle regarde avec un vague effroi le gothique manoir, sombre comme un vieux reître huguenot. C'est dans cette thébaïde, séparés du monde des vivants, que son père et sa mère la pleurent depuis quinze années. Il ne lui est pas permis de se faire reconnaître et de les embrasser. Cette douce syllabe, *Jane*, tomberait comme un coup de foudre sur la tête de son père. Le souffle d'un baiser éteindrait la flamme

qui vacille dans le cœur de sa mère comme une lampe sépulcrale au fond d'un sanctuaire. Il faut que le temps accomplisse dans l'âme humaine son œuvre d'apaisement ou de désespoir ; il faut oublier ou mourir. Ils mouraient.

Qu'ils sont beaux et tristes, ces deux enfants qui gravissent lentement la spirale du sentier qui conduit au manoir des Puritains.

Trump, le vieux loup de mer, attend son jeune maître. Voici l'étang avec ses buissons, ses roches moussues, ses roseaux et ses joncs verts. Autour d'un estuaire au lit de sable d'or, est la flottille microscopique de Trump, protégée par les canons de la rade, et le phare en miniature qui ressemble à un jouet d'enfant. Les petits vaisseaux à la coque noire et aux voiles blanches se balancent sur leurs ancres. L'escadre du vieux Trump porte aussi le deuil de la petite Jane.

Chaque fois que George revenait après une absence un peu prolongée, c'était toujours le cœur serré par un pressentiment funèbre qu'il abordait le fidèle serviteur de la famille.

— Eh bien, Trump?

— Calme plat, sir George.

— As-tu prévenu ma mère de notre arrivée ?

— Oui, maître, et miss Colomba sera reçue au manoir comme l'oiseau de l'arche avec son rameau d'olivier.

— Tout à l'heure.

— Prenez garde, sir George; si ma vue n'est pas trouble, aussi vrai que vous ressemblez à votre mère, miss Colomba a un air de famille avec le portrait de sir Duncan, alors qu'il était le plus noble et le plus beau cavalier de toute la vieille Écosse.

— Trump, c'est Jane.

Le vieux marin tomba à genoux, comme autrefois il se prosternait devant la Madone au retour de ses expéditions lointaines.

— Notre-Dame-de-Grâce a donc écouté la prière du vieux Trump. Oh! miss Jane, croyez-en le pauvre marin : il y a péril de mort à prononcer seulement votre nom.

— Relevez-vous, dit Jane en embrassant le vieux serviteur.

Le soleil d'automne jetait l'adieu de ses derniers sourires aux montagnes, dont le sombre manteau de verdure se colorait de teintes d'or et de pourpre. Ils franchirent la poterne et se trouvèrent devant le château, jadis si plein de bruit et de lumière. Tout était désert et silencieux; on eût dit que cette antique demeure était abandonnée, et les fenêtres closes semblaient des orbes sans regard. Là, au milieu de la forêt profonde de chênes séculaires, Jane se trouvait subitement transportée dans le pays des légendes terribles et mélancoliques, des guerriers, des géants, des génies et des fées. Là semblaient respirer encore les dieux de la mythologie des races primitives, et dans

cette solitude, les voix du ciel, de la terre et des eaux chantaient toujours ces harmonies que les bardes accompagnaient sur les harpes d'or. En traversant le vestibule, leurs pas résonnèrent avec cette vibration tombale qui est la sonorité du vide. Ils pénétrèrent dans la grande salle voûtée en ogive où se rassemblaient autrefois les chevaliers, et le vent semblait encore murmurer dans l'écho le cliquetis des armures, le sourd roulement des chevaux bardés de fer, le son lointain des trompes et des cors.

On dit que, dans chaque famille, il y a un secret gardé par tous ses membres d'un tacite accord. C'est ainsi que s'est créée la légende traditionnelle que, dans tous les vieux châteaux, il existe un réduit caché qui ne s'ouvre jamais devant l'hôte étranger. On l'appelle le *cabinet du squelette*, la *chambre du cadavre*.

Cette chambre du manoir des Puritains était celle de Jane. Depuis le jour où l'enfant avait disparu, elle avait été close, et personne n'y était plus entré. George en avait la clef. Arrivé au premier étage, ce ne fut pas sans difficulté qu'il put l'introduire dans la serrure, et il lui fallut un certain temps pour en faire jouer les ressorts. A peine entrés, une odeur fade et lourde de caveau les saisit à la gorge. Le volet et la fenêtre cédèrent à leur tour, et la chambre obscure s'emplit à flots d'air pur et de vive lumière.

Il faut qu'il y ait, dans les êtres et les choses qui

nous environnent, un rayonnement dont l'action s'exerce sur la pensée, un fluide subtil dont l'essence pénètre l'organisme nerveux. Jane entendait ces bruits d'ailes, ces chœurs aériens qui chantaient dans sa tête, alors qu'elle écoutait les longues plaintes de l'Ontario déferlant sur ses grèves. Il n'y avait pourtant là qu'un berceau vide en désordre, une poupée gisant sur le tapis, une robe jaunie sur un fauteuil sculpté comme une chapelle gothique, et, dans l'âtre de la cheminée, deux petits souliers blancs posés sur un amas de joujoux.

— Oui... oui... oui... l'homme... je me souviens, murmura Jane.

Un bruit léger de pas se fit entendre dans la chambre voisine.

— Est-ce maman? demanda-t-elle tout bas.

— Oui, Jane, c'est elle, répondit George, un doig sur sa bouche.

— Qui est là ? dit une voix au timbre voilé d'une douceur angélique. Est-ce toi, Duncan? Nous avions pourtant juré de ne jamais revoir cette chambre. Tu l'as sans doute oublié.

— George, je t'en supplie, murmura Jane en joignant ses mains tremblantes, laisse-moi écouter cette voix. Ne réponds pas encore.

— Tu n'es pas raisonnable, Duncan. Ton silence m'inquiète.

— C'est moi, mère, dit George.

— Que fais-tu dans cette chambre? Pourquoi ce bruit, cette fenêtre ouverte avec violence ?

— Miss Colomba, la jeune orpheline que j'accompagne, s'est évanouie. Je n'ai pas voulu vous effrayer. Elle ouvre les yeux... Elle se lève... Je vais vous la présenter.

Jane, défaillante, suivit son frère. Lady Minturn s'avança pour les recevoir.

— Cette pauvre enfant n'est pas bien, George; le voyage l'a sans doute fatiguée, et elle n'est pas habituée à nos chemins de montagne. Comment vous sentez-vous, Colomba?

— Mieux, milady. Que vous êtes bonne... Que vous êtes belle...

— Belle? Je l'étais. Pourquoi me faites-vous ce compliment ?

— Pardonnez-moi, milady; vous êtes belle comme une sainte.

Lady Minturn considérait Jane avec persistance, comme si elle ne pouvait détacher les yeux de son visage, éclairé par ce pâle sourire des âmes blessées qui semble solliciter la bienveillance.

— George, dit-elle enfin, as-tu embrassé ton père ?

— Pas encore.

— Ingrat. Va, George; peut-être aura-t-il le désir de voir cette jeune fille.

George sortit de la chambre.

— Cette maison est bien triste, reprit lady Minturn. Mon fils a dû vous dire la cause de notre deuil.

— Oui, milady, mais il ne sera pas éternel.

— Dieu seul le sait. Ne baissez pas les yeux; laissez moi vous regarder. Y a-t-il longtemps que vous êtes orpheline?

— Depuis quinze ans.

— C'est une chose bien étrange, en vérité. Dans sa lettre, George me dit que vous avez dix-huit ans. Vous avez perdu vos parents dans l'année où j'ai perdu Jane ?

— Oui, milady, je le sais.

— Ne m'appelez plus ainsi; mon fils vous a choisie pour vivre auprès de nous, et cette maison sera la vôtre. Il me semble que nous nous aimerons bien.

— De toute mon âme.

— Votre voix me parle au cœur. Vous êtes seule au monde?

— J'étais seule.

— Je vous appellerai ma fille, et vous m'appellerez ma mère. Écoutez, ceci bien entre nous : Quand nous serons seules, vous entendez, bien seules, je vous appellerai Jane.

— Oh ! ma mère...

Oui, si Job Dorfield avait été témoin de cette scène, il eût compris pourquoi Waterfly *Senior* affirmait à Bogg que la potence était insuffisante. L'égalité de peine, entre un pauvre diable qui fabrique une pièce fausse et un voleur d'enfant, est une amère plaisanterie de la justice des hommes.

— Remettez-vous, dit lady Minturu d'une voix ferme, ne pleurez jamais devant le père de Jane.

Sir Duncan Minturn, baronnet, membre de l'Académie royale des sciences, était un homme de quarante-sept ans. Il y avait sur son masque fin, épuré comme un profil de médaille, dans ses manières négligentes et distinguées, ce sceau intellectuel de noblesse qui marque les créatures d'élite. Quand il apparut, en pleine lumière, vêtu de noir, il était beau comme ces gentilshommes dont Van Dyck a immortalisé la royale élégance.

— Duncan, dit lady Minturn, fais bon accueil à cette orpheline.

Son regard, auquel l'exaltation cérébrale donnait un éclat stellaire, se fixa un instant sur sa fille debout devant lui. A mesure qu'il s'approchait d'elle, un sourire étrange flotta sur sa bouche, et il murmura d'une voix lente et grave le mot qui résumait toute sa pensée : « *Le Hasard est grand.* »

Il ajouta après un instant de silence :

— Quel est votre nom, mademoiselle ?

— Colomba.

— Êtes-vous savante?

— Non, sir Duncan.

— Tant mieux. A quoi sert la science ? A développer la souffrance. Quand on est atteint d'une maladie incurable ou mortelle, il vaut mieux ne pas avoir étudié la médecine. Connaissez-vous le docteur Flipp ?

— Je n'ai jamais entendu parler de lui.

— C'est un célèbre aliéniste. On a dû vous avertir que j'étais fou ?

— Vous n'êtes pas fou, sir Duncan.

— Cette affirmation est-elle un mensonge poli ? Vous pouvez répondre avec franchise.

— Je n'ai jamais menti.

— Jamais?

Jane baissa les yeux, en songeant que non seulement ses paroles, mais sa personne même n'étaient qu'un mensonge.

— Vous ai-je affligée, mademoiselle ?

— Non... non. Je puis avoir menti par nécessité.

— La vie elle-même n'est-elle pas un mensonge? Qui dira la vérité sur sa première origine et sa dernière fin? Ainsi donc, à vos yeux, je ne suis pas fou ?

— Non, répondit Jane avec énergie.

— Je ne vous inspire aucune frayeur ?

— Je n'ai qu'une crainte, c'est de déplaire à ceux qui m'ont accueillie.

— Je ne vous inspire aucune répulsion ?

— Je n'éprouve pour vous que du respect.

— Helen, George, dit sir Duncan, s'il est vrai que la Providence soit la sœur aînée du hasard, ce n'est pas en vain que cette jeune fille aura reçu l'hospitalité dans notre maison. Oui, cet ange est peut-être en exil sur la terre pour remplacer celui qui nous a été ravi, et dont la mission nous est inconnue.

— Je ne suis qu'une pauvre fille abandonnée, qui

vous devra toute la part de bonheur qu'elle peut avoir en ce monde.

— N'est-ce pas le hasard qui a placé notre fils sur votre chemin ?

— Le hasard, c'est Dieu.

A ces paroles, simplement prononcées, sir Duncan parut réfléchir.

— Bien, ma chère enfant ; sans être savante, vous avez trouvé une formule qui vaut mieux que la mienne.

— Puis-je la connaître ?

— Elle n'a rien de mystérieux. Où il y a une loi, il n'y a pas de *hasard*, dans le sens qu'on attache à ce mot vide ; j'appelle hasard une cause inconnue.

Il reprit après un instant de silence :

— J'avais pourtant prié, dans cette joyeuse nuit de Noël ; et c'est à l'heure même où on annonçait la naissance du Sauveur qu'un homme, — je lui laisserai ce nom, dont il est indigne, — un homme emportait Jane.

Jane échangea un regard avec George.

— Sir Duncan, dit-elle avec calme, tout le monde n'a pas oublié l'annonce du *Herald*, et la récompense de vingt mille dollars.

— Qui vous a dit cela ?

— Un chef de la police française.

— Son nom ?

— Monsieur Jacquin.

— Où l'avez vous rencontré ?

— Me promettez-vous de ne pas retourner contre moi les paroles que je vais dire ?

— *Foi de Minturn;* c'est la devise de famille.

— Il y a quatre ans, je me suis engagée dans la troupe d'un cirque, à Philadelphie.

— Vous?

— Moi. Le directeur de ce cirque, Job Dorfield, avait une amazone qu'il faisait passer pour sa fille et qui s'appelait Rébecca. Tous les soirs, après ses exercices à cheval, elle entrait dans la cage des lions.

— Cet homme n'était pas son père.

— Rébecca soupçonnait Dorfield de l'avoir achetée ou volée.

— Volée ?

— Oui. Elle soupçonnait aussi que Dorfield n'était pas son véritable nom.

— Justice du ciel ! Le connaissez-vous ?

— Non.

— J'écoute, dit sir Duncan.

— Rébecca n'avait qu'une pensée unique : retrouver sa famille, si elle en avait une. C'est dans cette pensée qu'elle obéissait comme une esclave.

— Eh bien?

— Dorfield a vendu son cirque, et il est venu se fixer en France avec celle qu'il appelait sa fille. Là, Rébecca a dénoncé cet homme, en l'accusant de faux et de rapt. Job Dorfield a été arrêté.

— Quand ?

— Avant-hier.

— Vous avez été mêlée à cette affaire?

— Oui, sir Duncan. Ne méprisez pas celle qui vous

a dit la vérité, et ne la chassez pas de votre présence.

— Vous mépriser? vous chasser? Pourquoi, ma pauvre enfant? Si j'apprenais, ajouta sir Duncan d'une voix altérée, que Rébecca Dorfield est ma fille Jane, fût-elle plus criminelle que le ravisseur, c'est le cœur plein de joie que sa famille lui ouvrirait ses bras; c'est le cœur plein de reconnaissance que vous, son amie, sa confidente, seriez traitée ici comme sa propre sœur.

Lady Minturn prit la parole.

— George, dit-elle, partez à l'instant, rejoignez Rébecca, et tenez-nous au courant jour par jour, heure par heure.

— Je vous obéirais sur-le-champ, ma mère, si ce voyage n'était devenu inutile. Le double crime dont Job Dorfield est accusé a été commis en Angleterre, et un mandat d'extradition est lancé contre lui. Je ne vous aurais jamais parlé de cette affaire avant d'avoir entrevu une lueur d'espérance; mais puisque cette jeune fille a pris sur elle de vous en faire part, je ne me sens pas le courage de lui adresser un reproche.

— Elle ne le mérite pas, dit sir Duncan avec autorité. Après ces quinze années de deuil, George, nous pouvons supporter en chrétiens une amère désillusion. Ce qui serait plus difficile pour votre mère, et aussi pour moi, car vous étiez trop jeune pour ressentir le coup mortel d'un événement que vous avez ignoré longtemps, ce qui serait plus difficile et plus redou-

table que cette désillusion, ce serait l'inespéré bonheur... Helen, George, si vous le voulez, nous ne reviendrons plus sur ce sujet avant que la justice ait fait la lumière.

— Pardonnez-moi, dit Jane en s'agenouillant, d'avoir réveillé ces souvenirs.

Lady Minturn lui tendit la main, la fit asseoir auprès d'elle, appuya sa tête sur son épaule et lui dit en l'embrassant :

— Jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous rendre Jane, vous occuperez sa chambre et vous porterez son nom, à moins que son père et son frère ne le défendent.

Sir Duncan posa ses lèvres sur le front de Jane en répétant machinalement sa formule : « *Le Hasard est grand.* »

Pendant que Trump, factotum du château, et Bess, la gouvernante, préparaient la chambre de Jane, George invita sa sœur à le suivre pour visiter le manoir.

— Je suis trop faible pour vous accompagner, dit lady Minturn ; ne nous laissez pas trop longtemps seuls.

Elle embrassa encore une fois ses deux enfants.

— Les frères et les sœurs ont toujours des confidences à se faire, ajouta-t-elle en les regardant s'éloigner.

Le *manoir des Puritains* avait résisté aux outrages du temps. Rien n'était changé depuis deux

siècles. Les lambris de chêne des appartements, noirs et polis, les fenêtres aux vitres enchâssées dans des polygones de plomb, les rampes des larges escaliers, aux arabesques ciselées en dentelle d'acier, tout avait conservé un caractère de grandeur seigneuriale et le parfum des choses d'autrefois. Quelques meubles modernes, introduits par une concession nécessaire au confort de la grande vie anglaise, faisaient piteuse mine dans leurs coins comme des parvenus fourvoyés. Le frère et la sœur visitèrent ensemble la *hall*, grande salle au plafond soutenu par des colonnes, entre lesquelles s'alignaient les armures vides des anciens cavaliers puritains, la galerie des ancêtres où les portraits sévères semblaient regarder avec tristesse ces deux enfants mélancoliques, la bibliothèque, le *study* de sir Duncan, cabinet de travail aux murs tapissés de cuir de Cordoue aux reflets métalliques. Les chambres de George et de Jane, meublées avec un luxe royal, communiquaient avec celle de leur mère qui les séparait. Au rez-de-chaussée était l'ancienne salle des gardes et la cuisine rangée comme un arsenal. Un tronc d'arbre, jeté sur une fournaise, flambait dans une cheminée colossale, élevée par une marche au-dessus du niveau du sol dallé en pierre.

Cette visite terminée, ils rejoignirent leur père et leur mère.

— Jane a déjà des caprices, dit George. Elle veut souper dans la cuisine.

— C'était autrefois mon habitude au retour de la chasse, répondit sir Duncan. Il faut obéir à toutes les volontés de Jane, n'est-ce pas, Helen?

— Comme à celles de George, ajouta lady Minturn.

C'était la première fois, depuis quinze ans, que le souper de famille ne fut pas triste comme un repas de funérailles. Après les fatigues et les émotions de cette journée, les convives attendris se séparèrent de bonne heure.

— Prenez ce carnet, sir Duncan, dit Jane; il renferme l'histoire de celle qu'on appelait Rébecca.

Quand elle se retrouva seule dans sa chambre d'enfant, Jane pria longtemps agenouillée. En se relevant, elle aperçut lady Minturn.

— Dors bien, Jane, dit-elle en effleurant ses cheveux d'or, et fais un beau rêve.

— Heureuse nuit, ma mère, et heureux réveil.

— Je me sens moins triste. Le bonheur, vois-tu, Jane, est un hôte étranger; il y a si longtemps qu'il n'a frappé à la porte du manoir, que je ne reconnaîtrais plus le joyeux visiteur.

— Il reviendra, ma mère.

— Dieu t'a envoyée; ne lui demandons pas trop.

XV

CONFESSION GÉNÉRALE

Sir Duncan est assis au coin de la cheminée de son cabinet d'études, les pieds sur les chenets de fer. A la lueur paisible d'une lampe, il ouvre le *Memento de Rébecca*, en murmurant l'éternel écho de ses rêveries : « *Le Hasard est grand.* »

Voici les notes qu'il va lire avec lenteur, comme s'il voulait en graver dans sa mémoire l'ineffaçable empreinte.

MA CONFESSION

Ceci est ma *confession*. Je l'écris comme l'adieu que les naufragés confient à une fragile bouteille de verre. Ira-t-elle se briser contre un écueil ou s'enterrer dans le sable d'une plage déserte? Si Dieu la dirige, elle arrivera peut-être un jour entre les mains de mon père et de ma mère.

1858. — 29 avril 1862.

Je ne sais rien de ma première enfance. Aucun nom, aucun souvenir ne m'est resté dans le cœur. J'ai vu souvent, dans mes rêves, une femme jeune et belle se pencher sur moi, comme la Sainte Vierge regardant l'Enfant Jésus dans les tableaux d'église.

La vue de l'eau et des arbres m'a toujours impressionnée. Cette émotion instinctive vient peut-être de la contemplation des forêts du lac Ontario.

Voici ce qui m'a été raconté par Samuel Bugle, mon père adoptif, gouverneur de la colonie d'Éden au Canada, dont la fortune est évaluée à plus de vingt millions de dollars.

Le 29 avril 1862 —je pouvais avoir trois ans et demi — un homme d'aspect sinistre, portant le costume des mineurs, se présenta sous le nom de Job Dorfield, émigrant irlandais, à la résidence de l'Ontario, demandant asile. Il était accompagné d'une misérable bohémienne, qui me portait dans ses bras, enveloppée d'une couverture. Samuel Bugle avait une petite fille de mon âge. Il proposa de me garder, donna une somme d'argent au vagabond, et on n'en entendit plus parler pendant dix ans.

29 avril 1862 — 8 juin 1872.

J'ai été élevée jusqu'à l'âge de quatorze ans avec Cecily, qui m'a toujours aimée comme une sœur. Son père ne s'est jamais consolé de la mort de sa femme,

et nous animions la grande habitation vide. Il fit venir les meilleurs professeurs de Québec et de Montréal. J'ai profité des leçons de ces maîtres, qui nous instruisaient et nous apprenaient tous les arts d'agrément.

Mes cheveux blonds m'avaient fait surnommer *la Lionne* par les Indiens. Ils appelaient Cecily la *Tourterelle des bois*. Nous étions élevées en liberté. Dans la belle saison, les études étaient presque abandonnées; l'hiver, nous réparions de notre mieux le temps perdu. On nous laissait aller à la chasse avec Kalmor, le chef indien, et sa fille Ariane, l'*Antilope*, qui était de notre âge. Je connaissais le maniement des armes, je savais manœuvrer une embarcation sur l'Ontario et je nageais comme une ondine.

Nous avions, Cecily et moi, nos montures dressées; mais je préférais les chevaux à demi sauvages du troupeau d'Éden, et comme nous portions à volonté le costume masculin des chasseurs canadiens, je m'amusais aux exercices de voltige sans selle et sans mors. A force de jouer avec les chevaux indomptés, je m'étais habituée à tous les dangers. Je les saisissais à la course par la crinière et je me tenais debout sur leur croupe et leurs reins; c'était pour moi un enivrant plaisir.

Pendant ces dix années, Samuel Bugle n'a fait que deux voyages en Europe, en 1867, à l'Exposition de Paris, et en 1871, après la guerre de France, qui consterna les Canadiens, toujours fidèles au souvenir de leur ancienne patrie. Ses absences durèrent environ six semaines. Pendant la première, nous avions neuf

ans, il nous envoya dans un pensionnat de Québec. La captivité ne fut pas longue ; mais je suis comme les hirondelles, et je ne vivrais pas longtemps prisonnière. La seconde fois, nous avions treize ans, nous étions raisonnables, et on nous laissa à la résidence, sous la garde de M. Waterfly *Junior*, l'intendant, et de Kalmor, le chef indien, chargés de la surveillance de la colonie.

8 juin 1872.

J'allais atteindre ma quatorzième année et j'étais déjà grande et forte, à l'époque où Job Dorfield se présenta pour me réclamer comme sa fille légitime. Il m'apprit que ma mère était morte. Cette nouvelle me laissa insensible, et je ne versai pas une larme.

Samuel Bugle n'a jamais cru que j'étais la fille du vagabond rouge à face de singe et de la bohémienne olivâtre à la mine de sorcière. Il refusa de me rendre. Il fit un voyage à Londres et soutint un procès à Québec. Les papiers de Job Dorfield étaient en règle.

Rien n'était plus facile que de me soustraire à sa revendication, et on avait le choix des moyens. Payer Dorfield; en cas de refus, gagner les juges. M. Waterfly *Junior* offrit de me mettre à l'abri des recherches dans une habitation de la colonie. M. Waterfly *Senior*, le voyageur de la résidence, proposa de supprimer Dorfield, pour constater son principe.

Si je n'avais écouté que ma volonté, j'aurais suivi, sans hésiter, l'homme qui venait m'enlever de nou-

veau comme une proie pour faire de moi un instrument de fortune; mais je ne pouvais, sans une noire ingratitude, quitter ainsi la maison hospitalière de l'Ontario. Je sentais bien que mon départ allait causer un cruel chagrin à mon père adoptif et à ma sœur Cecily. Quand tous les moyens légaux furent épuisés, je leur ouvris mon cœur. Je voulais suivre Dorfield, comme s'il était mon père, pour tâcher de surprendre le secret de ma naissance, que lui seul connaissait. Je promis de revenir au bout de cinq années, si je ne parvenais pas à découvrir ma famille inconnue, et on me laissa partir.

En dehors de mes impressions de voyage, qui n'ont de charme que pour moi, j'ai peu de souvenirs intéressants de mon existence nomade et aventureuse. Du mois de juin au mois de décembre 1872, j'ai dressé deux chevaux, *Trilby* et *Éclair*. Les trois lions me témoignaient beaucoup d'affection. Le plus beau, *Pierrot*, me suivait avec mes deux chiens de berger.

Un jour, je les trouvai dans la cage. J'y entrai avec eux, sous la protection de *Pierrot*. Il y eut bataille. Les trois lions roulèrent le tigre royal et la panthère de Java. A partir de ce jour, les deux vaincus tremblèrent devant moi. Cette victoire me donna l'idée de me faire un nom célèbre dans les grandes villes des deux Amériques, comme une chance de plus d'être reconnue.

C'est le 6 janvier 1873, le jour des Rois, à Boston,

que je parus dans le cirque pour la première fois. Jamais on n'avait vu une amazone sur un cheval libre. Le même soir, j'entrai dans la cage des animaux. A la fin de la représentation, il y eut une émeute à la porte du théâtre; le public voulait me porter en triomphe et *lyncher* Dorfield. Le lendemain, il mettait les places à vingt dollars, et le cirque était plein.

Du 6 janvier 1873 au 10 mai 1876, telle a été ma vie. Je pourrais en fixer les étapes par les articles de journaux que j'ai réunis dans mon album de voyage. Pendant ces quarante mois, Dorfield a gagné plus de deux cent mille dollars. J'ai eu deux fois l'occasion de lui sauver la vie. Il ne m'a jamais dit merci.

Je n'exigeais de lui que de me laisser la libre disposition de moi-même, et sur ce point, qui ne nuisait en rien à ses intérêts, il me donnait carte blanche. Ce qui lui plaisait moins, c'étaient les congés que je prenais de mon autorité privée et que je passais à la résidence de l'Ontario, où mon retour était fêté comme celui de l'enfant prodigue Je ne rapporterai que deux faits importants. Pendant mon premier séjour de deux mois, juillet et août 1873, Samuel Bugle eut l'idée de faire insérer une annonce dans les journaux, destinée à attirer l'attention des familles à la recherche d'un enfant perdu, sans éveiller la défiance ombrageuse de Dorfield. Elle a été traduite en cinq langues et publiée dans les journaux des deux mondes :

ENFANT PERDU

Une jeune fille âgée d'environ quinze ans, blonde, d'origine américaine ou anglaise, sans signe ni marque qui puissent la faire reconnaître, adresse cet appel à ses parents. Elle a été abandonnée, presque au sortir du berceau, dans un établissement où elle a été adoptée; mais elle ignore où, quand et comment elle a été séparée de sa famille inconnue.

Ecrire à New-York, Bureau restant, nº 1858.

Ce numéro indiquait la date présumée de ma naissance. Le correspondant de Samuel Bugle fut chargé du soin de retirer les réponses. Je n'en ai reçu qu'une seule, dont voici la copie:

Paris, juillet 1873.

Ma petite Louise est blonde, avec un signe sur la joue droite. Elle était vêtue de blanc, comme les enfants voués à la Vierge. Elle a été enlevée au Jardin des Tuileries, à l'âge de deux ans. On a supposé que la voleuse était une femme mise avec élégance, qui se promenait seule en examinant les enfants. Depuis 1860, je pleure ma fille, le seul lien qui m'attachait à la vie. J'écris cette lettre, sans espoir pour moi, en priant Dieu qu'une autre mère soit plus favorisée.

Veuve ADRIENNE LEBEL.

PARIS. — Rue Saint-Louis-en-l'Ile, nº 98.

Cette lettre m'a fait mal, et j'ai le cœur bien gros en la transcrivant. Pauvre mère; pauvre petite Louise!

A la fin de mon deuxième séjour, août 1874, Samuel

Bugle s'est décidé à conduire Cecily à Paris, pour achever son éducation. Il ira la rechercher au mois d'avril 1876, et elle sera de retour pour l'Exposition de Philadelphie. Nous nous écrivons régulièrement toutes les semaines, et notre correspondance ne sera pas interrompue. A la prochaine saison, je serai seule à la résidence avec mon père adoptif.

Me voilà donc encore plus isolée au milieu des étrangers, des flatteurs et des mercenaires. La jalousie ne m'a pas épargnée; mais la calomnie glissait sur moi comme la pluie sur un manteau de caoutchouc. Je m'accommodais de cet entourage, comme les cygnes acceptent le voisinage des canards.

On dit que ceux qui ont éprouvé la peine ont un signe auquel ils se reconnaissent. Il doit en être ainsi pour les orphelines. Il me semble que les caresses maternelles sont comme le soleil des fleurs épanouies en pleine terre; les autres affections ne sont que la chaleur artificielle des fleurs de serre, qui grandissent à l'ombre. Je ne pouvais me fier à personne; forcée de me replier, j'étais indifférente à tout ce qui intéresse, occupe ou amuse les jeunes filles.

Au cirque, je n'ai jamais eu que deux travestissements de théâtre, un costume oriental en satin couleur de feu, et celui des pages de cour, en satin blanc. Pour la ville, je n'en avais qu'un, chaud l'hiver et frais l'été, tunique d'amazone, à jupe longue pour le cheval et à jupe courte pour la marche.

On s'accorde généralement à reconnaître que ma

beauté est froide, mon cœur insensible. Un poète a dit, dans ses vers, que je suis une statue de neige, une fleur sans parfum. Il est vrai que je ne suis pas d'un caractère romanesque. J'aime ce qui est honnête et sincère; je méprise, sous toutes les formes, ce qui est bas et vulgaire.

L'encens qu'on brûle en mon honneur, dans les journaux ou les coulisses du cirque, ne me grise ni la tête ni le cœur, et je dédaigne les petits triomphes de vanité. Quant à mes adorateurs, ils sont d'une réserve extrême. Les jeunes gens, et même des gens qui ne sont plus jeunes, offrent couramment aux jeunes filles leur fortune et leur vie; mais ils ont au fond l'instinct de la conservation de leurs chers dollars et de leur précieuse existence. Ma devise : « *Qui m'aime me suive* », les tient à distance respectueuse. L'enthousiasme se calme vite quand on est admis à flirter en compagnie de trois lions, d'un tigre et d'une panthère, malgré la prime de mille dollars offerte par Dorfield au gentleman qui entrera dans la cage.

J'ai peu de chose à dire sur les vingt mois où j'ai été séparée de ma sœur Cecily. Notre père m'a reçue à la résidence avec plus de joie encore qu'aux saisons précédentes, et j'ai prolongé mon congé jusqu'à la fin du mois de septembre, au grand préjudice de Dorfield. Il a eu l'hypocrisie de m'écrire que tout le personnel du cirque était désolé de mon absence. Si quelqu'un me regrettait sincèrement, c'était le caissier, c'est-à-dire Dorfield lui-même.

A partir de cette dernière date, le Memento de Rébecca était entièrement consacré aux événements développés dans la succession des épisodes qui ont suivi sa rencontre avec Félix Obert à Philadelphie : nous en citerons les courts fragments qui, sans faire double emploi, les présentent sous une face révélant le caractère et les pensées intimes de l'héroïne.

Philadelphie, mai 1876.

J'ai un ami, Félix Obert. Il est venu ce soir au cirque avec Samuel Bugle et Cecily, qui arrivent de France. Mon cœur est libre et il est à lui. Cependant il a déjà battu une fois, par une sympathie involontaire. J'avais remarqué un gentleman anglais qui, depuis cinq jours, occupait la même place près du *Carré*. Je l'ai fait suivre jusqu'à son hôtel. Son nom est George Minturn. Sa présence inquiète Dorfield.

J'ai confié mon secret à Félix et je mets en lui toute mon espérance. Il m'aime bien.

Sir George est le chevalier de Cecily. Je ne crois pas que d'autres prétendants aient l'intention de poser leur candidature. Les Américains sont pratiques ; ils comprennent que la fille unique de Samuel Bugle, héritière de vingt millions de dollars, ne peut faire qu'un mariage d'inclination.

Nous sommes bons amis. Je lui promets de servir sa cause auprès de ma sœur. En le quittant je l'ai embrassé. J'avais envie de pleurer. Pourquoi ?

J'ai confiance dans l'amour de Félix, mais je suis jalouse d'Ariane. Elle l'aime.

Mai et juin.

Un long mois de bonheur sans nuage.

18-28 juin.

En mer. Bonne traversée. Arrivée au Havre.

Paris, 29 juin.

J'ai accompagné au chemin de fer de l'Est Félix, qui retourne dans sa famille.

Arrivée à Saint-Germain. La *villa des Roses* est charmante. Machambre est virginale, et rien ne me rappelle ma vie d'autrefois, excepté Dorfield. J'ai acheté un cheval. Je passerai mes journées dans la forêt, au jardin ou dans ma chambre, et je ne verrai Dorfield qu'à l'heure des repas.

Saint-Germain, 2 juillet.

Lettre de Félix. Il a obtenu le consentement de son père à notre mariage.

5 juillet.

Félix est revenu. Il a loué une chambre meublée, rue des Ursulines. Nous faisons de grandes promenades dans la forêt. Il me conduit souvent à Paris, le beau Paris, dont le nom fait soupirer tous les étrangers.

Plan de campagne. Qu'il réussisse ou non, Dorfield sera pris au piège.

3 septembre.

Félix est parti pour Londres. Sir George donne les mains à notre projet, concerté d'accord avec Samuel Bugle et Cecily, et revient avec Félix.

5 septembre.

Le crime imaginaire est accompli. Notre sort va se décider.

6 septembre.

Tout notre échafaudage est renversé par le chef de la police française ; mais nous sommes libres, et Dorfield est entre les mains de la justice, sous l'accusation de faux et de rapt.

7 septembre.

Je ne suis pas la fille de Dorfield. Ce nom n'est pas le sien. Cet homme m'a volée. Que Dieu me protège et me conduise.

. . . .

. . . .

Ici s'arrête le *Memento* de Rébecca

Sir Duncan était resté longtemps sous l'impression de cette lecture, et il avait oublié la fuite sourde et légère des heures nocturnes. Le hennissement des chevaux que Trump menait boire à l'étang interrompit sa méditation. Il tira les rideaux, ouvrit la fenêtre, et respira l'air subtil, imprégné des vitales odeurs de

la forêt, dont le souffle rafraîchit son front brûlant et ses yeux fatigués.

Il y a, dans la pure lumière du matin, une bienfaisante influence qui rectifie les écarts de l'imagination, chasse les fantômes de la fièvre et dissipe les papillons noirs de l'insomnie. Aux premiers rayons du soleil, ce fut comme un branle-bas général au manoir des Puritains; tout le monde était sur le pont.

Le vieux Trump attelait les mulets à la carriole de Bess, qui se disposait à se rendre au prochain village pour en rapporter des provisions abondantes. Bess était une fraîche paysanne des montagnes, solide comme une femme de Rubens, riche en santé et en belles couleurs. On ne peut pas dire que Trump était vieux, car depuis longtemps son teint bronzé par le soleil de cent pays et rougi par le hâle de la mer n'accusait plus d'âge. Au retour de sa dernière expédition scientifique autour du monde, sir Duncan l'avait ramené avec lui. A cette époque, on l'appelait déjà le vieux Trump, bien que son livret de contre-maître portât qu'il était né en 1825. Il n'avait donc guère que cinquante ans, et comme à partir de cette période, le déclin de la vie doit plutôt se calculer d'après la vigueur de l'homme que par le nombre des années, il est permis d'affirmer que Trump était du bois encore vert des centenaires. Bess le tyrannisait, et il ne demandait que de voir river sa chaîne par un mariage avec la gouvernante de ses pensées.

Après l'attelage des mulets et l'installation de Bess au milieu de ses nombreux paniers, il amena les chevaux sellés de George et de Jane. A ce moment, lady Minturn apparut sous les trèfles du portail sculpté, belle comme les châtelaines dont les portraits jaunis souriaient dans leurs cadres ovales. Sir Duncan ne tarda pas à descendre à son tour.

— Helen, dit-il en lui remettant le *Memento*, vous lirez le carnet de Rébecca. Dans les souvenirs qu'il renferme, aucun fait n'est en contradiction avec les espérances de son amie, qui nous l'a confié.

La carriole de Bess partit au bruit joyeux des grelots de cuivre attachés au collier des mulets.

George se mit en selle.

— Autrefois, dit lady Minturn, j'étais aussi une amazone, et votre main, Duncan, me servait d'étrier.

— Je resterai pour vous tenir compagnie, Helen; mais j'espère que les forces vous reviendront, et que nous ferons bientôt des excursions avec ces jeunes cavaliers.

— Jane, sois prudente, reprit lady Minturn. George, tu me promets de veiller sur ta sœur.

— C'est absolument le contraire, répondit George avec bonne humeur; demandez-lui plutôt de veiller sur moi.

Comme pour confirmer les paroles de son frère, Jane s'élança d'un bond et retomba d'aplomb comme un oiseau sur sa selle. Lady Minturn la considérait avec cet effarement d'une poule qui a couvé des œufs de

canard, et qui assiste au spectacle du régiment aquatique se précipitant dans une mare.

— Jane, dit sir Duncan, j'ai vu monter à cheval les plus habiles amazones; aucune ne peut vous être comparée, si ce n'est votre amie Rébecca.

— Son fiancé, Félix Obert, nous attend à l'hôtellerie du Lac Lomond, répondit George. Nous allons le chercher, et nous serons de retour à l'Angelus de midi.

Une série de détonations se firent entendre dans le voisinage. C'étaient les batteries du vieux Trump dont les canons saluaient le départ de ses jeunes maîtres, pendant que les vaisseaux noirs et blancs de l'escadre microscopique glissaient à la surface de l'étang. Lady Minturn agita son mouchoir, jusqu'à ce que les cavaliers eussent disparu au premier détour de la longue spirale du sentier qui descendait à la vallée.

XVI

LA MAISON DES FOUS

Quinze jours se sont écoulés. Sous l'influence et le charme persévérant de Jane, lady Minturn se relève comme une fleur battue par l'orage, et sir Duncan commence à reprendre le cours de ses études favorites. Avec George, Félix et Jane, la jeunesse et l'espérance ont réveillé les échos endormis du manoir des Puritains.

Par une de ces tièdes matinées d'automne, où le cœur s'ouvre plus doucement aux émotions calmes et aux sereines mélancolies, nous retrouvons le docteur Vannois, — Monsieur Jacquin, le *Vieux Gentleman*, — déjeunant en tête-à-tête avec le docteur Flipp.

Deux jours lui ont suffi pour accomplir sa tâche professionnelle; l'heure est venue d'achever la mission qu'il s'est donnée. Tous les personnages de l'action vont être rassemblés sous sa main comme au coup de

baguette d'un enchanteur. Au manoir, dont il peut apercevoir la silhouette au sommet de la colline, sir Duncan, son frère Richard, lady Minturn, George, Jane et Félix sont réunis autour de la table de famille. A la même heure, Job Dorfield sort de la prison de Glasgow, sous l'escorte tutélaire de Bogg, qui va rallier en route Waterfly *Senior* au lac Lomond. Enfin, Samuel Bugle et Cecily sont en mer et ne tarderont pas à débarquer sur le quai de la Clyde.

Le joyeux docteur Flipp a fait servir le déjeuner dans le salon du rez-de-chaussée d'un élégant pavillon, de forme octogonale, qui s'élève au milieu du parc, centre d'une étoile rayonnante à huit branches aboutissant aux chalets uniformes de ses pensionnaires. Les deux convives devisent cordialement et font honneur au déjeuner.

— En Angleterre, dit le docteur Flipp en versant à boire à son hôte, on enferme certains fous dans les établissements comme le mien pour faire croire que ceux qui n'y entrent pas sont raisonnables.

— Je ne contredirai pas cette observation humoristique, répondit Monsieur Jacquin, et vous connaissez le distique :

Tous les hommes sont fous; il faut, pour n'en point voir,
S'enfermer dans sa chambre et briser son miroir.

— Sans doute, reprit M. Flipp, et nous-mêmes qui

nous flattons de soigner et de guérir les fous, nous le sommes peut-être autant qu'eux.

— Il pourrait bien y avoir la moitié de vrai dans votre affirmation, ajouta flegmatiquement son interlocuteur.

— Tout à fait charmant, s'écria le joyeux docteur. Il est admis que chaque pays a ses esprits malades, comme chaque nature de terrain a ses mauvaises herbes; cependant, je trouve surprenant que l'Angleterre ait généralement des fous gais, et la France des fous tristes.

— Dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, l'action est toujours égale à la réaction; c'est en vertu de cette loi que les auteurs comiques sont d'un caractère mélancolique, et que les magistrats et les médecins n'ont pas l'humeur morose.

— Parfaitement exact.

— D'après votre système, cher confrère, vous devez obtenir d'excellents résultats.

— En principe, oui, et vous en jugerez tout à l'heure; mais j'ai contre moi bien des chances mauvaises. Les familles, vous le savez, ont encore le regrettable préjugé de taire et de cacher le plus longtemps possible la vérité sur un de leurs membres atteint de folie, comme si cette affection mentale était inavouable et portait en elle un stigmate déshonorant. Aussi, il est rare qu'un fou soit déclaré tel avant une manifestation indéniable, et on ne consent à le faire

interner que lorsqu'il constitue un danger vivant pour son entourage.

— Un fou est toujours dangereux; il l'est ou le deviendra.

— Fatalement. Je ne parlerai pas des fous terribles, effrayants, indomptables, en proie à des accès intermittents ou continuels. Ce sont là des exceptions qui pourraient être bien moins nombreuses. En thèse générale, la folie est une rupture d'équilibre dans les facultés. Chaque variété de ses états a des manifestations particulières et demande un traitement spécial. Dans la plupart des cas, le mal serait combattu avec succès et rapidement vaincu s'il était pris à son origine. Il en est de cela comme des incendies; au début, quelques seaux d'eau suffisent; un peu plus tard il faut des pompes, souvent impuissantes. Les principales causes de la folie accidentelle, en laissant de côté la transmission héréditaire, sont d'abord l'abus immodéré des boissons alcooliques, les plaisirs fiévreux, les travaux excessifs, les chagrins inconsolables, les préoccupations de l'existence, la solitude prolongée, l'ambition trahie, la vanité souffrante, la poursuite obstinée d'une chimère. Il faut bien peu de chose pour troubler le fonctionnement du cerveau; un seul coup suffit pour le foudroyer. L'intelligence humaine est sujette à augmentation et à diminution, à la surexcitation et à l'atonie, à l'altération, au désordre, à la décadence, à la mort violente. Ce qui démontre victorieusement la misère de cette raison orgueilleuse dont l'homme est

si fier, c'est d'étudier les rapides changements qui s'opèrent dans les esprits supérieurs les plus froids et les mieux trempés. Que de métamorphoses dans les idées et les actes d'un homme causées par une tasse de café. Qu'un jour de soleil devienne un jour de pluie, toute l'histoire d'un peuple en sera modifiée. Ce qui prouve encore la faiblesse de la raison humaine, c'est la contagion de la folie, ce sentiment instinctif de trouble qui s'empare d'un visiteur étranger. Après avoir passé une heure dans la compagnie des fous, il se demande avec angoisse s'il n'est pas fou lui-même. Il y a là une impression naturelle; elle nous avertit que la lumière de la pensée est un flambeau vacillant, qui peut s'éteindre au moindre souffle.

— L'homme n'est qu'un roseau, monsieur Flipp.

— A qui le dites-vous, mon cher hôte. Depuis le roi Midas, les roseaux sont très malins. Il y a un certain Biggins qui nous fait tous damner; mais il est si bon garçon et il a tant d'esprit qu'on lui pardonne.

— Je sais, par expérience, que les fous sont fort habiles à dissimuler leur côté faible.

— Avec ceux-là, il n'y a qu'à toucher une certaine corde pour faire parler la note fausse. J'ai un mathématicien, Morton, qui rendrait des points aux professeurs de l'Université d'Oxford. Cet homme extraordinaire résout, en se jouant, les problèmes les plus difficiles. Après avoir causé avec lui, on se demande quel est son genre de folie. Mais Morton ne tarde pas à vous poser un problème de sa façon. Il dessine un

triangle sur le sable avec sa canne, ou sur un mur avec le morceau de craie qu'il a toujours dans sa poche, énonce son théorème, et demande avec une imperturbable gravité : « Abaisseriez-vous une oblique ou une perpendiculaire? » On répond généralement au hasard, pour ne pas le contrarier; mais si l'auditeur a la mauvaise inspiration de répondre qu'il abaisserait une perpendiculaire, il a immédiatement la certitude de recevoir un soufflet en pleine figure.

Monsieur Jacquin se mit à rire de tout son cœur. Le docteur Flipp reprit :

— Il y a des fous qui sont longtemps inoffensifs et qui deviennent subitement méchants; j'envoie ceux-là dans ma succursale. Cet asile est un séjour de paix. Ainsi, dernièrement, j'étais occupé à écrire une lettre dans mon cabinet, quand Calder entre. Il a le délire des persécutions et j'écoute ses doléances. En levant les yeux, je le vois dans une glace, un couteau de cuisine à la main. Peu rassuré, je lui demande ce qu'il veut.

— Docteur Flipp, me dit-il d'un air menaçant, vous êtes un hypocrite, un fourbe, un espion. Je vous défends de venir me regarder dans ma chambre par le trou de la serrure. Si cela vous arrive encore, je vous tuerai, docteur Flipp, aussi vrai que je suis Calder.

— J'en ferais autant à votre place, dis-je alors en me levant; c'était uniquement par distraction, mon ami, et cela ne m'arrivera plus.

Il se retira enchanté ; mais il n'y a pas que des roses au milieu de ces jardins où on cultive aussi les mauvaises herbes.

— Toute médaille a son revers.

— Je n'ai pas trop à me plaindre ; mes malades sont des sujets calmes, chez lesquels l'intelligence humiliée n'a pas l'énergie de commander à la volonté, et dont les idées rebelles n'obéissent plus à l'appel de la mémoire. Le grand ressort est fatigué ou détendu ; il y a des lacunes dans la filière des pensées, des solutions de continuité dans les anneaux de la chaîne. La première chose à faire est de rétablir leur succession régulière en les reliant dans leur ordre primitif, de rattacher ces anneaux rompus en accoutumant l'esprit à suivre lentement, pas à pas, un raisonnement progressif, alors qu'il veut se précipiter à sa conclusion. Un homme se croit Apollon et montre avec orgueil un fétu de paille, persuadé qu'il tient une flèche d'or ou un rayon de soleil. Sa conviction n'est pas fausse ; le lien direct de ces deux idées existe dans la couleur jaune. Le jour où il voit le trait d'union, c'est le premier pas du retour à l'ordre de la pensée.

— Votre méthode est excellente.

— Elle est des plus simples ; je laisse agir la nature, qui tend toujours à l'équilibre. Je n'ai guère ici que des monomanes. Ils ont une idée fixe, qu'ils poursuivent inflexiblement dans ses plus extrêmes conséquences ; si l'idée est juste, ils la poussent à l'absolu ; si elle est fausse, ils ont le don de la logique dans l'absurde.

Je cherche d'abord à gagner leur confiance. J'évite autant que possible de les regarder trop fixement, ce qui les intimide ou les exaspère. Je les écoute sans les contredire; je les encourage par un assentiment discret, par une certaine condescendance à leurs *dadas* favoris. Le grand air, l'exercice, l'hydrothérapie, un régime calculé, voilà le traitement. Avec de la douceur et de la fermeté j'obtiens de bons résultats, et les sujets marchent sensiblement à la régénération physique et intellectuelle. Il règne ici l'harmonie d'une ruche d'abeilles. Vous pourrez les voir cultiver leurs jardins, faire des conférences, organiser des concerts, jouer la comédie. Mais voici mes pensionnaires qui sortent du réfectoire, et je vais vous montrer quelques échantillons choisis. Celui-là, qui tient la tête haute, ne quitte jamais son gigantesque portefeuille. Il a la *manie des grandeurs*. C'est le *lord chancelier;* il est d'une extrême bienveillance avec ses compagnons et leur promet des places.

— Quel est ce personnage qui se tient à l'écart, une baguette à la main?

— C'est le *sorcier*. Il se croit le *génie du mal* et s'imagine qu'il jette des sorts. Il vous priera de ne pas marcher à sa gauche; s'il est dans une disposition favorable, il raconte l'histoire des victimes qu'il a semées sur sa route en traversant la vie.

— Et celui qui s'amuse à faire des bulles de savon?

— Le *fakir*. Il prétend vivre éveillé comme les mortels ordinaires, et faire en dormant une série de

rêves suivis, qui constituent une seconde existence indépendante de la première. Il mange peu, ne boit que de l'eau et fume du tabac opiacé. Il est sujet à des extases qu'il favorise par ce régime. Il cherche le reflet de ses rêves dans les couleurs irisées de ses bulles de savon.

— Et ces deux promeneurs ?

— *Dante et Virgile*. Dante est un conspirateur en chambre ; Virgile est un théologien spirite. Ils s'entendent parfaitement ; ils étudient ensemble les sciences occultes, les combinaisons des nombres et leur influence sur la destinée des êtres. Dante écrit des lettres d'amour à Béatrix ; Virgile fait avec le diable des pactes sur papier timbré.

— Vous avez une grande variété de sujets.

— La collection est assez complète.

Le docteur Flipp se leva.

— Je vous demanderai la permission de vous quitter un moment, mon cher hôte ; c'est l'heure de ma revue quotidienne. Le spirituel Biggins a créé ici une gazette lithographiée, qu'il fait rédiger par les fous. Voici le dernier numéro ; j'espère qu'il vous intéressera.

Après la sortie du docteur, Monsieur Jacquin se mit en devoir de lire le journal dont il venait de lui communiquer un curieux *spécimen*. C'était une livraison de format *in-quarto*, qui portait en titre sur la couverture :

L'ALBUM DU DOCTEUR FLIPP.

Magazine des fous.

A l'usage de ceux qui ne sont pas enfermés.

Bob a la ferme conviction que son nez est en sucre candi, et pour éviter de le mettre dans son verre, il boit avec une paille. Bob est dans l'erreur.

BIGGINS.

Je prouverais que mon nez est en sucre candi, si je ne craignais de le voir fondre en sucrant le café de l'honorable docteur Flipp. Je me moque de Biggins.

BOB.

Arthur est également insensé de croire que sa barbe est un gazon écossais, et de l'arroser d'eau fraîche le matin, à midi et le soir, dans la crainte illusoire de le voir dépérir.

BIGGINS.

Odieux Biggins, un gazon ridicule croîtra sur votre tombe. Je vous flétris, Biggins.

ARTHUR.

Si c'est votre barbe, cher Arthur, j'y consens avec enthousiasme.

BIGGINS.

Je ne me consolerai jamais d'avoir épousé l'*Adriatique.*

WILLIAM SNOB.

Présentez une requête à la *Chambre des Divorces* et épousez en secondes noces la *Mer Caspienne.*

BIGGINS.

Je préfère aller vivre seul dans une forêt vierge.

WILLIAM SNOB.

Vous vous trompez sur le compte de cette forêt.

BIGGINS.

Question.

Que dit Jonathan? Jonathan affirme qu'il est le *Bœuf Apis*. Cela n'est pas admissible. Jonathan n'a pas de cornes visibles. Où est le cuir de Jonathan?

BIGGINS.

Réponse.

J'avais des cornes en or. Elles m'ont été volées par un prêtre égyptien. Quant à mon cuir, vous feignez d'ignorer qu'il a été tanné pour faire des chaussures à Attila. Biggins, soyez de bonne foi.

JONATHAN.

Je consens à admettre les cornes, mais je conteste absolument les souliers d'Attila.

BIGGINS.

Les plans inclinés

Les lois physiques ont leurs semblables dans l'ordre des phénomènes moraux. Dire que l'homme *descend*

le fleuve de la vie, c'est énoncer une proposition fausse, attendu que, par cette métaphore, on suppose une vitesse égale du point de départ au point d'arrivée. Il serait plus exact de dire qu'il *descend la montagne russe de la vie*, ce qui implique la vitesse acquise des *plans inclinés*. Jusqu'à dix ans, le mouvement est presque insensible. De dix à vingt ans, succession lente des années d'étude. De vingt à trente, le mouvement s'accélère; c'est vers la fin de cette période qu'on glisse ordinairement sur la pente du mariage. De trente à quarante, la vitesse acquise imprime un mouvement plus rapide. De quarante à cinquante, on cherche à enrayer. De cinquante à soixante, l'âge devient une question de santé. De soixante à X, on descend à grande vitesse jusqu'au pied de la *montagne russe*.

MORTON.

Train express pour l'autre monde. On ne délivre pas de billet de retour.

BIGGINS.

Pour ramener le problème à sa formule rigoureuse, il faut donc le poser en ces termes : « L'homme glisse à la mort sur l'hypothénuse d'un triangle rectangle. »

MORTON.

Je crois que c'est précisément le théorème qu'on appelle le *pont aux ânes*, Morton.

BIGGINS.

C'est cela même, vous y êtes, Biggins.

MORTON.

Alors, je me permettrai d'élever une perpendiculaire.

BIGGINS.

C. C. Q. F. D.
C'est Ce Qu'il Faut Démontrer.

MORTON.

C'est Ce Qui Fait Dormir.

BIGGINS.

Géographie.

La tragédie d'*Hamlet* n'a pas le sens commun. Ophélie se noie dans une rivière. Il n'y a aucune rivière en Danemark, il n'y a que des lacs. Et comment Shakespeare a-t-il pu imaginer un spectre qui a le rhume de cerveau?

POLONIUS.

C'est, en effet, une infirmité très affligeante d'être géographe à ce point-là.

BIGGINS.

Attendez seulement que l'axe de la terre se soit incliné, et que le pôle nord soit à la place de l'équateur, satané Biggins.

POLONIUS.

Biggins, croyez-vous à ma divinité?

LA 4e PERSONNE DE LA TRINITÉ.

C'est pour moi une grande consolation.

BIGGINS.

Question attrayante.

Je ne puis sonder la profondeur des croyances de miss Anna Crockett. Miss Anna Crockett accuse lady *Pallas*, — c'est, je crois, la *dame de pique*, — de lui avoir volé ses attributs les plus appétissants. Cela est incroyable.

BIGGINS.

Malicieux Biggins, votre question me met dans un cruel embarras. Mon Dieu, je pardonnerais encore à lady Pallas son inqualifiable procédé, si elle s'était contentée de se parer de mes charmes; mais ce qui est intolérable, c'est qu'elle les fait voir à tout le monde.

ANNA CROCKETT.

Miss Anna Crockett est positivement une vieille folle.

BIGGINS.

Biggins était un gentleman. Il a cessé de l'être aux yeux des personnes respectables. Je méprise Biggins.

ANNA CROCKETT.

Métaphysique.

L'*Infini* se démontre par les mathématiques. En effet, à tout nombre, on peut ajouter un zéro; derrière

tout espace, on peut supposer encore de l'espace; à toute éternité, on peut ajouter une heure.

VIRGILE.

Il est inutile de chercher le *Mouvement perpétuel*. Nous le portons en nous-mêmes, et c'est le grand ressort de notre machine. Je vis, donc mon cœur bat. Quand il s'arrêtera, qui viendra me prouver qu'il ne palpite plus?

ARCHIMÈDE.

Astronomie.

J'ai perdu l'*Anneau de Saturne*, que j'avais au doigt. Le *Zodiaque* est en pleine révolution. Le *Verseau* promène son urne comme un marchand de limonade ivre. Il pleuvra encore demain.

JUPITER.

Géométrie.

J'ai enfin trouvé la *quadrature du cercle* : un casque sur une tête carrée.

FAUST.

Physique.

Les vénérables imbéciles qui se livrent à de telles élucubrations feront bien de prendre connaissance de cette théorie : l'*Échelle électrique* se divise en 1 000 degrés. Dieu est la combinaison neutre de 500 degrés d'électricité positive et de 500 degrés d'électricité né-

gative. Relativement à l'équilibre parfait, il n'y a pas une notable différence de *vie électrique* entre Biggins et un gorille.

STEPHENSON.

Je serais curieux de connaître le professeur qui vous a appris à faire la grimace. Je le demanderai au savant Morton.

BIGGINS.

Il y a des phénomènes bien étranges, celui-ci, par exemple : Une pièce de monnaie tombe. On l'entend, elle roule, on la suit des yeux, elle s'arrête, on se baisse pour la ramasser, et elle a disparu, comme escamotée par un prestidigitateur. Pourquoi cette pièce de monnaie se dissimule-t-elle derrière le pied de ma chaise, ou se glisse-t-elle sous ma pantoufle ?

FÉLIX.

Nous sommes privés des délicieuses *Poésies* de Troll.

BIGGINS.

La poésie, Biggins, est bien en effet quelque chose. J'ai composé des pièces sublimes; mais je dédaigne aujourd'hui de traduire l'essence de ma pensée par des mots incolores. Pour me distraire, je m'amuse à retoucher les vers de Byron. Ce jeune poète travaille sous mes inspirations, j'encourage ses essais; il ne va pas mal.

TROLL.

Troll, un conseil d'ami. Il y a, dans le *Strand*, un luthier qui vend des chevilles de première qualité. Allez-y de ma part, et profitez de l'occasion pour vous faire remettre une chanterelle.

BIGGINS.

J'achèterai une boîte à violon. Cette boîte sera le cercueil de Biggins.

TROLL.

Par décret du ciel de l'année 1837, Dieu a fait de moi son instrument de communication avec les mortels. Mon corps est un bureau télégraphique. L'appareil est dans le cerveau; les nerfs sont les fils conducteurs; la *volonté* dicte les ordres; les organes les transmettent et les exécutent. Je suis chargé de télégraphier à Biggins qu'il s'abstienne à l'avenir de faire couler les belles larmes de la charmante Anna Crockett.

L'HOMME-TÉLÉGRAPHE.

Moi, je ne suis pas l'*Homme-Télégraphe;* je suis l'*Homme-Photographe*. Mes yeux sont des objectifs, mon crâne est le laboratoire où j'emmagasine mes *clichés-souvenirs*. Le cliché de Paméla ne s'effacera jamais. *Pamela for ever!*

L'HOMME-PHOTOGRAPHE.

L'eau de Jouvence.

J'avais entendu parler de la *Fontaine de Jouvence*, découverte par Pons de Léon, dans la Floride. J'en ai

fait venir une fiole, que j'ai analysée. Après avoir étudié la combinaison chimique de ses éléments, j'ai pris un brevet. Je compte l'exploiter sur une grande échelle : Jeunesse éternelle pour un schelling !

LE NUMÉRO 17.

Prenez garde de vous casser le cou, sur votre grande échelle. Croyez-moi et buvez de l'*Eau de Jouvence*.

BIGGINS.

Biggins est un ivrogne.

ANNA CROCKETT.

Et moi, je soutiens à Morton que ma *martingale* est infaillible pour faire sauter toutes les banques de jeu. Que Morton prenne un sac de haricots rouges et mo de haricots blancs, et qu'il vienne tailler une banque.

BANCO.

Avec des haricots, on gagne toujours; mais quand ce sont des couronnes, on perd inévitablement son argent.

BIGGINS.

Physiologie.

J'ai cru longtemps que les expériences du docteur Rapaccini étaient une idéale fantaisie d'Hawthorne. C'est une théorie qui est entrée dans le domaine de la réalité. Je l'ai d'abord appliquée aux plantes, aux

fleurs et aux fruits. Le savant docteur Flipp a pu voir, dans mon jardin, des violettes et des fraises vénéneuses. C'est le dévouement à la science qui m'a poussé à tenter, l'année dernière, une expérience sur ma femme, qui nourrissait alors sa seconde fille. Je lui faisais absorber, par doses progressives, des toxiques qui empoisonnaient son lait. L'expérience aurait réussi si elle n'avait été interrompue par des ignorants. C'est le contrepoison qui a causé la mort de la mère et de l'enfant.

LE DOCTEUR HIPPOCRATE.

Méditation sur la mort volontaire.

Les modes habituellement appliqués au suicide varient selon les individus. On peut accepter la mort sous une forme et la repousser sous une autre. Il y a : 1° les armes à feu ; — 2° les armes blanches ; — 3° le poison ; — 4° la corde ; — 5° l'eau ; — 6° le charbon ; — 7° la chute ; — 8° l'ouverture des veines. Tous ces divers moyens d'amener la mort volontaire sont défectueux. On peut se manquer, — longue agonie, — souffrances atroces, — mort lente, cruelle ou ridicule. Bon moyen : une batterie électrique fortement chargée ; on pose le doigt sur un bouton de métal, et l'étincelle foudroie. Meilleur : une perle d'acide prussique ; mort instantanée. La perfection serait la mort que souhaitait César, et qu'il a trouvée, subite, inattendue. On rejette facilement le fardeau devenu trop lourd pour

l'épaule. On trouve toujours une seconde de courage dans une minute de désespoir. Quand je serai décidé, je choisis la perle d'acide prussique. Cette idée me soulage ; elle me délivre d'un grand poids ; j'ai désormais une pensée qui me met au-dessus du malheur et qui m'affranchit de la destinée.

BOSWELL.

Commentaire humoristique.

Mourir de plaisir en lisant la *Méditation* de Boswell.

BIGGINS.

Les êtres inférieurs ne se suicident pas. Vous êtes un animal, Biggins.

BOSWELL.

Que dites-vous d'un chien ou d'un oiseau qui se laisse mourir de faim ?

BIGGINS.

Je dis que vous m'inspirez le plus profond dégoût.

BOSWELL.

Tâchez de nous écrire quelque chose de plus amusant.

BIGGINS.

. . . .

Monsieur Jacquin en était là de sa lecture du *Magazine des fous*, quand le docteur Flipp rentra en se frottant les mains avec satisfaction.

— L'*album* est curieux, n'est-ce pas? J'ai la collection complète à votre disposition. Désirez-vous faire un tour de promenade dans le parc?

— Volontiers, cher docteur.

— Venez de ce côté, nous pourrons causer.

Ils s'engagèrent dans une allée couverte, dont l'accès était interdit aux pensionnaires.

— Je ne vous ai pas encore fait part de l'objet de ma visite, dit Monsieur Jacquin en offrant une prise au docteur attentif.

— De quoi s'agit-il?

— J'ai à vous entretenir confidentiellement d'une affaire d'importance, relative à sir Duncan Minturn.

— Je suis tout à votre service.

— Sir Duncan est-il fou?

— Il ne l'a jamais été, et je m'honore de son amitié. Vous connaissez le malheur qui a frappé cette noble famille. Sir Duncan a longtemps voyagé dans l'espoir de retrouver sa fille. Toutes les recherches ont été infructueuses; il ne compte plus que sur le *hasard*, comme dernière chance, et sa monomanie apparente est au fond très raisonnable. Il se rend parfaitement compte de son état, et il est venu, à plusieurs reprises, chercher ici le calme et le repos. La santé de lady Minturn me donne un peu moins d'inquiétude.

— J'ai retrouvé sa fille.

— En vérité?... Vous m'en voyez personnellement très heureux, mon cher hôte, et le jour de votre arrivée sera marqué d'une pierre blanche. Serait-ce,

par hasard, une jeune amazone, arrivée il y a huit jours, et qui est venue me faire visite avec sir George?

— Elle-même. Sir Duncan et lady Minturn l'ont accueillie comme une enfant d'adoption. Pensez-vous qu'il y aurait un danger sérieux à leur révéler la vérité ?

— La réponse est délicate. Ils voient toujours le fantôme blond de leur petite Jane, comme au jour ou elle a été enlevée. La vue d'une jeune fille de dix-huit ans, avec laquelle ils sont déjà familiarisés, leur causera une surprise aussi vive que l'émotion sera violente; mais en marchant avec prudence et ménagement, je crois qu'on peut agir; nous sonderons le terrain, et s'il est nécessaire, nous ajournerons l'épreuve.

— David Taxil est parti ce matin de Glasgow, et il est inutile que je me présente avant son arrivée.

— Sir Duncan, pendant son séjour ici, occupait une chambre contiguë à mon appartement, et qui reste toujours à sa disposition. Il a rassemblé là une collection unique en son genre, et je vais vous la faire visiter.

Monsieur Jacquin suivit le docteur.

La chambre de sir Duncan, à alcôve fermée, avait l'aspect sévère d'un cabinet d'études.

— Voici le *Musée du Hasard*, dit le docteur Flipp en désignant une grande vitrine fermée; tous les objets qu'il renferme sont dus à un caprice de la nature. Mais examinez cette table en marbre noir veiné

de gris et de blanc; quand on la considère un certain temps avec attention, on finit par y découvrir un tableau de bataille. Voyez-vous ce fouillis de guerriers, de chevaux, d'armes, d'étendards, au milieu d'un nuage de fumée et de poussière, s'enchevêtrant confondus dans le chaos d'une effroyable mêlée?

— C'est singulier, dit Monsieur Jacquin.

— Ce presse-papier est une pierre naturelle figurant une tête de canard.

— En effet.

— Ce petit *buste d'empereur romain*, monté sur un socle d'ébène, est une scorie de fonte ramassée dans une forge.

— Et cette *main crispée?*

— Une racine d'arbre dépouillée de son écorce. Voici une tache d'encre sur la feuille d'un planisphère.

— On reconnaît très distinctement la *silhouette d'une sorcière à cheval sur son balai*.

— Je n'ai pas la clef de la vitrine, et je la demanderai à sir Duncan. J'ignore s'il trouvera une formule scientifique des *lois du hasard;* mais ces échantillons sont d'une grande curiosité. La théorie de sir Duncan est rationnelle : Le monde est soumis à des lois harmonieuses, et là où il y a des lois, il n'y a pas de *hasard*. Le hasard est un mot vide, qu'on applique indifféremment à tous les effets inexpliqués d'une cause inconnue, qui échappent au calcul ou à l'imperfection des instruments. Nous avons eu sur ce sujet

des discussions intéressantes, que Morton a résumées dans notre *Magazine*, entre autres la question suivante : « En mêlant les caractères d'imprimerie qui composent l'*Énéide*, et en les jetant en l'air, pourront-ils retomber de manière à reconstituer l'ordre des vers du poème? »

— Quelle est l'opinion de M. Morton?

— Celle-ci : Puisque les caractères retombent dans un ordre quelconque, rien ne permet d'affirmer qu'il ne sera pas celui de la succession régulière des lettres et des vers. Évidemment, dit encore Morton, les convulsions du globe n'ont jamais disposé des pierres de manière à former une ville; mais la nature ne travaille pas pour le plaisir des académiciens; elle ne bâtit pas plus une maison que les hommes ne font un arbre. Nous ignorons son alphabet; nous ne connaissons rien de la loi des mondes, et c'est à peine si nous commençons à comprendre ses plus simples manifestations.

Après avoir développé cette théorie, le docteur Flipp ouvrit la porte de communication qui donnait accès dans son appartement. Il souffla dans un des tubes acoustiques alignés près de sa table de travail; un coup de sifflet l'avertit qu'une oreille et une bouche correspondaient à l'autre extrémité du tube. Le dialogue suivant s'engagea :

— John, je me rends au manoir.

— Je vais faire atteler, monsieur.

— Je rentrerai tard; mettez dans la voiture mon pardessus fourré et mon bonnet d'astrakan.

— Oui, monsieur.

L'équipage du docteur Flipp, peint en vert-pomme, était un de ces étranges véhicules de montagne, désignés en France sous le nom de *voiture de curé*, et dont la caisse est tournée de flanc. Outre sa large ouverture vitrée, il y avait trois lucarnes dans cette espèce de boîte ambulante. Les guides passaient sous la lucarne du côté droit, d'où la vue s'étendait de la croupe aux oreilles du cheval. Une fois installé dans la caisse avec son hôte, le docteur rendit les rênes à son poney, lequel commença à dessiner des zigzags, avec la sage lenteur et selon la coutume immémoriale des chevaux qui gravissent une côte.

— Personne n'a jamais appris la géométrie à nos poneys d'Écosse, dit le joyeux docteur; cependant aucun n'ignore que la ligne brisée est la moins fatigante à la montée, et que la ligne droite est le plus court chemin à la descente pour rentrer à l'écurie... Cela vous fait sourire?

— Je pensais à Biggins, répondit Monsieur Jacquin; je serai enchanté de faire sa connaissance.

— Je me ferai un plaisir de vous le présenter.

— Quel est son genre de folie?

— Biggins était comédien. Il passe sa vie à combiner ce que vous appelez, à Paris, des « *farces de fumiste* ». C'est un fou gai, mais en dedans, et d'un sé-

rieux à toute épreuve au milieu des complications les plus abracadabrantes. Il n'épargne personne, et je serai bien étonné si, à votre prochaine visite, il ne vous sert pas quelque plat de sa façon.

— Le monde foisonne de gens d'esprit, mais les hommes gais sont très rares. Biggins est un humoriste de premier ordre.

— Je tiens beaucoup à Biggins; il a une grande influence sur les pensionnaires, et il se fait redouter de ceux qui sont rebelles à la plaisanterie.

— Il est jeune?

— Quarante ans. Biggins machine des inventions diaboliques. Si vous vous étiez présenté ce matin sans avoir annoncé votre visite à l'avance, il vous aurait signalé comme fou à tout le monde. Il m'a déjà joué ce tour-là plus d'une fois, et je m'y laisse encore prendre de temps en temps. Quand, par exemple, on attend un nouveau pensionnaire, il ne manque jamais d'en profiter pour faire empoigner un visiteur étranger qui sonne à la grille, qu'il désigne aux deux solides gaillards dressés à s'emparer des récalcitrants. Naturellement, le visiteur ahuri se débat comme un forcené en invectivant les aides. On vient me prévenir; j'arrive en hâte. Je trouve Biggins qui cherche à calmer sa victime par de bonnes paroles : « Allons, allons, tenez-vous tranquille; voilà le docteur Flipp; si vous n'êtes pas sage, il vous fera mettre la petite camisole. » La première phrase du visiteur est stéréotypée. Il me crie tout d'abord qu'on commet une erreur ridicule à son

égard, qu'il vient me voir, qu'il n'est pas fou, et qu'on le lâche immédiatement. Cette énergique protestation étant exactement la même que celle de tous les fous qu'on amène, je ne puis faire droit à sa requête et lui donner satisfaction qu'après avoir constaté qu'il s'est présenté seul. Je lui fais alors toutes mes excuses. Biggins triomphe, et enregistre cette victoire dans son *Magazine*, à la grande jubilation des lecteurs.

Malgré tout l'intérêt qui peut s'attacher aux anecdotes que le docteur Flipp aimait à raconter sur les farces désopilantes de son secrétaire particulier, le comédien Biggins, nous laisserons cheminer les deux interlocuteurs, et nous les précéderons au manoir des Puritains, où d'autres personnages sont rassemblés.

XVII

LE ROI DE PIQUE

Dans la chambre de lady Minturn, Jane est au piano, et Félix se tient debout à côté d'elle, l'archet à la main. George, sir Duncan et son frère Richard font la sieste, plongés dans de vastes fauteuils; lady Minturn tourne les feuillets d'un cahier de musique.

— Voici cette romance, dit-elle en posant l'album ouvert sur le pupitre. *Oubli*, ajouta-t-elle avec un soupir.

L'archet glissa sur les cordes; les mains de Rébecca coururent sur le clavier, et elle chanta.

OUBLI

Je sais un nid dans la feuillée
Par les oiseaux abandonné;
Je sais une fleur effeuillée :
Pour elle un cœur s'était donné.

Je sais un petit berceau vide
Où dormait un ange adoré;
La mère est auprès, l'œil aride,
Sans larmes, tant elle a pleuré.

Les oiseaux chantent par volées,
La mère de l'ange a souri,
Et dans les âmes consolées
L'amour a déjà refleuri.

— Cette musique est d'un charme pénétrant, dit sir Duncan, lorsque les dernières mesures s'éteignirent.

— Chantez encore une fois, ajouta lady Minturn, dont les yeux étaient mouillés de pleurs.

Dans cette chambre, un doux rayon du soleil couchant éclairait de beaux et nobles visages. Non loin du château, un intérieur plus sombre fait opposition à la calme lumière de ce tableau de famille. Assurément, la maison du vieux Trump est une honnête demeure. Ses murs tapissés de lierre et son toit bleu d'ardoise lui donnent la paisible apparence d'un presbytère de campagne; mais elle est en ce moment profanée par un hôte qui reflète sur elle une ombre sinistre. C'est le voleur d'enfant, le ravisseur de la petite Jane, le tourmenteur, le prisonnier de Glasgow, David Taxil, que Bogg appelle le *Roi de Pique*. Il doit paraître tout à l'heure devant le tribunal de famille, si Monsieur Jacquin décide qu'on peut évoquer sans danger ce spectre criminel aux yeux de ses victimes.

Bogg et Trump fument, debout sur le seuil de la porte fermée. Tous deux connaissent les détails de la

tragédie dont le dénouement approche, A l'intérieur, David Taxil est en tête-à-tête avec Waterfly *Senior*. Écoutons leur conversation, car elle est instructive. C'est David qui parle, l'œil ardent, du ton bref d'un homme dont les heures sont comptées et que réclame le bourreau.

— Waterfly, vous pouvez me sauver.

— Pour qui me prenez-vous?

— Pour un homme qui n'aura qu'à se baisser pour ramasser cent mille dollars.

— Il faudrait que le pas du cheval où je les trouverai ait été fait par le vainqueur du *Derby*.

— Il a été fait par le pas du cheval de sir Duncan. Part à deux, Waterfly. Cherchez un moyen de me tirer d'ici, votre fortune est faite et j'agirai en frère.

— Bogg m'a dit que le *Vieux Gentleman* avait rendu à sir Duncan votre portefeuille qui renfermait quatre cent mille dollars; par conséquent, vous n'avez plus le sou.

— J'ai encore deux cent mille dollars.

— Où?

— Enterrés dans une île, à l'entrée du désert américain.

— Et vous croyez que je vais risquer ma position, ma liberté, mon honneur, pour aller visiter cette île de Robinson? Une fois là, vous me ririez au nez, et c'est le prix de candeur que mériterait Waterfly *Senior*, s'il négligeait de constater le principe.

— Au lieu de constater votre éternel principe, vous

feriez mieux de venir déterrer avec moi les deux cent mille dollars.

— Sir Duncan vous a donné une première fois cinquante mille dollars?

— Oui.

— Une seconde fois deux cent mille dollars?

— Oui.

— Vous avez gagné avec le cirque cent mille dollars?

— A peu près.

— Eh bien, cela fait trois cent cinquante mille dollars, soixante-dix mille livres, un million sept cent cinquante mille francs.

— Très exact.

— Juste le compte des valeurs qui se trouvaient dans votre portefeuille, et reste zéro.

— Restent deux cent mille dollars, quarante mille livres, un million.

— Comment établissez-vous ce compte-là?

— Au bout de quatorze ans, à cinq pour cent, un capital double.

— Ceci m'ouvre un nouvel horizon.

— Vous m'avez compris.

— Parfaitement; mais comme les deux cent mille dollars étaient enterrés dans une île, ils n'ont rapporté aucun intérêt.

— Je les ai fait manœuvrer tant que je suis resté en Amérique; c'est en partant que je les ai cachés là.

— Une poire pour la soif.

— Précisément; il n'y avait dans mon portefeuille que les coupons d'intérêt pour cinq ans, et je comptais alors retourner en Amérique déterrer le trésor, si on me laissait tranquille.

— Qu'aviez-vous à craindre?

— Tout. Avec Samuel Bugle, vous savez mieux que moi qu'il faut se garder à carreau.

— Si vous vous étiez gardé à cœur, cela aurait été plus fort.

— Les affaires sont les affaires, Waterfly.

— C'est pour cela que je veux prendre toutes mes sûretés, avant de m'embarquer avec vous.

— Voyez dans quel état je suis; vous êtes fort comme mes hercules du cirque, et je suis faible comme un vieux clown; j'ai du plomb dans les jambes.

— La peur donne des ailes.

— Où voulez-vous que j'aille, avec cet uniforme de prisonnier, pas un chiffon de papier à montrer à un hôtelier, pas un schelling dans ma poche?

— J'ai besoin de réfléchir.

— Le temps presse. Il n'y a qu'un mot qui serve : Oui ou non, Waterfly.

— Sous une condition, oui.

— Elle est acceptée.

— Si vous m'avez trompé sur les deux cent mille dollars, ou si vous essayez de filer, votre vie sera à ma discrétion.

— Marché conclu.

— Eh bien, je vais employer toute la somme d'in-

telligence dont la mère nature m'a favorisé, pour aller avec vous le plus directement possible à la mine de dollars.

— Il nous faut une voiture ou des chevaux.

— Il y en a ici.

— Dans moins de deux heures, nous arrivons au lac Lomond ; nous prenons l'express de Glasgow, qui correspond avec le steamer de la Clyde ; dans dix jours, nous débarquons à New-York ; dans treize, nous sommes au désert.

— C'est très joli en conversation. Commencez d'abord par changer d'uniforme.

— J'y ai pensé. Voici un plaid et une toque que j'emprunte au vieux Trump sans sa permission ; à Glasgow, vous irez m'acheter un costume, et le coiffeur me fera une tête à tromper Bogg lui-même.

— Et des papiers ?

— Une fois en mer, je trouverai le moyen de m'en procurer.

— Vous êtes un habile coquin.

— Je n'ai pas à choisir. J'ai déjà changé de peau une fois, comme disait le *Vieux Gentleman ;* David Taxil a engendré Job Dorfield ; Job Dorfield engendrera n'importe qui.

— Il faut vous méfier du télégraphe, à Glasgow, à New-York, partout, sans compter que sir Duncan est bien capable d'offrir une récompense, pour se donner la satisfaction de vous voir pendre.

— J'aurai cent mille dollars dans ma poche, et

j'ajouterai une prime pour celui qui voudrait la gagner.

— Dans tous les cas, vous ne serez pas pendu.

— Je l'espère bien.

— Moi, j'en suis sûr. Tenez-vous prêt, et du sang-froid.

Waterfly ouvrit la porte, qu'il referma avec précaution, et rejoignit Trump et Bogg, en grande conversation.

Nous avons laissé dans l'ombre plusieurs personnages qui, pour être muets, n'en ont pas moins droit au souvenir du lecteur, et ce n'est ni par oubli, ni par indifférence que nous les avons négligés. Samuel Bugle a racheté à Thompson *Pierrot*, le lion favori de celle qui fut l'*Étoile du Cirque*. Il est à la résidence de l'Ontario; mais *Feu* et *Nox*, les deux incomparables chiens de berger, ont suivi Jane. Elle n'a jamais voulu s'en séparer, et les voici qui accourent au coup de sifflet de Waterfly. Il emmènera *Feu* dans son expédition; David Taxil sera bien gardé.

Sur un signe, le détective s'approcha et Waterfly ouvrit la conférence.

— Il y a un petit homme qui s'appelle Bogg, et qui va recevoir un mandat à vue de quatre mille livres, de la part d'une demoiselle.

— Par les mains de son grand ami Waterfly.

— Maintenant, Bogg, un service : je me propose d'enlever David Taxil.

— Où?

— Ici.

— Quand?

— Tout de suite.

— Comment?

— En voiture ou à cheval.

— Pourquoi?

— Pour constater le principe.

— Et où le conduirez-vous?

— Dans une île où il a enterré deux cent mille dollars. Deux mille pour Bogg.

Bogg tomba dans une méditation profonde. Waterfly suivait le monologue qui se déroulait dans sa tête et qui se traduisait en jeux de physionomie sur son masque expressif.

— Entendez-vous ensemble comme vous voudrez, dit brusquement le détective; je m'arrangerai pour ne pas être responsable du prisonnier. Je vais amuser Trump.

— Inutile. Voici le chiffon, Bogg, avec une poignée de main.

— *Thank you.*

Bogg intercala le mandat de quatre mille livres dans la coiffe de son chapeau. L'ayant remis sur sa tête, il exécuta silencieusement un pas de menuet compliqué, ce qui dénotait chez lui une grande satisfaction.

Pendant qu'il se livrait à cet exercice chorégraphique, Waterfly aborda le loup de mer

— Vieux Trump, dit-il en lui posant la main sur l'épaule, vous êtes un homme.

— Demandez à Bess, monsieur Waterfly, elle vous dira que je ne suis pas une demoiselle à marier.

— Je crois que nous avons la même opinion sur David Taxil.

— Je voudrais seulement le voir se balancer à la grande vergue du *Nelsson*, un joli navire, ou à la maîtresse branche de ce chêne, un bel arbre, monsieur.

— J'en fais mon affaire, Trump, et je vais l'enlever.

— A votre service.

— Le moment venu, vous irez voir à l'office si Bess ne laisse pas brûler le dîner.

— Bonne idée; mais il y a M. Bogg, qui n'a pas l'air endormi.

— Ne vous occupez pas de lui. Nous prendrons deux chevaux à l'écurie.

— Faites comme chez vous, monsieur Waterfly, et ne laissez pas le requin filer avec la corde du harpon.

— J'emmènerai *Feu*.

— Tout va bien.

Feu et *Nox* ne tardèrent pas à signaler l'arrivée du docteur Flipp et du *Vieux Gentleman*. La guimbarde vert-pomme s'arrêta à dix pas du groupe des trois conjurés, qui stationnaient devant la maison du vieux Trump. Les deux voyageurs mirent pied à terre.

— Bogg, venez avec nous, dit Monsieur Jacquin; le

prisonnier restera sous la garde de M. Waterfly.

— Maintenant, dit Trump en les voyant disparaître sous la porte d'entrée du château, un bon voyage, monsieur Waterfly.

— Trump, voilà un poney solide. Si je prenais la voiture du docteur? Je la renverrai par un domestique de l'hôtel du Lac Lomond.

— Aucun inconvénient, monsieur; le docteur dîne ici, et elle sera revenue avant l'heure de son départ.

Une fois seul, Waterfly *Senior* ouvrit la porte. David Taxil s'avança.

— Montez dans cette voiture. *Feu!* ici, brave chien.

La voiture partit au grand trot.

XVIII

JANE

Ce fut un moment solennel, quand du fond de la galerie des ancêtres, un domestique en livrée aux armes de Minturn annonça d'une voix sonore comme celle d'un héraut : « Le docteur Vannois. Le docteur Flipp. »

Sir Duncan s'avança à leur rencontre. Après le cérémonial des présentations, tous les personnages se groupèrent. Jane prit place sur une ottomane entre sir Duncan et lady Minturn, George à côté de sa mère, et sir Richard près de son aîné. Félix se tenait debout près de la cheminée, avec le docteur Flipp. Le détective était resté à l'entrée de la galerie. Monsieur Jacquin, — le docteur Vannois, — s'assit au centre du demi-cercle, en face de Jane.

— Cette héroïque enfant, dit-il, a dû vous expliquer la mission volontaire que je remplis en ce mo-

ment. Je ne me présente pas ici comme l'ambassadeur de la divinité, bien qu'elle se serve des plus humbles instruments, je me présente comme le messager du hasard. Ce n'est pas la première fois qu'il est ma Providence, et il me favorise encore aujourd'hui.

Monsieur Jacquin fit une pause et poursuivit :

— Les paroles que je vais prononcer seront décisives, et je dois en calculer la portée. Je demande donc à lady Minturn, à vous, sir Duncan, si, après une épreuve de quinze années, vous supporterez la vue de celui qui vous l'a fait subir.

— Oui, répondit lady Minturn.

— Oui, répondit à son tour sir Duncan.

— Je demanderai encore si vous êtes préparés à l'écouter.

— Oui, dit sir Duncan avec fermeté, nous l'écouterons. Cette jeune fille, continua-t-il en prenant la main de Jane, est venue partager notre vie de famille. Elle nous a apporté un trésor de jeunesse, de beauté, et, je puis le dire, de filiale tendresse; elle tient à notre foyer la place de l'absente, elle porte son nom, elle est notre enfant d'adoption.

— Vous êtes noble et bon, mon père, dit Jane en l'embrassant.

— Helen, reprit sir Duncan avec une émotion contenue, si notre petite Jane doit revenir, elle trouvera ici une sœur, une sœur bien-aimée. Si ce bonheur nous est refusé, si même cette dernière espérance ne

nous est plus permise, son souvenir sera sans amertume.

— Oui, Duncan, la nouvelle Jane ne nous fera pas oublier celle que nous avons perdue, mais elle nous consolera.

— Vous pouvez parler, vous qui avez été un ami, ajouta sir Duncan, en s'adressant à Monsieur Jacquin.

— Le criminel qui va comparaître devant vous est David Taxil.

— Qu'il vienne.

— Détective, amenez votre prisonnier.

M. Bogg s'éloigna pour exécuter cet ordre, sachant bien que le *Roi de Pique* n'était plus dans son jeu.

Au bout de quelques minutes d'attente, il reparut seul.

— M. Waterfly a enlevé David Taxil, dit Bogg.

— Faites le nécessaire, répondit froidement Monsieur Jacquin; ceci ne me regarde plus.

Bogg s'éclipsa.

— David Taxil emporte-t-il son secret avec lui? demanda sir Duncan.

— Non; je sais la vérité.

— Qu'a-t-il fait de ma fille?

Monsieur Jacquin étendit le bras :

— La voilà.

Jane était déjà dans les bras unis de son père et de sa mère.

La plume du conteur ne pourrait donner qu'un reflet décoloré de cette scène émouvante, et nous laisserons retomber le rideau sur ce tableau de famille.

XIX

LA CACHETTE

La pluie tombe. Tous les passagers ont déserté le pont du steamer, portant le nom de la rivière sur laquelle il trace son sillage, *la Clyde.*

Deux passagers sont étendus sur les canapés d'une cabine qu'ils occupent ensemble.

L'un, court et trapu, a les cheveux, les sourcils, les moustaches et les favoris de ce noir de jais qui décèle l'emploi de la teinture, et ses yeux gris s'abritent derrière les verres d'une paire de lunettes bleues. Il est coiffé d'une toque écossaise et son costume, de couleur marron, est celui des voyageurs de commerce. Il fume un cigare d'un air taciturne, et boit à petites gorgées un grog fumant chargé de rhum.

Son compagnon porte un chapeau de feutre à larges ailes et un vêtement de drap vert russe. De sa pipe en racine, il lance des tourbillons de fumée qui forment

un épais nuage dans l'étroite cellule. Près de lui sont des journaux dépliés d'une date très récente : la *Minerve*, journal français de Montréal; le *Times*, de Londres; le *Herald*, de New-York; le *Centenial*, de Philadelphie.

Un chien, à la crinière noire mélangée de fils d'argent et les quatre pattes d'un jaune rouge, est allongé près de la porte, le museau en terre, attitude de la vigilance à son plus haut degré chez les chiens de berger.

Il faudrait l'œil de Bogg pour reconnaître David Taxil sous son incarnation nouvelle, accomplie dans l'intervalle de deux heures qui sépare l'arrivée du train express de Glasgow du départ du steamer pour l'Amérique.

— David, vous n'avez pas lu les journaux depuis une quinzaine de jours, hein ? dit Waterfly *Senior*. Est-ce que vous êtes sourd?

— Non.

— Eh bien, répondez à ma question, sanglier d'Irlande.

— Les fadaises des journaux ne m'intéressent pas.

— Vous appelez cela des fadaises, vous? Écoutez un peu ce qu'ils chantent sur David Taxil.

— Je préfère chercher le moyen de me constituer une identité régulière, car je ne sais qui je suis.

— Ne vous creusez pas la cervelle et ne vous tracassez pas l'esprit à cet égard; j'ai des lettres adressées à mon frère *Junior*.

— Confiez-les moi.

— Tenez, vieux singe, les voilà, avec un diplôme de membre correspondant de la Société anglaise des constructeurs de machines.

— Bon, mais après ?

— Après? vous irez au diable ; je vous donnerai une commission pour James Bugle. Ces papiers suffiront provisoirement, en cas de besoin. En attendant votre quatrième changement de peau, où vous dépouillerez définitivement le vieil homme, écoutez, serpent Taxil, le concert de louanges et d'actions de grâces entonné par les journaux en l'honneur du *Vieux Gentleman*.

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Ces documents sont les matériaux de votre future oraison funèbre.

— Nous en sommes loin.

-- Ils constituent vos titres à l'immortalité des brigands illustres, les éléments de l'acte d'accusation qui sera lu devant le tribunal de Glasgow, lequel vous condamnera à la potence.

— Par contumace.

— Grâce à moi. Ma parole d'honneur, plus je vous regarde, et plus je constate votre air de famille avec l'*Ancêtre*.

— Connais pas.

— Je vous présenterai. C'est un orang que j'ai capturé à la fleur de l'âge, et dont l'éducation a été faite par Kalmor, un chef indien, le *Sachem des Iles* de l'Ontario.

Nous ne citerons que de courts fragments des articles dont Waterfly *Senior* donna lecture à son compagnon :

LE HERALD

Pour la clarté des détails de ce procès criminel à sensation, nous replaçons sous les yeux du lecteur l'annonce publiée au mois de janvier 1862.

RÉCOMPENSE DE 20 000 DOLLARS

Sir Duncan Minturn, baronnet, membre de l'Académie royale des sciences de Londres, habitant au manoir des Puritains, par Glasgow (Écosse), promet 20 000 dollars à la personne qui lui ramènera ou lui fera retrouver sa fille Jane, enlevée dans la nuit de Noël, le 25 décembre 1861, par David Taxil. La récompense promise est déposée à la Banque d'Angleterre, avec cette destination spéciale.

SIGNALEMENT DE DAVID TAXIL

David Taxil, — âgé de trente-sept ans, — voyageur de la maison de Richard Minturn, constructeur de navires à Londres. Taille moyenne, — corps trapu, — teint coloré, — yeux gris étroits, — visage carré à fortes mâchoires, — barbe, cheveux et sourcils roux. La nuit du rapt, il portait toute sa barbe, et il était vêtu d'un costume gris de fer. On suppose qu'il est actuellement rasé, et qu'il a employé tous les moyens pour se rendre méconnaissable. Il est également à présumer que le ravisseur est accompagné d'une femme, pour détourner les soupçons et se dérober aux recherches.

SIGNALEMENT DE JANE MINTURN

Jane Minturn, — âgée de trois ans et demi, — cheveux blonds dorés, — grands yeux bleus, — visage plein, blanc et rose.

La nuit du rapt, l'enfant, qui dormait, a été habillée d'une robe de laine ouatée, gris-perle et bleue, capeline, bas et mitaines en laine blanche, et emportée dans une couverture en satin bleu sombre. Aucun autre signe distinctif.

Télégraphier ou écrire au *Herald* et à sir Duncan Minturn.

LE TIMES

David Taxil sera extrait de la prison de Glasgow et conduit au *manoir des Puritains*, pour être confronté avec l'héroïne de Saint-Germain. La santé de sir Duncan Minturn et de lady Minturn laisse espérer que cette épreuve pourra être tentée. La dernière phase de l'enquête est confiée au chef de la police française, dont le génie d'investigation a déjà obtenu des résultats si merveilleux.

LA MINERVE

Le crime dont nous avons suivi toutes les péripéties émouvantes, d'après les versions parfois contradictoires des journaux français, va se dérouler devant le tribunal de Glasgow. Nous sommes en mesure d'annoncer avec certitude que l'honorable Samuel Bugle, gouverneur de la colonie d'Éden, et sa fille Cecily, ont été appelés comme témoins, et qu'ils sont partis pour l'Écosse, à bord du *Washington*, précédés par M. Waterfly *Senior*, homme de confiance de M. Samuel Bugle.

LE CENTENIAL.

On sait aujourd'hui, dans les deux-mondes, que Rébecca, la dompteuse, l'*Étoile du Cirque* de Philadelphie, n'est pas la fille du faux Job Dorfield. L'enquête, menée avec une rapidité digne de la furie française, nous a appris que Rébecca était toujours

l'amie de Félix Obert. Les lecteurs du *Centenial* n'ont pas oublié la lettre de ce gentleman, auquel Rébecca a donné, devant tous les spectateurs du cirque, la rose jetée à ses pieds, par sir George Minturn, qu'on désigne comme le prétendant favorisé de miss Cecily Bugle. Il y a là les jeunes éléments de deux brillants mariages.

En attendant la double bénédiction nuptiale, dont nous rendrons compte, on peut vendre la peau de cet ours mal léché qui s'appelle David Taxil. Si on ouvrait une souscription publique pour acheter la corde qui doit le hisser dans l'azur, on peut s'avancer jusqu'à dire que la somme serait suffisante pour tresser un câble qui ferait le tour du monde.

Une des singularités de cette Chasse à l'enfant perdu est le nombre des pièces abattues. Dans sa poursuite acharnée, le détective lancé sur la piste de David Taxil, qui a couru quinze ans sans atteindre l'ours, a retrouvé vingt-trois petites filles volées, dont une quinzaine ont pu être rendues à leurs familles.

On ne sait pas encore si la récompense offerte de 20 000 dollars sera gagnée. Mais si elle ne doit être attribuée à personne, nous aurons sans doute la joie ineffable de lire dans les colonnes de *Grand'maman Times* : « Primes aux détectives qui se sont le plus distingués par leurs services exceptionnels : *Bogg*, mission spéciale de quinze années dans les deux Amériques : Une médaille d'argent, de la valeur de trois schellings. » Bogg n'aura plus qu'une décision à prendre, et nous lui conseillons de se faire nommer président du grand Club britannique, fondé pour le découragement de la vertu.

— Vous avez fini? dit froidement David Taxil.

— Oui, répondit Waterfly, et vous pouvez juger des autres par ces échantillons.

— Si je me cassais une jambe ou si je recevais une tuile sur la tête, j'appellerais cela un mal; mais la colère, le mépris, les injures, les malédictions, les menaces, ce sont là des choses imaginaires, quand on les ignore ou quand on ne s'en occupe pas. Ce qu'on

peut dire ou penser ne me touche en rien, et les articles de journaux pleuvent sur moi comme une averse sur le dos d'un canard.

— Excepté les annonces.

— Naturellement.

— De quelle religion êtes-vous, David?

— Mon père était Irlandais, catholique et fermier.

— Et vous?

— Je ne sais qui je suis.

— Une fois n'est pas coutume, comme dirait *Junior;* il faut vous confesser.

— C'est un sujet de conversation comme un autre ; si cela vous amuse, interrogez-moi, je répondrai.

— Comment avez-vous pu fuir et circuler en Amérique avec une annonce de cent mille dollars collée sur votre figure de gorille?

— J'avais combiné cette affaire de longue main, et bien assuré mes précautions pour enlever la *Poule aux œufs d'or.* J'accompagnais quelquefois mon patron, sir Richard, chez son frère, et je connaissais les êtres du manoir. Trois conditions étaient nécessaires : 1° des papiers ; 2° une femme pour m'accompagner ; 3° une bonne occasion.

— Vous êtes méthodique.

— Il faut faire correctement les choses, d'abord peser, ensuite oser. Une fois le projet arrêté en principe, je m'occupai des moyens de l'exécuter. Dans un de mes voyages d'affaires en Irlande, je rencontrai à l'auberge Job Dorfield, qui allait de village en village

avec une troupe de chiens savants. Il avait une petite fille du même âge que celle de sir Duncan. Sa femme était morte, et il l'avait remplacée par une autre bohémienne qu'il rouait de coups quand il était ivre ou quand la recette le faisait jeûner.

— Charmante famille.

— Je proposai à la bohémienne de s'emparer des papiers de Job Dorfield et d'aller habiter un village d'Écosse, où je la préviendrais, à un moment donné, de ce que j'attendais d'elle. Elle accepta. Je lui remis une somme d'argent en échange des papiers, et elle alla se fixer dans les environs du Lomond. L'occasion se présenta à Noël. Je passe les détails que vous connaissez. La petite fille s'était endormie à table et on l'avait couchée tout habillée dans son berceau pour ne pas la réveiller. Tout le monde était allé à l'office de minuit, excepté la cuisinière et la femme de chambre Je sortis de la chapelle sans être remarqué, je revins au manoir et j'emportai l'enfant. La bohémienne m'attendait aux environs, munie d'un paquet qui contenait des vêtements d'émigrant. Je lui confiai la petite fille en lui donnant rendez-vous à Glasgow. Nous nous sommes embarqués ensemble, mais sans avoir l'air de nous connaître. Arrivés en Californie, je pris le costume des mineurs et je partis avec elle pour le Canada. Vous savez le reste.

— Pourquoi avez-vous choisi la résidence de l'Ontario?

— Pour deux raisons : j'étais déjà venu acheter

des bois de construction à Québec, et j'avais entendu parler de Samuel Bugle. Je savais que s'il consentait à garder l'enfant, personne ne viendrait la chercher là.

— La seconde raison?

— Il faut tout prévoir ; dans le cas où j'aurais eu la mauvaise chance d'être pris, je calculais qu'il me serait tenu compte d'avoir mis l'enfant en bonnes mains.

— Sir Duncan vous a donné toute sa fortune, celle de sa femme, de son fils et de son frère. Pourquoi ne lui avez-vous pas rendu sa fille?

— Une fois maître d'elle, il n'aurait pas manqué de tout mettre en œuvre contre moi, pour se venger et rentrer en possession des deux cent cinquante mille dollars.

— Et la bohémienne?

— Je m'en suis débarrassé.

— Comment?

— De la façon la plus simple; au retour de la résidence de l'Ontario, je l'ai jetée dans un lac.

— Il ne vous est jamais venu à l'idée qu'il y avait, au fond du vieux manoir d'Écosse, un père et une mère qui mouraient de chagrin ?

— Non.

— L'enfant a travaillé à votre fortune?

— Oui.

— Elle vous a sauvé la vie?

— Oui, deux fois.

— Que lui avez-vous donné?

— Rien.

Le visage de Waterfly se colora d'un rouge de

brique. Il avait besoin de respirer un autre air, et il monta sur le pont. Pendant le reste de la traversée, il n'échangea plus que de rares paroles avec son compagnon. Ils débarquèrent sans être inquiétés à Albany, où ils apprirent par les journaux qu'une dépêche télégraphique annonçait la condamnation à mort de David Taxil.

Le soleil d'octobre se lève, jetant de grandes nappes de lumière dorée sur l'océan d'herbes du désert américain. Deux cavaliers le traversent : Waterfly, le rifle à l'arçon de la selle et deux revolvers dans les fontes; David Taxil, sans armes, une pioche en bandoulière. *Feu* court en éclaireur, le nez au vent. Après de longues heures de marche, ils arrivent à la fourche de la rivière dont le cours est divisé par l'île, couverte de roches et de buissons, où le ravisseur a enterré la rançon de la petite Jane.

— Voici le gué, dit David Taxil, en faisant entrer son cheval dans l'eau courante.

Waterfly le suivit. *Feu* se jeta à la nage.

Ils attachèrent leurs montures aux branches d'un arbuste du bord, et David Taxil pénétra sans hésiter au cœur de l'île. Il s'arrêta devant un bloc de pierre entouré de ronces épineuses. Là, appuyant le manche de sa pioche comme un levier, il fit une pesée et souleva la pierre, qui se renversa. Ayant ensuite fouillé le sol avec le fer, il plongea les bras dans le trou qu'il venait de creuser, et en retira une petite boîte de plomb hermétiquement soudée.

— Maintenant, dit-il, je vais ouvrir cette grande tabatière et vous offrir une prise de cent mille dollars.

L'opération terminée, Waterfly compta les billets et les mit dans la poche intérieure de sa jaquette.

— Je ne vous ai pas trompé, dit David Taxil avec inquiétude.

— Vous avez eu raison.

— Je n'ai fait aucune tentative pour m'échapper.

— Vous n'auriez pas été loin.

— Partageons et séparons-nous ici.

— Pas encore.

— J'ai exécuté la convention dans toute sa rigueur.

— La convention ne dit pas que le partage se fera sur place.

— Est-ce que vous avez l'intention de me livrer après m'avoir dépouillé, Waterfly ?

— Rendez-moi d'abord les papiers de mon frère *Junior*.

— Les voici.

— En route.

— Où me conduisez-vous?

— Vous le saurez.

Ils remontèrent à cheval et reprirent sans parler le chemin des frontières habitées.

XX

LA TORTURE INDIENNE

David Taxil commençait à pressentir que Waterfly ne l'avait pas sauvé de la potence sans une arrière-pensée de vengeance. Leur voyage s'accomplit rapidement, et ils descendirent à la station voisine de la résidence de l'Ontario vers onze heures du matin.

Kalmor, prévenu de leur arrivée, les attendait dans son wigwam. Il portait le costume de guerre, appuyé sur le canon de son rifle, le tomahawk et le couteau à sa ceinture, où s'enroulait une longue courroie de cuir de bison. Un dessin à l'ocre jaune figurait un lion sur sa poitrine.

Après avoir touché la main du chef, embrassé Ariane et demandé des nouvelles de l'*Ancêtre*, Waterfly s'étendit sur une peau d'ours et se mit à fumer.

Sur un signe de Kalmor, Ariane sortit.

— Je suis à votre discrétion, Waterfly, dit David

Taxil, rompant le silence. Que comptez-vous faire?

— Constater le principe.

— Je ne suppose pas que votre intention soit de garder pour vous seul les deux cent mille dollars, et de m'abandonner comme un vagabond.

— Non; sir Duncan rentrera dans l'intégralité de sa fortune, avec les intérêts calculés. Le reste, que j'évalue à cent mille dollars, sera consacré à la fondation d'un asile pour les enfants abandonnés. Quant à vous traiter comme un vagabond, ce serait vous faire trop d'honneur; vous traiter comme un assassin ne serait pas une réparation suffisante. Si je vous ai tiré des mains de la justice, c'est qu'elles sont, en certains cas, trop miséricordieuses; pour punir votre crime, il faut des mains comme celles de Kalmor.

David Taxil pâlit et courba la tête. Il était pris au piège.

— Vous n'êtes pas ici devant les juges du tribunal de Glasgow, qui représentent la société anglaise, vous êtes devant Waterfly, qui représente le principe humain, et qui va l'appliquer sans phrases et sans cérémonie : je vous condamne à mort.

— C'est par traîtrise que vous m'avez attiré dans ce guet-apens.

— Ne perdons pas le temps en paroles inutiles. Kalmor, poursuivit Waterfly en s'adressant au chef indien, expliquez le sens de la peinture de guerre.

Kalmor se recueillit un instant et parla en ces termes :

— Le *Patriarche* a raconté une histoire. Un rôdeur

de nuit a tourné autour d'une petite *lionne*. Il l'a emportée.

Il reprit après une pause :

— Kalmor est un lion. Le lion est généreux, et il est cruel. Il est généreux quand il voit un loup ; il est cruel quand il voit un chacal.

— Nous sommes d'accord, dit à son tour Waterfly ; si la bête de proie est un loup, la mort rapide ; si elle est un Chacal, la mort lente. David Taxil, vous avez entendu votre jugement. Kalmor, qu'il soit exécuté sur l'heure.

— Kalmor est un sachem, dit le chef en inclinant la tête.

Waterfly sortit du wigwam, laissant la victime au sacrificateur.

Sur un geste impératif de l'Indien, David se mit en marche. Après de longs détours à travers la forêt, ils firent halte sur les bords du *Miroir des Chênes*. Un poteau peint en rouge, dont le pied formait le centre d'un cercle de branches sèches, se dressait à l'entrée de la clairière.

Kalmor plaça le condamné debout contre le poteau, où il l'attacha étroitement des pieds à la ceinture, maintenu par les nœuds croisés de la souple lanière. Ces préparatifs achevés, il se croisa les bras en disant :

— Un chef voit-il un loup ou un chacal ?

— Waterfly a mes dollars, répondit David Taxil,

mais il n'a pas les diamants cachés que je vous donnerai, si vous me faites grâce de la vie.

— Les yeux d'un chef ne sont pas éblouis quand ils regardent des cailloux brillants.

— Soyez généreux.

— Les oreilles d'un chef sont fermées quand elles entendent les supplications d'une *squaw;* elles sont ouvertes aux paroles d'un guerrier.

— Ayez pitié de moi.

Le tomahawk brilla dans la main de Kalmor, et le fer luisant voltigea avec rapidité autour du corps du supplicié. Les cheveux de David Taxil se hérissèrent sur sa tête et ses dents claquèrent avec un bruit de castagnettes. A chaque éclair qui passait devant ses yeux, le sang se glaçait dans ses veines et il frissonnait jusqu'à la moelle des os. Reculant alors de quelques pas, Kalmor fit tournoyer l'arme et la lança d'une main sûre. David sentit passer dans ses cheveux le vent du fer, qui s'enfonça jusqu'au cœur du poteau. A ce moment, il perdit connaissance et son corps se ploya.

L'Indien attendit, impassible, qu'il eût repris ses sens. Quand David Taxil revint à lui, ses yeux effarés rencontrèrent le trou du canon du rifle couché en joue.

— David Taxil demande-t-il la mort d'un guerrier? dit Kalmor, le doigt sur la détente.

Un son inarticulé s'échappa de la gorge de la victime immobile; la peur semblait l'avoir paralysée. Un coup sec retentit. La balle frôla l'oreille avec un bourdonnement et fit voler un éclat du poteau.

— Une *squaw* n'a pas voulu du fer et du plomb, reprit le chef en s'approchant.

— Je ne veux pas mourir, murmura David d'une voix défaillante.

Soudain il poussa un cri terrible, répercuté par les échos de la forêt. Il était entouré d'un cercle de feu. La fumée l'aveugla et le prit à la gorge. Les hurlements rauques s'affaiblirent par degrés, et sa respiration sifflante ne laissa plus échapper que des plaintes étouffées. Ses vêtements commençaient à brûler sur sa chair. Il s'évanouit pour la seconde fois.

L'Indien, appuyé sur le canon de son rifle, le considérait, les narines froncées. Voyant qu'il commençait à respirer plus librement, il posa son arme rechargée contre le tronc d'un chêne, dont une branche s'étendait horizontalement au-dessus de leurs têtes. Passant alors le nœud coulant de la courroie autour du cou de sa victime, et lançant l'extrémité opposée qu'il ressaisit au vol, il la tira lentement, remit David Taxil debout sur ses jambes, et bientôt son corps resta suspendu en l'air, agité par des contorsions grotesques. Sa face convulsionnée prit des teintes violacées, la langue pendit hors de la bouche et les yeux sortirent de leurs

orbites. A ce moment, Kalmor lâcha la courroie, et le pendu retomba lourdement sur le sol avec un bruit mat.

L'exécuteur avait pris ses mesures pour ne pas forcer le ressort vital de la machine humaine. Pendant que le supplicié revenait à lui, Kalmor détacha son cheval, et la longue lanière servit à fixer sur ses reins le corps inerte qui venait de supporter ces épreuves de la torture indienne.

XXI

SA MAJESTÉ LE ROI DES SINGES

La nuit était venue. Un souffle humide et froid, passant sur le front de David Taxil, le tira de sa torpeur.

Il se trouva couché au fond d'un canot d'écorce, glissant sur une nappe d'eau noire comme de l'encre. En face de lui, Kalmor, le manteau rejeté sur les épaules, manœuvrait ses rames avec des mouvements d'ailes de chauve-souris. David sentit une main qui ouvrait la sienne et la refermait sur le manche d'un couteau à la lame affilée.

— Non, non, murmura-t-il en le laissant échapper.

Il lui sembla qu'on le transportait à bras d'homme, et il tomba dans l'anéantissement. Sa pensée vacillante lui disait cependant que la vie n'était pas éteinte ; mais quel nouveau supplice lui réservait encore le sombre bourreau ?

Il sentait sa cervelle bouillonner sous son crâne et des lueurs brillantes traversaient son cerveau. Il se produisit alors dans sa tête un étrange phénomène, qui tenait du cauchemar, du délire et de l'hallucination. Il était dans une grotte splendidement illuminée. Des voix grêles se mêlaient au murmure de l'orgue. C'était la nuit de Noël. Comme si son esprit se dégageait de son enveloppe terrestre, il se voyait entrer dans une chambre faiblement éclairée par la lueur indécise d'une veilleuse d'albâtre. Un enfant dormait dans un berceau; sa main ouverte avait laissé tomber une poupée sur le tapis; dans l'âtre de la cheminée, ses petits souliers blancs étaient posés sur des jouets. Le voleur de nuit emportait cet ange, plus pur et plus blanc que la neige qui craquait sous son pied lourd, et le jetait à une sorcière noire.

Le décor change comme un panorama qui se déroule avec lenteur.

Voici un patriarche à la longue barbe, au visage bienveillant, qui prend l'enfant dans ses bras. C'est Samuel Bugle.

Sir Duncan s'avance dans le désert, pâle, la main tendue.

Puis, une apparition resplendissante : l'*Étoile du Cirque*, debout sur un cheval au galop, d'où elle s'élance au milieu d'une cage pleine de bêtes féroces.

Ce grand vieillard au chapeau gris, qui apparaît

derrière la grille d'un jardin, ce petit homme qui lui fait des grimaces, ce maître qui fixe sur lui un œil inflexible, c'est le *Vieux Gentleman*, c'est Bogg, c'est sir Richard Minturn.

Il se retrouve devant le sombre manoir, sous la fenêtre de la chambre d'enfant. Il fuit encore. Dans la cabine d'un navire, Waterfly lit des journaux. Voici l'île où sir Duncan est venu, il y a longtemps.

Quel est ce guerrier, drapé dans un manteau rouge, debout devant lui comme une sombre statue? Le tomahawk tourne autour de sa tête; le plomb du rifle bourdonne à son oreille; la fumée l'étouffe et la flamme grille sa chair; il s'agite dans le vide. Puis, le pas cadencé d'un cheval, le balancement d'un canot, l'eau noire, un couteau qui brille dans sa main.

La vision disparaît. Voici le jour.

David Taxil s'éveille et promène autour de lui son regard incertain. Il est au fond d'une caverne, dans laquelle une ouverture étroite et haute laisse pénétrer l'air et la lumière.

Tout à coup, la vision surgit dans sa réalité vivante. Il passe la main sur son cou marbré, qui porte le cercle du lacet de cuir; ses vêtements sont brûlés. Tout son être frémit. Combien d'heures se sont écoulées? Où est le bourreau? Le laissera-t-il, dévoré par la fièvre, mourir de faim et de soif? Dans un coin obscur de cet antre, il aperçoit une cruche de grossière argile. Il se soulève avec effort; il rampe pour l'atteindre et cal-

mer la soif qui lui dévore les entrailles et le gosier. Au moment où sa main va le saisir il se sent enlacé par deux bras qui font craquer ses côtes dans leur terrible étreinte et le rejettent brusquement contre la paroi de la voûte. Il tourne la tête et, l'œil hagard, la folie au front, saisi d'une indicible horreur, il rencontre la face démoniaque, hideuse comme la sienne, d'un grand singe qui fixe sur lui ses yeux clignotants en faisant claquer ses mâchoires. Kalmor l'a conduit dans une île de l'archipel de l'Ontario. Cette caverne est l'habitation de l'*Ancêtre*. Mais la soif est de tous les supplices le plus intolérable. L'homme s'humilie devant la bête; il essaie de lui faire comprendre, par des signes, qu'il a besoin de boire; il s'approche à genoux de la cruche avec des gestes suppliants. Le singe est chez lui. Il se précipite sur ce compagnon qui lui est imposé; il lui arrache les cheveux et la barbe avec des lambeaux de chair. Dernier outrage, l'orang soufflette celui que Waterfly appelle *Sa Majesté le Roi des Singes*.

Kalmor reparaît. D'un coup d'œil il devine la scène qui s'est passée. En un tour de main, il ficelle les poignets et les chevilles de David Taxil, le charge sur ses épaules et le transporte au sommet d'une falaise à pic qui domine le lac. Là, il attache une pierre au bout de la courroie. Cette fois, ce n'est plus la torture indienne, le tomahawk, le rifle, le feu, la lanière de cuir. Ce n'est plus la vision, la faim, la soif, la mutilation du singe. Ce n'est plus la peur de la mort, c'est la mort

elle-même, et l'œil du maudit peut mesurer la profondeur du transparent abîme.

— Le Manitou des Hommes blancs a vu un chacal, dit Kalmor à sa victime étendue; il a caché sa face derrière les nuages.

— Assassin! Je ne veux pas mourir, hurla David Taxil, grinçant des dents, le corps tordu dans une dernière convulsion. Assassin!

Kalmor le poussa du pied, et l'écho du lac annonça faiblement qu'il venait de se refermer sur sa proie.

XXII

ÉPISODE

Waterfly avait constaté le principe. Il expédia un télégramme à son ami Bogg, et revint directement à Londres, en passant par Paris, où il eut une entrevue avec Monsieur Jacquin. En descendant à la station de Charing-Cross, il sentit une main qui serrait la sienne, et il reconnut le détective sous les apparences d'un parfait gentleman.

C'était par une de ces journées de brouillard où le gaz brûle jour et nuit dans les rues et dans les maisons, où les vivants s'agitent comme des ombres noyées dans la vapeur.

— Bogg, dit Waterfly, avez-vous déjeuné?

— Pas encore.

Ils entrèrent dans une taverne et se mirent en devoir de faire honneur à un repas copieux, largement arrosé de pintes de bière.

— Vous avez appris les deux mariages du manoir des Puritains, monsieur Waterfly ?

— Oui.

— Et quelles nouvelles du *Roi de Pique ?* demanda Bogg avec un intérêt marqué.

— Je pourrais vous répondre qu'il est parvenu à m'échapper, mais nous sommes de loyaux camarades ; contentez-vous de savoir qu'il est allé au diable par un rude chemin.

— Personnellement charmé, ravi. Et les deux cent mille dollars ?

— Je les ai déposés à la Banque de Québec, au compte de Samuel Bugle, contre un mandat à vue sur la Banque de Londres.

— Je vais vous mettre à mon tour au courant des événements qui se sont accomplis en votre absence, Waterfly.

— Cela m'intéresse, et j'allais vous le demander.

— Le jugement du tribunal de Glasgow, qui a condamné à mort David Taxil, a mis sir Duncan en possession de son héritage, tant comme remboursement des sommes extorquées, que pour les intérêts et les dépenses occasionnées par les recherches. Je figure dans ce compte pour environ douze mille livres : quatre mille livres de traitement pendant quinze ans, quatre mille livres de frais de voyages et quatre mille livres de récompense.

— Ajoutez-y le chèque de ces deux mille dollars que je vous ai promis.

— Dont quittance et merci, dit Bogg en le faisant disparaître avec dextérité. Outre mes douze mille livres, poursuivit-il, le *Vieux Gentleman* a reçu en cadeau la villa de Saint-Germain et la boîte de pierres précieuses.

— Très bien.

— Il y a aussi un personnage excentrique, nommé César Baral, qui accompagnait M. Félix Obert au pont de Chatou, le jour du coup de revolver. Il a reçu mille livres. Enfin, pour finir la liquidation, sir Duncan a donné cinq mille livres à la Société des enfants abandonnés, cinq mille livres au docteur Flipp, pour l'admission gratuite de gentlemen aliénés par suite de chagrins de famille.

— Il n'en fallait pas moins attendre de la générosité de sir Duncan.

— A propos de fous, vous ne connaissez pas Biggins?

— De réputation, seulement.

— A la sollicitation du *Vieux gentleman*, le docteur Flipp l'avait rendu à sa famille; mais c'est un ornement dont la société a dû se priver de nouveau. C'est moi qui ai reçu la mission de ramener au joyeux docteur son secrétaire particulier.

— Il avait recommencé les bonnes farces?

— Excellentes, mais désastreuses. Pendant les deux premiers jours, Biggins a été sage comme une image. Le troisième, il a fait du vent. Vous savez, ou vous ne savez pas, que le vent a une action directe sur les fous. Or, le vent du Nord soufflait ce jour-là à décor-

ner son camarade, le *Bœuf Apis*, et Biggins a profité de l'occasion pour former un Musée national qui manquait à la vieille Angleterre.

— Ah ! ah !

— J'ai visité le musée de Biggins. Il se composait des attributs divers, en bois ou en fer-blanc, qui sont les armes parlantes de certains boutiquiers. J'en ai dressé l'inventaire pour opérer la restitution des pièces, dont les plus curieuses étaient : une *clef* gigantesque, — un *gant rouge* colossal ; — un *pain de sucre* et des *chandelles ;* — un *chapelet de saucisses ;* — une *pipe monstre ;* — un *plat à barbe ;* — l'*enseigne du Cheval blanc ;* — le *tableau de la sage-femme ;* — un *casque* phénoménal, et encore d'autres choses très originales. Le docteur Flipp avait proposé de racheter le Musée, mais les boutiquiers n'y ont pas consenti.

— Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat.

— Non ; mais le lendemain, Biggins s'est attelé à la diligence qui devait partir à trois heures du matin, et l'a remisée sous le porche de l'église. Comme personne ne s'avisait d'aller la chercher là, il a crié au eu ; on a couru pour sonner le tocsin, et on a trouvé la diligence.

— Ce n'est pas un grand mal.

— Attendez. Les voyageurs, dont le départ a été retardé, ont intenté un procès en responsabilité à la famille de Biggins, qui a été condamnée à leur payer des dommages-intérêts.

— Voilà une mauvaise plaisanterie.

— Il y a encore une infernale invention de Biggins. Le boulanger dormait près de son four, qui se trouve dans un sous-sol. Biggins s'est procuré un long tuyau en caoutchouc, et l'ayant adapté au bec de la fontaine publique, il a fait couler l'eau dans le sous-sol. Le mitron s'est réveillé à temps pour ne pas être submergé et noyé. On a fait comprendre à Biggins qu'il fallait quitter la ville. D'ailleurs, il m'a suivi avec plaisir; il paraissait enchanté de revoir l'excellent docteur Flipp et de retrouver ses anciennes victimes. Il a raconté ses derniers exploits dans le *Magazine* lithographié, en terminant par cette conclusion :

« *Depuis que Biggins a été exilé de sa ville natale, elle ne renferme plus qu'une collection d'imbéciles.* »

— C'est le bouquet, Bogg; un toast à la santé de Biggins.

— Biggins est un fou sympathique ; à sa santé. Vous savez sans doute, Waterfly, que le rendez-vous général à Paris, convenu à Philadelphie, aura lieu au manoir des Puritains, le jour de Noël.

— Oui; mais il y a une chance, une mauvaise chance, Bogg, pour que ma place soit vide au souper de *Christmas*.

— Affaire très importante ?

— Vous pouvez en juger, cher ami : je vous ai enlevé votre prisonnier.

— Très lestement.

— Cette escapade ne vous a pas causé de désagrément sérieux?

— Aucun.

— Comme elle me met sous le coup de la loi, je vous prie de m'accompagner chez le chef de la police de Londres.

— Ah ! dit Bogg avec une grimace de contrariété.

— Pensez-vous que je sois exposé à une peine très sévère ?

— Non ; vous allez voir.

Bogg fit apporter une plume, de l'encre et du papier par le garçon.

— Écrivez.

— J'y suis.

Bogg dicta :

Waterfly *Senior*, homme de confiance de Samuel Bugle, gouverneur de la colonie d'Éden, district de Québec, Canada.

— *Canada.*

Déclare avoir favorisé l'évasion de David Taxil, comme seul moyen de mettre la main sur une somme de quarante mille livres, enterrée dans une île du désert américain.

— *Américain.*

Déclare avoir feint d'accepter la moitié de cette somme et m'être emparé de la totalité, représentée par le mandat ci-joint.

— *Ci-joint.*

Déclare que David Taxil a pu remonter à cheval et s'est enfui dans l'intérieur du désert.

— *Désert.*

Déclare me constituer volontairement prisonnier entre les mains du détective Bogg.

Ce jour, 21 octobre 1876.

— Signez, dit Bogg.

— WATERFLY *Senior.*

Bogg mit le papier dans la coiffe de son chapeau, donna le bras à son ami, et le conduisit d'un pas allègre à travers le dédale des rues, comme si le brouillard était son élément naturel. Une demi-heure ne s'était pas écoulée, qu'ils pénétraient ensemble dans le cabinet du chef de la police de Londres. Après avoir lu la déclaration écrite de Waterfly, il ouvrit un dossier sur la couverture duquel on lisait en gros caractères :

DAVID TAXIL. — JOB DORFIELD

Et au-dessous :

BOGG, N° 101

Ce dossier renfermait toutes les pièces du procès criminel jugé récemment à Glasgow :

1° Le numéro du *Herald* et les deux lettres adressées à sir Duncan Minturn par David Taxil; 2° la volumineuse correspondance et les télégrammes de Bogg; 3° la copie du procès-verbal d'enquête de Monsieur Jacquin sur le *Mystère du Pont de Chatou;* 4° le

mandat d'extradition; 5° l'acte d'accusation et le jugement par contumace. — Le chef de la police de Londres y joignit la déclaration de Waterfly, puis il referma le dossier en disant d'un ton sec :

— Je pense qu'il est inutile de rechercher David Taxil ?

— Il serait impossible de le retrouver, répondit simplement Waterfly.

— C'est aussi l'opinion de Monsieur Jacquin, exprimée dans la lettre où il me parle de votre entrevue à Paris.

— C'est lui qui m'a conseillé de me présenter devant vous, de sa part.

— Vous êtes un honnête homme, monsieur Waterfly, ajouta le directeur en lui rendant le mandat de quarante mille livres annexé à sa déclaration; vous remettrez ce mandat à sir Duncan Minturn.

— Oui, Votre Honneur.

— Vous êtes libre.

Waterfly salua le redoutable chef et sortit de son cabinet, suivi du détective.

— Bogg, dit-il, quand ils se retrouvèrent attablés dans un *bar* comme une paire d'amis inséparables, le *Vieux Gentleman* m'a tiré tout à l'heure une fameuse épine du pied.

— Je le crois.

— Je vous fais un pari, Bogg.

— C'est impossible, je parierais de votre côté.

— Alors, je tiens le pari suivant contre tous les

James Bugle : « Il n'y a qu'un moyen sûr d'être heu-
» reux en ce monde et de réussir dans les grandes
» affaires, c'est d'être honnête. » Bogg, constatons le
principe.

— Toute la vie, Waterfly.

XXIII

JOYEUSE NUIT DE NOEL

Les montagnes ont repris leur manteau de neige, argenté par la lune, et les étoiles brillent au firmament comme des saphirs. La silhouette noire du *manoir des Puritains* se détache sur le blanc décor, et toutes ses fenêtres flamboient avec des lueurs d'incendie.

Les serviteurs, rangés en double haie sur les marches du perron, tiennent en main des torches de résine auxquelles le vent arrache des étincelles. Les fleurs et les plantes de la serre sont disposées à profusion dans le vestibule, les escaliers et les appartements. Au milieu de la galerie des Ancêtres se dresse une table servie; sur la nappe blanche, l'argenterie, le vermeil, l'or, les cristaux brillent à la lumière des lustres chargés de bougies.

Tous les bruits semblent mourir dans la neige. Une procession de noirs fantômes se développe le long

des dernières spirales du sentier qui aboutit au château. Ces fantômes n'ont rien d'effrayant. En prêtant l'oreille, on pourrait entendre le léger bruit d'un baiser furtif et l'écho musical d'une voix argentée. Depuis une semaine, le pasteur a béni deux mariages dans la chapelle du manoir. Ces couples, étroitement unis, qui ouvrent la marche, sont les héros et les héroïnes sortis vainqueurs de la lutte contre la destinée, Jane et Félix Obert, Cecily et George Minturn.

Que mettra cette nuit le petit Jésus dans les souliers de ces enfants, qui font ainsi la première étape du bonheur? De l'amour? Leur cœur en est si rempli qu'il déborde. De l'or? Ils sont riches à n'en savoir que faire. A eux quatre, ils ne font pas un siècle. Si le vieux Noël, à la barbe de givre, leur barrait le chemin en leur disant de former un souhait, ils ne trouveraient peut-être rien à répondre. Mais le petit Jésus ne descend plus guère par la cheminée des chambres nuptiales. Le chérubin qui veille à la garde des jeunes filles a replié ses ailes et s'est envolé. Le vieux Noël frileux ne les arrêtera pas en route. Il les attend dans la maison, en compagnie de lady Minturn. Bien qu'elle soit vaillante et qu'elle ait voulu les accompagner à la messe de minuit, on lui a refusé cette sortie nocturne et elle s'est résignée.

Après les jeunes mariés, qui forment l'avant-garde, viennent deux couples plus graves. Sir Duncan et Samuel Bugle discutent avec opiniâtreté sur les mérites d'une jeune épouse : belle, c'est un bijou ; bonne, c'est

un trésor. Les deux pères finissent par tomber d'accord en convenant que leurs filles ont ces deux qualités, et que toutes les bonnes fées leur ont donné les autres.

Derrière eux viennent sir Richard et le docteur Flipp, couple endurci qui paraît déterminé à vivre et à mourir dans le célibat final.

— Le mariage, dit le docteur, est comme une ville assiégée : ceux qui sont dedans voudraient être dehors, et ceux qui sont dehors voudraient être dedans.

— Pas nous, répond sir Minturn.

Voici encore de vieilles connaissances, que le lecteur ne sera peut-être pas fâché de revoir une dernière fois. C'est le *Vieux Gentleman*, qui donne le bras à Biggins. Monsieur Jacquin a dans son répertoire une réserve de farces légendaires qui prouvent que l'Angleterre n'en a pas le monopole exclusif; Biggins, comme tous les esprits réellement supérieurs, ne marchande pas son admiration, et l'humour anglais rend pleine justice à la gaieté française.

Mais il y a encore des retardataires à l'arrière-garde. Le détective Bogg refuse l'appui tutélaire de Waterfly *Senior*. Bogg veut marcher seul ; c'est son droit. Il fait des grimaces à la lune, exécute des entrechats, glisse, proteste et s'étale sur le tapis de neige.

— Très bien, Bogg, dit Waterfly ; constatez le principe.

Bogg veut connaître ce principe, mais Waterfly refuse toute explication et l'engage à se relever.

— Vous manquez de confiance en moi, dit Bogg, quand je n'ai aucun secret pour vous.

— Quel secret ?

— Cottage, miss fraîche aux cheveux châtains, bébés roses, bonheur sans nuage, pudding et pintes à volonté, musique et quadrille. J'ai le pot au lait de Perrette, Waterfly, ajouta-t-il en faisant une nouvelle glissade sur le dos.

— Si vous aviez ce pot au lait sur la tête, je crois qu'il n'en resterait pas une goutte pour le thé.

— On le remplacerait avantageusement par du rhum, répliqua Bogg en se remettant sur ses pieds.

— Appuyez à babord, monsieur Bogg, cria derrière lui une voix de stentor; sur tribord, monsieur Waterfly. Bon, encore chaviré.

Ce conseil maritime vient du vieux Trump, qui forme avec Bess le dernier anneau de la chaîne. Bess a déserté un moment sa cuisine pour venir au-devant de lui. Trump déploie toute son éloquence pour la convertir à ses idées matrimoniales. Les deux exemples de ses jeunes maîtres, qu'elle a sous les yeux, semblent avoir fait sur elle une bonne impression, et à la façon dont elle s'appuie sur le robuste bras du marin, il est facile de voir qu'elle n'oppose plus qu'une faible résistance à ses arguments.

— Le mariage, voyez-vous, Bess, est une navigation.

— Il n'y a aucun écueil, interrompit Bogg.

— Aucune tempête, ajouta Waterfly.

— Seulement de la pluie, monsieur, répondit

Trump. Il faut qu'une femme pleure de temps en temps, pour son compte ou pour celui des autres.

Au moment où les deux premiers couples des nouveaux époux arrivaient au manoir, une fenêtre s'ouvrit, lady Minturn apparut dans son encadrement et lança sur eux quatre pantoufles.

— *Les vieux souliers! les vieux souliers!*

Des éclats de rire accueillirent ces acclamations d'un bout à l'autre de la procession.

Ce fut un joyeux souper de Noël qui réunit cette nuit-là les douze convives autour de la table hospitalière. Sir Duncan présidait en face de lady Minturn. Par exception aux usages, les jeunes mariés étaient ensemble. Les conversations s'établirent de voisin à voisin pendant la première partie du repas; mais peu à peu le dialogue prit un caractère plus général.

— Helen, dit sir Duncan, quelques-uns de nos hôtes ont dû être étonnés de vous avoir vue jeter les *vieux souliers* à nos enfants, et ils apprendront sans doute avec plaisir l'origine de cette tradition.

— Je vous en prie, ma mère, dit Félix.

— Vous savez, dit lady Minturn, qu'il est d'usage en Angleterre de jeter de vieux souliers aux jeunes mariés, et voici l'explication de cette coutume, qui paraît si bizarre aux étrangers. Le capitaine Churchill aimait Sarah Jennings, demoiselle d'honneur de la duchesse d'York, et il en était aimé. Sarah était orphe-

line et avait pour tutrice une vieille tante, qui la destinait à lord Cowland. L'inclination déclarée de sa pupille pour un officier de fortune n'entrait pas dans ses vues et contrecarrait ce projet. Sarah était majeure et épousa Churchill. Le jour des noces, en voyant le cortège défiler sous ses fenêtres, la vieille dame exaspérée saisit une paire de pantoufles qui lui tombèrent sous la main, et les jeta sur la tête des amants, en guise de malédiction. Mais elle en fut pour ses frais, et le capitaine Churchill devint, dans la suite des temps, le fameux duc de Malborough. La vieille tante n'aurait pu mieux réussir, si elle avait jeté ses pantoufles avec la pensée de porter bonheur aux nouveaux époux, et de favoriser le brillant destin du capitaine Churchill.

Cette histoire valut d'affectueux compliments à lady Minturn et fut le signal des toasts : au bonheur de tous les convives, à la prochaine réunion au manoir, enfin à la médaille d'or de Samuel Bugle, pour sa ferme modèle, à la médaille d'or de sir Richard, pour son nouveau modèle de navire, à la médaille d'argent, pour ses instruments, de M. Nicolas Obert, qui avait dû retourner en France après le mariage de son fils.

Trump apparut à l'entrée de la galerie.

— Sir Duncan, dit-il, les chanteurs de *Christmas* sont là.

— Qu'ils entrent.

Les chanteurs commencèrent :

FILS D'ARGENT DANS LES FILS D'OR

— Mon chéri, je t'assure
Que je vieillis encor;
Vois sur ma chevelure
L'argent dans les fils d'or.
— Tu seras toujours belle;
Dans tes cheveux dorés
Si la neige étincelle,
Je les verrai poudrés.

— Mes lèvres sont moroses;
Je vieillis, c'est le temps.
— J'y vois toujours les roses
Et les lis du printemps.
— Les roses sont passées,
Je compte mes hivers;
Vois les rides tracées
Dans les sillons ouverts.

— Mais je veux, ma chérie,
Les embrasser toujours;
C'est la place fleurie
De nos jeunes amours.
Si le temps fuit rapide
Et ne doit revenir,
Le cœur n'a pas de ride
Et j'ai le souvenir.

— Mon chéri, ma voix tremble;
Ces trésors sont perdus;
Comment vieillir ensemble,
Si tu ne m'aimes plus?
— Pourquoi vieillir, de grâce,
Et faire un tel aveu?
Les pôles sous leur glace
Ont des volcans de feu.

Si l'hiver découronne
Et les fleurs et les bois,
Nous reverrons l'automne
Encor plus d'une fois.
Dans sa métamorphose
Éternel est l'amour;
Ce serait triste chose
S'il ne durait qu'un jour.

Le dernier chœur s'éteignit au milieu des applaudissements des convives. Sir Duncan embrassa tendrement sa femme, et invita les chanteurs de *Christ mas* à boire à la santé de lady Minturn.

XXIV

DERNIÈRE ÉTAPE

C'est pour les conteurs une ancienne habitude de prendre congé des lecteurs avec un salut cordial et sympathique. Nous allons donc accomplir ensemble cette dernière étape, en exprimant l'espoir que pour eux le voyage s'est accompli sans fatigue.

Près de deux années se sont écoulées depuis la joyeuse nuit de Noël, et nous retrouvons réunis à la résidence de l'Ontario une partie des personnages qui, à des titres divers, ont été mêlés à l'action de ce roman d'aventures.

Deux nouveaux acteurs, sur lesquels nous n'avons encore que des données incertaines, ont fait à court intervalle leur entrée sur la scène du monde, deux enfants, une petite fille qui répond au nom de Georgina Minturn, et un gros garçon qui s'appelle Jean-

Samuel Obert. Sans connaître le secret de leur destinée, il est permis de préjuger que le chemin de la vie, semé de fleurs à leur naissance, sera moins rude à leurs pieds délicats que celui de Jane, la jeune fille héroïque, l'épouse affectueuse et la mère vigilante. Samuel Bugle, sir Duncan et lady Minturn revivent dans ces petits êtres aimés qui vont grandir autour d'eux.

Les frères Waterfly *Senior* et *Junior* continuent à se jeter mutuellement à la tête des proverbes et des contre-proverbes. *Junior* a toujours une foi robuste dans la *science du Bonhomme Richard. Senior* ne laisse échapper aucune occasion de constater le principe avec persévérance.

Sir Richard Minturn a obtenu une nouvelle médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris, et il vient passer ses vacances en famille.

Le vieux Trump a épousé Bess. Son escadre microscopique manœuvre toujours sur l'étang du *manoir des Puritains*, en attendant le retour de ses maîtres. Trump sera parfaitement heureux le jour où ses petits canons salueront par une salve la naissance d'un héritier.

Monsieur Jacquin habite toujours l'hiver son cottage de l'Observatoire, et passe l'été à la villa des Roses.

Bogg s'est marié, et mène la vie libre et fortunée des fermiers dans un comté d'Angleterre. Il fait moins de grimaces, danse plus rarement son menuet, et vit dans l'espérance d'être bientôt un heureux père, comme il est un heureux époux.

Le docteur Flipp est resté le joyeux célibataire des anciens jours. Biggins, son secrétaire intime, est toujours le directeur humoristique du *Magazine des fous*, et continue à jouer des tours pendables à ses compagnons. Il n'y a pas bien longtemps qu'il a offert sa main à miss Anna Crockett, qui l'a refusée avec horreur.

Kalmor se civilise. Le chef indien, le Sachem des Iles, a adopté le costume européen, et cette métamorphose a été une grande désillusion pour Félix.

Sa fille Ariane, la gracieuse *Antilope*, ne fait que de rares apparitions à la résidence de l'Ontario. Quand elle erre à travers la forêt, elle s'arrête parfois avec mélancolie sous l'arbre où elle a reçu le premier baiser de l'*Oiseau moqueur*. Personne ne l'a su et ne le saura jamais. Nous ne voulons pas jeter une ombre noire sur le lumineux tableau de bonheur, de jeunesse et d'amour qui vient d'être esquissé. C'est un léger nuage qui a passé sur le ciel. Ariane se consolera.

Paris, 1881.

TABLE



PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

	f. c.
H. DE BALZAC	
ŒUVRES COMPLÈTES, tome XXIV et dernier. — CORRESPONDANCE....	7 50
A. BARDOUX	
LE COMTE DE MONTLOSIER ET LE GALLICANISME, 1 vol................	7 50
BENJAMIN CONSTANT	
LETTRES A MADAME RÉCAMIER, 1 vol.	7 50
L'ABBÉ GALIANI	
CORRESPONDANCE, 2 vol...........	15 »
DOCTEUR MÉNIÈRE	
CAPTIVITÉ DE MADAME LA DUCHESSE DE BERRY, 2 vol................	15 »
PROSPER MÉRIMÉE	
LETTRES A M. PANIZZI. 2 vol.......	15 »
MADAME DE RÉMUSAT	
LETTRES, 2 vol..................	15 »
ERNEST RENAN	
MARC-AURÈLE, 1 vol..............	7 50
G. ROTHAN	
L'AFFAIRE DU LUXEMBOURG, 1 vol...	7 50
PAUL DE SAINT-VICTOR	
LES DEUX MASQUES. 2 vol..........	15 »
THIERS	
DISCOURS PARLEMENTAIRES. T. I à XII.	90 »
VILLEMAIN	
LA TRIBUNE MODERNE. T. II........	7 50

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

	vol.
TH. BENTZON	
MISS JANE..........................	1
HECTOR BERLIOZ	
LETTRES INTIMES....................	1
LOUIS BLANC	
DIX ANS DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE.	10
DUC DE BROGLIE	
LE SECRET DU ROI...................	2
RHODA BROUGHTON	
FOLLEMENT ET PASSIONNÉMENT.........	1
CHUT !!	
PÉCHÉS MIGNONS.....................	1
***	
VIE PARISIENNE SOUS LOUIS XVI.......	1
A. DUMAS FILS	
LA QUESTION DU DIVORCE.............	1
CHARLES EDMOND	
HARALD.............................	1
GEORGE ELIOT	
DANIEL DERONDA.....................	2
O. FEUILLET	
HISTOIRE D'UNE PARISIENNE..........	1
ERNEST FEYDEAU	
MÉMOIRES D'UN COULISSIER...........	1
A. GENEVRAYE	
L'OMBRA............................	1
VICTOR JOLY	
CRIC-CRAC..........................	1
J. DE GLOUVET	
LE BERGER..........................	1
LUDOVIC HALÉVY	
L'ABBÉ CONSTANTIN..................	1
A. KARR	
LES POINTS SUR LES I...............	1
PARIA KORIGAN	
RÉCITS DE LA LUÇOTTE...............	1
EUGÈNE LABICHE	
THÉATRE COMPLET....................	10
H. LAFONTAINE	
L'HOMME QUI TUE....................	1
EUGÈNE MANUEL	
EN VOYAGE..........................	1
PROSPER MÉRIMÉE	
MOSAIQUE...........................	1
MICHELET	
INTRODUCTION A L'HISTOIRE UNIVERSELLE	1
PIERRE LOTI	
LE ROMAN D'UN SPAHI................	1
G. DE PEYREBRUNE	
MARCO..............................	1
A. DE PONTMARTIN	
SOUVENIRS D'UN VIEUX CRITIQUE.......	1
ERNEST RENAN	
CONFÉRENCES D'ANGLETERRE...........	1
VICOMTE RICHARD (O'MONROY)	
FEUX DE PAILLE.....................	1
HENRI RIVIERE	
LA JEUNESSE D'UN DÉSESPÉRÉ.........	1
J. DE SAINT-BRIAC	
JOBIC LE CORSAIRE..................	1
E. TEXIER ET LE SENNE	
L'INCONNUE.........................	1
OSCAR DE VALLÉE	
LES MANIEURS D'ARGENT..............	1
PIERRE VÉRON	
CES MONSTRES DE FEMMES.............	1
MARIO UCHARD	
LA BUVEUSE DE PERLES...............	1
LOUIS ULBACH	
LE MARTEAU D'ACIER.................	1
QUINZE ANS DE BAGNE................	1

Paris. — Imprimerie Ph. Bosc, 3, rue Auber

